LA REVUE DE MANON

Quatrième année — No 16 | Revue Littéraire la plus Distinguée des Foyers Canadiens | Montréal, 1er Octobre 1928

DOLORES COSTELLO

Lisez NOTRE GRAND ROMAN D'AMOUR **"COEUR SAUVAGE"** par Michel NOUR **10c**

Grossir, c'est se déformer

Se déformer, c'est Vieillir

L'Obésité

vaincue par le

THÉ DES CARMÉLITES

Ce qu'est l'Obésité

L'obésité consiste en une exagération de l'embonpoint: les gens obèses se reconnaissent à ce que leurs formes sont empâtées par l'accumulation considérable du tissu graisseux qui s'est formé sous leur peau. Il en résulte pour eux un aspect ou moins lourd ou ridicule, et une gêne plus ou moins considérable dans leurs mouvements.

L'embonpoint, tout comme l'obésité, dont il n'est d'ailleurs que le premier degré, est justiciable du traitement par le THE DES CARMELITES, car ces deux états qui rendent si difformes ceux qui en sont les victimes.

PROVIENNENT D'UN TROUBLE PROFOND

Des fonctions physiologiques qui fait que la graisse introduite dans l'organisme par l'alimentation se dépose dans les divers points du corps, sous la peau, au lieu d'être brûlée dans les organes et transformée en muscles, en chair et en énergie.

LES RECENTS TRAVAUX SCIENTIFIQUES

de Hagedorn et autres, ont démontré que l'obésité est caractérisée par une tendance anormale, chez les obèses à transformer les hydrocarbures de l'alimentation en graisse.

LE THE DES CARMELITES

provoque l'amaigrissement sans rien changer au régime alimentaire ni à ses occupations journalières.

Le THE DES CARMELITES modifie profondément les échanges nutritifs, provoque chez les malades qui en font usage, un accroissement de la quantité d'azote, et principalement de la quantité d'urée élimininée par les urines. Cette constatation est le signe d'une désassimilation exagérée des substances albuminoïdes et explique comment le THE DES CARMELITES agit contre l'embonpoint. On peut dire qu'avec le THE DES CARMELITES, l'amaigrissement se produit TOUJOURS parce qu'il augmente les oxydations organiques et que la graisse est brûlée par suite de l'accroissement des oxydations.

Cette médication suffira amplement, sans changer en rien aux habitudes, au régime, aux heures de travail, pour accroître suffisamment les combustions organiques défectueuses, brûler la réserve trop grande de graisse et empêcher celle-ci de s'accumuler de nouveau dans les tissus.

Le THE DES CARMELITES doit également être recommandé aux personnes qui souffrent de **maux de tête, bourdonnement d'oreilles, battements de coeur, oppression, maux de reins,** symptômes d'une dégénérescence graisseuse, qui influe sur les fonctions du coeur, du foie, des reins et de l'estomac.

La suppression de l'obésité et de l'embonpoint est le triomphe du **THE DES CARMELITES.** Sa popularité est aujourd'hui considérable, et elle la mérite entièrement. $1.25 la demi-boîte, $2.00 la boîte.

Expédié franco par la malle, sur réception du prix.

Se trouve dans toutes les bonnes pharmacies. Agence spéciale

PHARMACIES MODELES GOYER

184 et 682 Ste-Catherine Est, MONTREAL

LA REVUE DE MANON

Revue littéraire la plus distinguée des Foyers Canadiens

ADRESSE :
2035, rue Saint-Denis, Montréal.
Tél. Harbour 6966

ABONNEMENT
Canada : 1 an, $2.00; six mois, $1.25
Etats-Unis : 1 an, 2.25; six mois, 1.50

Paraissant Bi-Mensuellement
Mlle Emma Gendron, directrice-propriétaire
Résidence: Tél. Calumet 1197

Administration :
M. J.-Arthur Homier
Directeur-gérant
Rés.: Calumet 0166-W

Quatrième année — No 16 | Montréal, 1er octobre 1928 | Le numéro : 10 sous

RÉFLEXIONS

"LA TOUCHE PERSONNELLE"

Nombreux sont les commerçants qui se plaignent des affaires. Mais il en est trop qui oublient l'importance d'un intermédiaire que j'appellerai "la touche personnelle", faute de terme mieux approprié.

De nos jours, "les affaires" — entité dominante — ont tendance à se mécaniser, à perdre toute essence spirituelle. Un constructeur d'automobiles très connu se plaignait récemment, dans un discours, du manque de personnalité des vendeurs. Et ce personnage de marque — c'est le cas de le dire — n'est pas le premier à attirer l'attention sur ce point important.

La meilleure publicité est, sans contredit, celle qui émane d'un client satisfait.

En affaires, nous cherchons ce que les éditeurs apprécient chez le romancier : la touche personnelle, humaine. Tout ce qui peut retirer au commerce son apparence purement mercantile et vulgaire est un point de gagné.

Récemment, je trouvai dans mon courrier une lettre peu banale portant le timbre d'une ville fort éloignée. Elle venait d'un hôtel où j'avais passé une nuit peu de temps auparavant. Elle contenait ces quelques lignes :

Monsieur,

"Vous avez bien voulu, voici peu, descendre dans notre hôtel. Nous tenons à vous remercier de l'honneur que vous nous avez fait et aussi à vous dire qne nous comptons bien sur votre présence chez nous lorsque vous repasserez dans notre ville.

"Nous désirons vous faire sentir que, pour nous, vous étiez un hôte dont le bien-être nous inmportait et non un simple numéro dans une maison de passage."

Le ton de cette lettre me surprit. J'ai reçu déjà bien des lettres d'hôteliers, mais aucune qui rendit le son humain et personnel de celle-ci. J'avais complètement oublié cet hôtel, mais inutile de dire que, après la lecture de la missive ci-dessus, je notais soigneusement l'adresse qui m'était ainsi rappelée, et, si je retourne jamais en la ville où il se trouve, c'est là, et en aucun autre lieu, que je descendrai.

Ceci me rappelle une chose à laquelle j'ai pensé déjà bien souvent : c'est que l'amabilité est un avantage — pour se placer uniquement au point de vue pratique — beaucoup trop négligé dans le monde actuel des affaires. Il ne s'agit pas d'être obséquieux, mais prévenant, agréable.

* * *

Dans une grande ville surtout, vous pouvez acheter tout ce que vous voulez; mais, pour trouver de l'amabilité, c'est autre chose. Qu'il s'agisse d'une capitale ou d'une autre, d'un grand port, d'une ville d'affaires surpeuplée, de l'ancien ou du nouveau monde, des foules énormes s'écoulent autour de vous; nul ne vous voit, nul ne vous entend; vous n'existez pour personne. Dans l'océan de solitude, où tant d'êtres se trouvent égarés et perdus, une prévenance, un sourire, une intonation aimable prennent tout de suite une valeur, même si ces petites touches personnelles émanent d'une personne appointée pour vous servir. Voilà un point qui devrait être acquis et que chacun ferait bien de fixer pour toujours dans sa mémoire; tout le monde s'en trouverait bien, et le commerce marcherait mieux, par surcroît !

Toute personne qui voudra se procurer d'anciens numéros de "La Revue de Manon" pourra le faire en s'adressant aux bureaux de la Revue, 2035 Saint-Denis, ou en envoyant un mandat de poste. 10 sous le numéro.

Si vous songez à faire un cadeau à un jeune homme ou à une jeune fille, pourquoi ne pas lui offrir un livre ?

Un livre bien choisi — que vous avez lu vous-même, de préférence — est le meilleur de tous les présents.

Le monde est plein d'oeuvres merveilleuses, devenues classiques et qui ne peuvent que faire du bien à ceux qui en prennent connaissance.

Donnez un livre de ce genre à un être jeune, c'est une façon d'enrichir sa vie. C'est un compliment, car cela veut dire que vous le jugez capable de comprendre et d'apprécier un ouvrage élevé, de préférer son intelligence à son divertissement. Il est fort bien, sans doute, d'offrir quelque bijou, un joli vêtement ou une fanfreluche. Mais ces choses ne flattent que le désir d'orner sa personne.

Ce qu'il y a de plus beau au monde, c'est une belle idée. Les idées sont des choses, et elles durent plus longtemps que toutes les possessions matérielles.

Donner à votre protégé de belles pensées, c'est lui remettre un trésor durable.

Ne soyez pas arrêté par l'idée que votre ami a déjà une petite bibliothèque. Un livre convient au riche et au pauvre. Ne dites pas comme la jeune vendeuse : "Vous offrez un livre à Marie pour sa fête ?... Mais elle en a déjà un !"

On ne saurait avoir trop de bons et beaux livres.

Pour toute autre possession, ou presque, on peut arriver à la surabondance de biens. Mais de livres plaisants et utiles, on n'est jamais trop riche.

Frank CRANE.

NOS ROMANS COMPLETS

A NOS NOUVEAUX LECTEURS

Voici la liste des romans complets déjà parus dans notre revue: "CENDRILLON AU BAL" par Guy Chantepleure, "PRES DU BONHEUR" par Henri Ardel, "PERILS D'AMOUR" par Daniel Lesueur, "LE MARI DE GISELE" par H. A. DOURLIAC, "MALGRE ELLE" par Eva Jouan, "PROFIL DE VEUVE" par Paul Bourget, de l'Académie française, "LE ROMAN DE LUCIEN" par Guy Vander, "PETITE MUSE" par Henry de Forges, "LA CHANSON DES ROSES" par René Poupon, "SON ROMAN D'AMOUR" par Michel Nour, "LA FIANCEE DU COMTE GUY" par Paul Junka, "MONETTE" par Mathilde Alanic, "EN SUIVANT L'ETOILE" par Florence Barclay, "LE FIANCE DE JOSETTE" par Paul Junka, "AU DELA DU COEUR" par Edmond Coz (publié en deux numéros), "PLUS FORT QUE TOUT" par Paul Cervières (publié en deux numéros), "LE MARI D'IANTHE", par Berthe Neuillies (publié en deux numéros), "MON CYGNE", par Emmanuel Soy (publié en deux numéros), "LE MARI DE VIVIANE" par Yvonne Schultz (publié en deux numéros), "LE HIBOU DES RUINES" par André Vertiol (publié en deux numéros), "REVE D'AMOUR" par Trilby (publié en deux numéros), "L'EXIL DE L'AMOUR" par S. Moreu (publié en deux numéros), et

"COEUR SAUVAGE"

par Michel Nour,

qui paraît dans le présent numéro.

On pourra se procurer les romans déjà parus en écrivant ou en s'adressant à "La Revue de Manon", 2035 rue Saint-Denis, Montréal.

Chaque roman se vend 10 cents et est expédié sans frais de poste. Ceux en deux numéros se vendent 20 cents.

DAWES

BLACK HORSE

La plus pure et la meilleure

PLUS DE 100 ANS D'EXPERIENCE DANS CHAQUE BOUTEILLE.

LES CONTES TENDRES

VIEUX JEU!

Par Paul JUNKA

MLLE Marthe est là ?

— Non, mais il y a Mlle Suzette; Elle étudie son piano.

— Bien... Je vais lui dire bonjour... laissez, laissez. Jeanneton, je connais le chemin.

Il écarta du geste la servante et pénétra brusquement dans le petit salon où Suzanne, — "Suzette" pour la tendreesse de la grande soeur et de la vieille bonne, — jouait du piano en une attitude languissante révélant l'absence de la pensée. Elle tourna vers le nouveau venu un délicieux visage auréolé de mousse blonde, et plus charmant encore sous la vapeur rose, due à la surprise, sans doute, qui l'envahit à la vue du visiteur.

— Vous, monsieur André !...

Il fit, d'une voix singulière :

— Oui, moi...

Il posa son chapeau sur un meuble et prit place dans un fauteuil, près du piano, de l'air d'un homme déterminé à rester longtemps; Suzette le comprit ainsi, car elle dit, une réserve voulue et peut-être exagérée dans l'accent :

— Ma sœur n'est pas là, monsieur André...

Il répondit avec tranquillité.

— Je le savais...

Elle le considéra, effarée :

— Vous le saviez ?...

— Oui.

A son tour, il la regardait, profondément, comme pour la faire entrer dans son regard, et tout-à-coup il murmura, d'un ton inexprimable :

— Chère ! si chère Suzette !

La gracilité de la jeune fille le charme frêle de sa personne mince et toujours ondulante, la douceur enfantine de sa physionomie provoquaient l'attendrissement de l'entourage, le besoin de protection, et, habituée à l'affection de tous, elle savait mal s'en défendre; pourtant, elle devina quelque chose de plus en André Darçay et essaya une rigueur que servait mal le tremblement de son clair organe de cristal :

— En vérité, monsieur André, je ne vous comprends pas...

Il lui saisit les mains :

— Vous ne comprenez pas que je veux en finir, que je n'en puis plus de cette vie de lutte, de de dissimulation et de mensonge ?... Vous ne comprenez pas que c'est vous que j'aime, vous seule, entendez-vous ?...

Elle avait poussé un petit cri, un cri adorable d'oiseau heureux, et balbutiait, en tâchant de dégager ses fines mains prisonnières des doigts puissants qui les serraient en maître.

— Qu'est-ce que vous dites ?... Vous n'y pensez pas !... Le fiancé de ma soeur... de ma grande Marthe, qui m'a servi de mère... pour qui je suis tout!... Ce serait odieux !...

Mais il poursuivait, lui parlant de tout près maintenant :

— Eh ! ne sais-je pas tout cela ? Croyez-vous que je me sois épargné les vérités les plus dures ? Tandis que je vous voyais tous les jours cesser d'être une enfant, devenir la jeune fille que vous êtes, mon coeur lentement se prenait. Quand j'ai compris, j'ai failli devenir fou ! Partout l'angoisse m'a suivi. Mes journées ont été de longs martyres, et mes nuits d'effroyables cauchemars... Tout a été inutile : Vous étiez en moi !... Et l'on parle du vouloir souverain !... Ah ! Dieu ! quelle ironie !... Il n'y a que des fatalités, et nous les portons en nous... L'amour, le vrai, est la plus réelle des fatalités : On ne peut pas arracher un être de son âme, quand même on donnerait tout son sang pour qu'il n'y fût pas venu!...

Elle l'écoutait, bouleversée, fière, en sa triomphante jeunesse, de se voir aimée ainsi. Mais, en même temps, le souvenir de celle que cet amour immolait, de la tendre aînée, de la soeur-mère que tous deux allaient trahir, lui revint avec une acuiité de remords, et elle bégaya dans un sanglot:

— Et Marthe, ma pauvre soeur ?...

— Marthe ? dit-il avec feu. Elle nous pardonnera ! C'est une créature d'un autre âge; elle a des héroïsmes que nous ne connaissons plus !... Vous avouerai-je qu'elle m'a effrayé parfois ?... En cent occasions, je l'ai trouvée sublime; son existence n'a été qu'une longue abnégation, et je m'estime si peu pour vivre à ses côtés !... Elle est trop parfaite, elle n'est pas assez femme !... Nous nous ressemblons davantage, vous et moi, Suzette. Nous avons des défauts, des faiblesses; j'ai des inégalités de caractère, vous avez des frivolités exqiuses, des caprices enfin ! Et puis, surtout, nous sommes jeunes, nous vibrons des mêmes ardeurs, des mêmes enthousiasmes... Il ne faut point oublier que Marthe a quatre ans de plus que moi... J'ai cru l'aimer, dans mon inexpérience, parce que je l'admirais; aujourd'hui, elle m'apparaît distante de moi, reculée dans des temps moraux qui ne sont plus les nôtres, "vieux jeu" enfin, pour employer une expression presque triviale, mais qui rend bien ma pensée !... C'est pourquoi j'aurai le courage de la vérité... Je lui expliquerai... Oh! avec ménagements... Elle comprendra, soyez-en sûre... Aimons-nous, Suzette, aimons-nous !...

Il était sincère en s'exprimant de la sorte, avec le magnifique égoïsme de l'homme que sollicite un nouvel amour, et qui, du geste, bannit l'adoration d'hier...

Suzette ne songeait plus à retirer ses mains.

Et tous deux se taisaient à présent, dans le ravissement divin des commençantes tendresses...

Ils se taisaient dans le ravissement divin des commençantes tendresses

II

Une à une, les paroles cruelles étaient tombées sur le coeur de Marthe.

Rentrée à l'improviste, elle avait pénétré dans sa chambre pour ôter son chapeau, et de la pièce contiguë, par la porte restée ouverte derrière les draperies du salon, le murmure de la voix passionnée était venu à son oreille. Attirée comme par un aimant, elle s'était approchée, avait tout entendu. Elle demeurait là, contre la muraille, livide, les yeux égarés, la bouche crispée, les mains tordues, vivante statue de la douleur, ou de la folie...

Tout le bien qu'elle avait fait se révoltait en elle et lui montait aux lèvres en une écume de dégoût. Il n'y avait donc ni affection, ni amour, ni confiance, rien, rien ! Penser qu'elle avait peiné toute sa jeunesse, et qu'on lui reprochait de n'être plus jeune ! Penser que tant d'années, dans le froid, la pluie, la neige, elle avait couru le cachet de maîtresse de piano pour nourrir et élever la petite soeur que leur mère mourante lui avait confiée, et que l'enfant adorée devenait l'instrument de son malheur !...

Dans ses difficultés, dans ses luttes, elle reposait son âme en cette certitude de la fidèle tendresse d'André. Et, aujourd'hui, sa valeur d'artiste affirmée, la position acquise au prix d'un labeur et d'efforts sans nom, ne lui étaient plus que néant, parce que le bonheur tout proche ne voulait plus d'elle ! Pauvre créature, sotte et folle, qui avait cru qu'il suffit d'être bonne, douce, et de se dévouer pour se faire aimer ! Non, il faut être jeune.

Mais était-elle donc si vieille?

D'un pas de somnambule, elle marcha vers la glace, qui lui renvoya un délicat visage pâli, fatigué, où les années et les soucis avaient creusé des sillons fins... Trente-quatre ans à peine, pourtant... Oh ! Dieu ! oui, elle était absente de ce visage, chassée par la vie impitoyable, la belle joie qu'on lui reprochait d'ignorer ?

Allons ! il faudrait être "vieux jeu" jusqu'au bout, connaître la félicité amère d'une suprême abnégation, laisser la place aux autres, aux créatures radieuses à qui sont permis les caprices !...

III

De la démarche inflexible de ceux qui vont vers leur destinée, elle se dirigea vers le salon, écharta les draperies.

André et Suzette étaient là, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux.

(Suite à la page 13)

LES ANIMAUX SACRIFIES A NOS PARURES: LES REPTILES

Comme ce nom semble étrange auprès de celui de parure, n'est-ce pas ? Et pourtant !... "Rien n'est plus dans la nature, tout a sa beauté, prétend Michelet.

Est-ce vrai ? Regardons la peau du serpent, de la vipère, du lézard, des poissons. Il n'est rien de plus riche en reflets, en émaux, en vibrantes couleurs. Pourquoi si longtemps nous sommes-nous détournées avec horreur de ces êtres étranges habillés de métal en fusion et de pierres précieuses ? Caprice! Aveuglement ! Incompréhension !

Aujourd'hui, nous faisons des reptiles nos favoris. Nous nous établissons devant leur grâce révélée et nulle epithète ne nous semble assez fleurie pour chanter la séduction de leur dépouille.

D'où nous est venu ce soudain engouement ?

S'habiller avec la peau des reptiles n'est, Dieu merci, point une nouveauté réécente. Les indeins depuis longtemps savaeint capter les baos endormis pendant leur laborieuse digestion, les tuer alors qu'ils étaient engourdis de bien-être, les suspendre à un arbre et les dépouiller de leur enveloppe moirée d'argent. De cette dépouille savamment préparée, ils faisaient des sayons et des mocassins, sortes de casaques et de chaussures.

Les nègres d'Afrique se servent pareillement des pythons qui sont les boas de ce continent. Les plus belles dépouilles dont on fant actuellement usage viennent en effet d'Afrique intertropicale. Ces espèces de serpents monstrueux atteignent 10 à 12 mètres de long. Ils ne sont pas aussi venimeux, seule leur taille énorme les rend redoutables à cause de leur forre et de leur appétit qui les fait attaquer n'importe quel animal passant à leur portée.

L'élevage de ces monstres demande donc seulement une nourriture surabondante. La prise du serpent est d'un grande simplicité. C'est par sa voracité qu'on le vainc.

Chez es animaux colossaux, la déglutition et la digestion sont deux opérations longues et laborieuses; la proie qu'ils introduisent dans leur grande gueule horriblement dilatée n'arrive que petit à pttit dans l'estomac. C'est là le moment propice pour attaquer le serpent. Alourdi par ce poids extérieur, le reptile ne peut plus fuir, ni profiter de cette souplesse, de cette agilité remarquable dont l'a pourvu la nature, et on le tue sans qu'il puisse essayer une esquisse de lutte.

Pour la chasse, les indigènes découvrent le serpent endormi grâce à l'ideur fétide qu'il exhale durant le travail de sa digestion. St lenteur à digérer est telle que la putréfaction s'empare de ses aliments pendant l'intervalle de la déglutition !

On le voit, le reptile est perdu par sa gloutonnerie !

Les reptiles morts sont hâtivement dépouillés; les peaux salées, étendues, sont mises en tonneaux et expédiées en Europe. Là, des usines — la plus importante est en Suisse — leur font subir des apprêts multiples. D'abord, à la sortie des casques ou tonneaur, l'irrigation qui leur rend la mollesse et l'élasticité, le séchage dosé qui leur garde la souplesse, l'étirage; et enfin tous les traitements de la peausserne habituelle, y compris la teinture et le ponçage.

Les peaux préparées sont ensuite triées, assorties par finesse, tailles et coloris, et envoyées aux artisans gainiers et autres qui font usage de cette nouveauté pour leur industrie.

On utilise non seulement boas et pythons, mais aussi reptiles de petites espèces recueillis un peu partout.

Les peaux de serpents sont surtout utilisées pour les vêtements et les chapeaux; le lézard et le galuchat (sorte de squale ou de raie) s'emploient plutôt pour recouvrir des souliers, des sacs(de petits objets de toilette et de coquetterie.

Les parurers de galuchat ne sont d'ailleurs pas une innovation récente; depuis longtemps, en gainerie on employait les peaux de raies, de roussettes, de leiches pour recouvrir des boîtes, des étuis, des fourreaux d'épée. Mais actuellement, une merveilleuse apparence est donnée à ces dépouilles par des secrets de teinture et des modes de préparatifs qui, de choses innommables, font des chefs-d'oeuvre de délicatesse. Le galuchat-tuquoise, le galuchat-corail ne sont-ils pas en effet des joyaux !

Lucie-G. NEUMEYER.

OFFRE SPECIALE

Ce coffret du parfum "Je t'aime"
Une once $1.50

Retournez le coupon ci-dessous et $1.50, et vous recevrez un autre coffret GRATUITEMENT du même parfum, à votre choix parmi les parfums ci-dessous.

CETTE OFFRE EXPIRE LE 12 OCTOBRE

BRISE D'AMOUR
CLAIR DE LUNE
ROSE DES ALPES
SWEETHEART
LILAS BELLEFONTAINE
FLEURS DU PARADIS
TREFLE BELLEFONTAINE
VIOLETTE DE PROVENCE
MUGUET BELLEFONTAINE
SAFRAN D'OR
POMPEIENNE
ODORIS
JE T'AIME
ROSE BLANCHE

COFFRET PARFUM "JE T'AIME"

Echantillon, 25 cts — L'once, $1.50
Lotion: $1.00 la bouteille de 6 onces

COUPON "OFFRE SPECIALE"

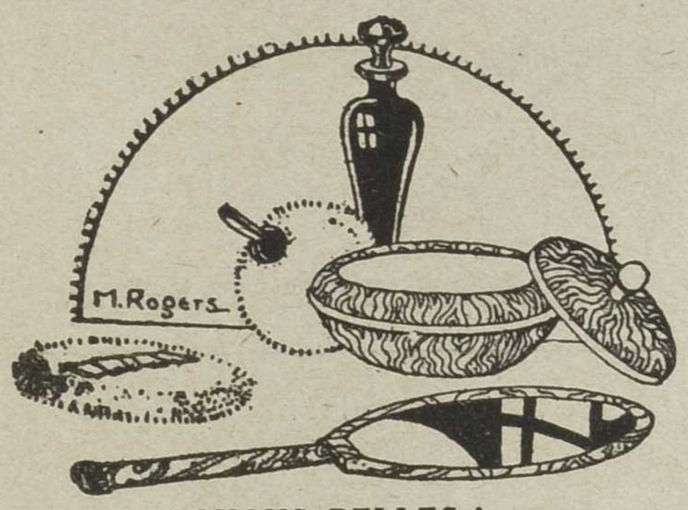
Messieurs,

Ci-inclus $1.50. Veuillez m'expédier sans autres frais le coffret gratis que vous promettez. Je choisis le parfum.....
(indiquez le nom que vous aimez).

Nom.....

Adresse.....

PARFUMERIE BELLEFONTAINE LIMITEE
1670 rue Saint-Denis, MONTREAL



La femme devant le miroir

Secrets et recettes de beauté

SOYONS BELLES !

LES SOINS DE LA BOUCHE

Une bouche ne peut être jolie lorsque les dents qui la meublent laissent à désirer. Des dents en mauvais état font un estomac malade. Les digestions laborieuses ou douloureuses influent sur l'état général, causent un déséquilibre dont se ressent le caractère. Donc soignez vos dents, veillez sur elles, non seulement par coquetterie, mais aussi par souci de votre santé, et même de votre bonheur. Visitez souvent le dentiste et même si vous ne souffrez pas, astreignez-vous au moins une fois par an à faire surveiller votre dentition. Si vous êtes insouciantes à ce sujet, un jour viendra où vous regretterez amèrement votre négligence.

Tout l'art de garder ses dents consiste en la propreté. La carie provient trop souvent d'un nettoyage imparfait. Brossez donc vos dents matin et soir, avec une brosse choisie selon la sensibilité des gencives, mais point trop molle. Servez-vous d'un bon dentiste; et, entre les brossages, prenez soin, après chaque repas, de vous rincer soigneusement la bouche.

Lorsque l'on a le souci de ses dents, on possède la volonté d'éviter tout ce qui peut leur nuire, par exemple : boire trop chaud ou trop froid, manger des fruits acides, introduire des épingles sous prétexte de les curer, etc...

Les produits dentifrices sont choisis avec soin. Il en est de naturels qui sont excellents, telle est, par exemple, la feuille de sauge que l'on fait sécher et pulvériser. Elle détruit les ferments, blanchit l'émail. La décoction de feuilles de sauge compose une eau parfaite pour rincer la bouche.

La craie camphrée, la ponce à soie sont aussi des poudres de bon usage pour nettoyer et blanchir les dents. Il est encore un autre produit très simple et absolument parfait pour assurer la propreté de la bouche, empêcher la formation du tartre entre les dents et détruire l'acidité de la salive, c'est le bicarbonate de soute. Il a le tort d'irriter les gencives délicates, c'est là son seul inconvénient.

Lorsque l'on a des dents agacées un recours agréable est apporté en les frottant, trois fois par jour, avec de la magnésie calcinée mêlée à de l'extrait de ratanhia dans les proportions de - once de magnésie pous 75 grains de ratanhia.

Ies dents ternes et jaunes peuvent être embellies en les frottant avec un mélange de magnésie calcinée et de tanin en proportions égales.

Le savon nettoie bien les dents, il est une excellente pâte dentifrice lorsque l'on peut le supporter sans dégoût.

Le formol est un guérisseur de la carie dentaire. En mêlant du formol et de l'alcool en parties égales, en parfumant avec une essence quelconque, de l'essence de géranium, par exemple, on obtient un extrait contre la carie, il détruit les microbes et enraye le mal.

Lorsque l'on est affligé d'un déchaussement des dents, il faut faire plusieurs fois par jour des lavages de bouche avec un liquide astringent.

La teinture d'idode mêlée à l'eau de roses à la dose de 60 grains pour 2 onces compose un rince-bouche bienfaisant; dans un demi-verre d'eau tiède on verse une cuillerée à café du mélange. Deux fois par semaine, on peut badigeonner les gencives à la teinture d'iode fraîche et rincer la bouche ensuite, cela cicatrise et raffermit les chairs amollies.

PSYCHE.

LES DROITS DE LA FEMME

FIANCAILLES ROMPUES

Une jeune fille dont nous ne donnerons pas le nom, tout d'abord parce que c'est inutile et ensuite parce que cela pourrait être fâcheux pour elle, était fiancée avec un jeune médecin. Celui-ci avait demandé la main de la charmante Suzanne à son père, puis il s'aperçut un peu tard que ses parents n'approuvaient pas son mariage, mais n'osant le dire à sa fiancée, il n'en continua pas moins à la traiter comme telle. Ce n'est qu'un an après qu'il se résolut à faire notifier par sa soeur que devant la résistance de ses parents il renonçait définitivement au mariage.

On pense combien les parents de Suzanne furent déçus et ils intentèrent un procès devant la Cour de Pau au médecin séducteur.

A la vérité, celui-ci, à une des dernières audiences de la Cour, ne se montra pas des plus réfléchis. Il ne justifia son attitude par aucun grief sérieux et la Cour estima qu'il avait agi aussi légèrement qu'imprudemment.

Mlle Suzanne et sa famille, au contraire, qui avaient cru en sa parole, faisaient valoir qu'après quatre ans de fiançailles, qu'après le bruit fait autour du prochain mariage publiquement annoncée, ils étaient péniblement affectés par un abandon qui jetait un discrédit sur la jeune fille. Ils ajoutaient même que la santé de Suzanne avait été douloureusement atteinte par cette déception et qu'aux frais nécessités par les soins il fallait ajouter les dépenses du linge et de mobilier qui n'avaient été causées que par la croyance qu'ils avaient eue en un mariage imminent, sinon éminent.

La Cour de Pau vient de juger ce différend et elle a décidé que si, en principe, les fiançailles ou les promesses de mariage constituent en droit un engagement sans valeur, si l'abandon du projet n'est pas à lui seul une cause de responsabilité justifiant une indemnité, néanmoins, lorsque le fiancé commet des actes d'imprudence ou de légèreté assez graves pour constituer une faute, il doit réparer le préjudice qu'il a commis, et c'est pourquoi les parents de Suzanne ont obtenu les dommages-intérêts qu'ils demandaient.

Il résulte de cet arrêt que, dorénavant, les personnes qui se fianceront devront savoir que leur fiancé peut ne pas exécuter ses promesses et que les projets les plus beaux peuvent être sans responsabilité toutes les fois qu'un motif sérieux justifie la rupture; toutes les fois aussi qu'aucune faute ne peut être relevée contre le fiancée.

Au contraire, le chagrin, la déception, le préjudice issu du discrédit peuvent nécessiter une réparation quand on peut justifier à la charge du fiancé des actes d'imprudences ou de légèreté de nature à engager sa responsabilité.

Adrien PEYTEL,
Avocat de la Cour de Paris.

Tél. Harbour 0670

Salon connu pour son chic
On y reçoit bien le public
Où on ondule avec élégance

L'ENSEIGNE EST

Salon Renaissance

Spécialité:
Ondulation permanente

1615 rue St-Denis
MONTREAL

CINEMA

LE MASQUE DE CUIR

Production Samuel Goldwyn, tirée du roman de la baronne Orczy; mise en scène de F. Niblo; édition des Artistes Associés

DISTRIBUTION

VILMA BANKY .. .. *Lenora.*
RONALD COLMAN .. .. *Mark Van Rycke.*
NOAH BERRY .. .. *Le duc d'Ilva.*
NIGEL DE BRUHV .. .. *Le prince d'Orange.*
PAUL LUKAS .. .. *Le capitaine Ramon.*
VIRGINIA BRADFORD .. .. *La servante.*
FRED ESMILTON .. .. *Le grand bailli.*

SENARIO

En 1572, le peuple des Flandres gémissait sous le joug de l'envahisseur. Pour compléter le triomphe des conquérants espagnols il ne manquait plus que la capture du chef des Flamands, le prince Guillaume d'Orange. Or celui-ci avait, jusqu'ici, déjoué toutes les attaques et tous les complots, car un être mystérieux connu sous le nom de "Masque de cuir" s'était dévoué corps et âme au malheureux prince et le protégeait, même à son insu, contre toutes les embûches.

Le duc d'Ilva, qui avait été nommé gouverneur des Flandres conquises, habitait la ville de Gand. Les actes de cruauté et de tyrannie se succédaient journellement. Les conquérants ne rêvaient que pillage et rapine et auraient bien voulu pouvoir mettre la ville à sac, mais un prétexte était nécessaire pour justifier cet acte et une preuve de trahison des Flamands était attendue avec impatience pour permettre toutes les exactions.

Le duc d'Ilva, pour avoir un allié dans le camp adverse, n'hésita pas à sacrifier sa nièce, la belle Lenora de Vargas, en l'unissant par les liens du mariage à Mark Van Rycke, le fils du grand bailli. Lenora aimait d'amour un de ses compatriotes, le capitaine Ramon, mais elle fut obligée de se soumettre. Son oncle lui fit entrevoir cette union comme le seul moyen de rétablir la paix.

— Mais rassurez-vous, lui dit-il, elle ne sera sans doute que passagère, car, au moindre signe de trahison des Flamands, votre mariage sera annulé et vous redeviendrez libre.

De son côté, Mark Van Rycke avait accepté ce mariage par dé-vouement pour son pays, sans connaître Lenora. Et la présentation de ces deux bizarres fiancés eut lieu quelque temps après. Du premier coup, la beauté de Lenora fit grande impression sur Mark Van Rycke et, le soir du mariage, ce fut un époux balbutiant d'amour que la belle Espagnole avait devant elle.

— Toutes vos belles paroles sont inutiles, monsieur, lui dit-elle; je me suis mariée avec vous pour obéir à mon oncle, mais mon cœur n'est pas libre; je ne serai jamais votre femme.

Mark Van Rycke, chevaleresque, s'inclina:

— A vos ordres, madame, je ne veux pas vous imposer une présence odieuse. Je désire l'amour de ma femme, je saurai attendre...

Et il s'éloigna.

Ce même soir, dans une auberge de la ville, le capitaine Ramon, fort échauffé par de nombreuses libations, voulut violenter une des servantes qui le servaient, mais "le Masque de cuir", survenant fort à propos, prit la défense de la jeune fille. Une lutte terrible s'engagea entre les deux adversaires, et le capitaine ne tardait pas à succomber sous les coups du Masque de cuir.

Avant de mourir, Ramon eut le temps de désigner son agresseur et il fit connaître que, dans la bataille, sa dague avait percé de part en part le bras de son antagoniste.

Lenora, qui était devenue, par la volonté de son oncle, l'épouse de Mark Van Rycke, fut une nuit réveillée dans sa chambre par des bruits suspects qui semblaient provenir des caves de sa maison. Sans hésiter, la courageuse jeune femme se leva et put assister, sans être vue, à une réunion secrète présidée par Guillaume d'Orange. Lorsque le silence et la nuit envahirent à nouveau la maison, elle remonta doucement à ses appartements. Elle arrivait au sommet de l'escalier qui conduisait à sa chambre, lorsque, brusquement, son mari se trouva devant elle.

Amoureux de sa femme, Mark voulut bien croire l'excuse qu'elle lui donnait, il s'agenouilla et lui baisa la main.

— J'aurais une requête à vous présenter, ajouta Lenora; j'ai besoin de changer d'air, accordez-moi la faveur d'aller passer quelques jours auprès de mon oncle, à Bruxelles.

— Qu'il soit fait selon votre désir, madame ! Mais permettez-moi de vous accompagner, car les routes ne sont pas sûres.

Le lendemain, une voiture emmenait Lenora et Mark vers Bruxelles, mais un accident matériel les obligea à s'arrêter à l'auberge de Termonde.

Désolé de ce contre-temps, Mark se montra plus empressé que jamais auprès de son épouse, et la belle Lenora, touchée des attentions de son mari, lui laissa voir enfin qu'elle n'y était plus insensible. Mark exultait. Il pensait enfin avoir conquis le cœur de sa femme et voyait luire un bonheur sans nuages. Justement, ce soir-là, une ancienne blessure qu'il avait au bras se rouvrit et le sang se mit à couler abondamment. Douce et compatissante, Lenora lavait la plaie, lorsque, soudain, ses traits se figèrent dans une expression d'horreur... Cette blessure, au bras, elle ne se trompait pas, c'était celle qu'avait faite la dague du capitaine Ramon au Masque de cuir.

Donc son mari et le Masque de cuir ne faisaient qu'un. Le lendemain, Lenora dévoila à son oncle la véritable identité de son mari.

Triomphant, celui-ci fit aussitôt arrêter Mark qui fut flagellé en public.

Un cœur, cependant, n'était pas resté insensible au supplice du jeune homme. La servante que le Masque de cuir avait sauvée jadis des griffes du capitaine Ramon vint trouver Lenora et lui expliqua comment Mark s'était battu pour elle. Ce fut un trait de lumière pour Lenora, elle comprenait tout à coup les nobles sentiments de celui dont elle portait le nom. Mais n'était-il pas trop tard ? Elle venait justement d'entendre le duc d'Ilva ordonner à ses troupes de repartir vers Gand pour brûler la ville et mettre le prisonnier à la torture.

Sans hésiter, Lenora s'élança à bride abattue pour donner l'alarme. Elle alerta la population et, grâce à elle, son mari fut délivré et la ville fut sauvée. Mark ignorait encore le dévouement de sa femme. Ce fut le prince d'Orange, lui-même, qui lui apprit le rôle joué par Lenora. Les jeunes gens tombèrent alors dans les bras l'un de l'autre et échangèrent leur premier baiser d'amour.

L'Art à la maison

Aimez-vous à occuper vos soirées et vos loisirs en travaillant de jolies choses à la peinture, à l'encre de Chine; seriez-vous au nombre des amateurs qui exécutent sur satins et velours de jolies décorations peintes ou imprimées à la main? Si oui, ne cherchez nulle part ailleurs qu'au No 1610 de la rue St-Denis, c'est là où vous trouverez aux prix les plus modérés tout ce qu'il vous faut pour votre travail ou vos études artistiques: peintures, pinceaux, pastels et crayons de toutes sortes, papiers de toutes les qualités; peintures spéciales "Decora", les seules garanties lavables et durables pour décorations sur étoffes, cuirs et métaux. Nous signalons surtout à votre attention nos modèles et patrons (pochoirs), dessins exclusifs pour décorations de toutes sortes. Madame de Meslé, qui s'occupe spécialement d'art décoratif, se fait un plaisir de donner à ses clients amateurs, les conseils et renseignements désirés.

Une invention nouvelle, grande nouveauté dans l'art décoratif, sera en vente prochainement. Surveillez cette page et la vitrine chez

Hearn & Harrison & de Meslé Enrg.

1610, rue St-Denis **Montréal**

3ème porte au-dessus du Théâtre Saint-Denis

POUR CHASSER LE SPLEEN

UNE JEUNE FILLE EGAREE

Lorsque Michel lui racontait ses exploits sportifs, Odette sentait dans son coeur tous les enthousiasmes du monde.

Personnellement, elle n'avait cependant jamais pratiqué le moindre sport. Elle avait dix-huit ans et était orpheline. Elle vivait avec sa grand'mère, qui ne lui avait jamais appris que les joies d'une vie calme et régulière. Mais elle aimait Michel. Elle se disait que certainement il avait raison quand il vantait les courses dangereuses et les efforts magnifiques.

Michel et Odette étaient fiancés depuis plusieurs semaines.

Pendant ces vacances, ils se voyaient à la campagne où habitait la grand'mère. Le jeune homme arrivait chaque après-midi sur sa motocyclette :

— Hein ! Quand je pourrai vous emmener ? disait-il à la jeune fille émerveillée. Vous voyez cette petite place derrière moi...

Il lui montrait un petit coussin assez étroit fixé sur quatre ressorts et terminé par un dossier de douze centimètres carrés.

— Ce sera la vôtre ! Vous serez à califourchon comme une amazone. Quand il vous plaira, vous serrerez vos doigts sur ce guidon en miniature. A moins que, pour vous tenir, vous ne préfériez vous accrocher à mes épaules ! Et nous nous élancerons pour des randonnées splendides, parmi les explosions du moteur, qui semblent sonner la charge. Nous irons si vite que, de chaque côté de la route, les arbres sembleront former une hait compacte. Je fais facilement du cent à l'heure. Avec une harmonie absolue, comme si la moto, vous et moi, ne formions plus qu'un seul être fantastique, nous nous hausserons dans le royaume vertigineux de la vitesse...

Michel était lyrique. Odette avait beaucoup d'imagination puisqu'à dix-huit ans elle aimait. Elle ne pouvait pas ne pas être grisée par de semblables propos.

Un après-midi, c'est elle-même qui dit à son fiancé :

— Grand'mère est absente pour la journée. Elle est allée en ville. Vous ne voudriez pas m'emmener un peu en motocyclette ? Vous pousseriez aussi vite que vous le pouvez...

— Jusqu'au cent ?

— Même davantage ! Cela me ferait plaisir...

Elle se sentait déjà sur le petit coussin aux quatre ressorts, s'accrochant aux épaules de son pilote. Elle avait rêvé de ce qu'il lui avait dit : "La moto, vous et moi, nous ne formerons plus qu'un seul être fantastique.."

Elle eut vite fait de serrer un voile sur ses cheveux, d'arranger ses jupes sous un manteau et de mettre des lunettes :

— Ma parole, on est très bien ! prononça-t-elle dês qu'elle fut installée.

Son siège très souple, dansait au moindre mouvement pour neutraliser la secousse des caniveaux :

— Pourvu que je n'aie pas le mal de mer !

— Non, non, soyez sans crainte.

— Est-ce que nous irons loin ?

— Jusqu'à Chartres ! Cent vingt kilomètres, aller et retour! Dans une heure et demie, nous serons rentrés...

Déjà Michel donnait de grands coups de pied à sa moto, puisque c'est la manière barbare de mettre en marche ce genre de véhicule. Aussitôt, la pétarade commença...

Les premiers mètres se firent assez doucement. La route était sinueuse. Dès qu'elle devint droite, le jeune homme cria :

— Tenez-vous bien...

Joyeuse, Odette répondit :

— Ça va! Je ne croyais pas que ce serait si confortable !...

Elle s'imaginait que, pendant le voyage, elle pourrait entretenir une conversation.

Très vite, elle se rendit compte que rien ne se passerait comme elle l'avait prévu. Tout d'abord, elle dut cesser de s'accrocher aux épaules pour s'arc-bouter sérieusement au guidon. Il ne s'agissait pas de tomber ! Ensuite elle se trouva forcée de se tenir courbée pour que le dos de son conducteur lui servit de parabrise. Elle était loin de savourer des joies supérieures. Elle n'avait aucunement l'air d'une amazone fière et indépendante. Elle ressemblait plutôt à une malles qui voyagent dans la poussière, accrochées sur le dos des autos.

Peu à peu la vitesse s'accrut. Elle devint formidable.

Michel, dont l'amour-propre était en jeu, entendait battre tous ses records. Penché en avant, il fonçait sur la distance, sans se soucier d'autre chose que de précipiter le mouvement de l'aiguille sur le cadran de son compteur.

Lorsqu'il aperçut sur l'horizon la cathédrale de Chartres, il daigna diminuer l'allure. Il était parti depuis trente-cinq minutes. Il avait réalisé une performance superbe. Vers Odette il tourna la tête, en criant :

— Hourrah !

Mais la place derrière lui était vide. La jecne fille avait disparu. Où était-elle ?

Tout penaud, il reprit le chemin en sens inverse. Sa fiancée avait dû tomber, Pourvu qu'elle ne fût pas gravement blessé !

Au premier village, il s'arrêta pour dire :

— J'ai perdu une jeune fille. Ne l'auriez-vous pas trouvée ?

Les paysans riaient car ils ne pouvaient pas admettre que l'on égarât une jeune fille comme l'on égare un portefeuille ou un sac à main. Furieux, il alla plus loin, au bourg suivant :

— J'ai perdu une jeune fille. Ne l'auriez-vous pas trouvée ? demanda-t-il à une brave femme, qui était assise devant sa porte.

Celle-ci était sourde. Il lui fallut s'adresser au maréchal ferrant, qui, près de sa forge en feu, ressemblait à Vulcain :

— J'ai perdu une jeune fille...

Le maréchal ferrant était un farceur :

— Adressez-vous à la mairie. C'est là qu'on réclame les objets trouvés.

Michel crut que le bon vieux curé saurait le renseigner :

— J'ai perdu une jeune fille, monsieur l'abbé...

— C'est très mal, mon fils...

Il dut raconter toute son histoire pour apprendre seulement à la fin qu'Odette n'avait pas été vue dans le pays.

Retour pitoyable ! Le malheureux motocycliste tremblait que la gran'mère fût rentrée. Comment lui apprendrait-il la disparition mystérieuse de sa petite fille? A la porte il sonna. Sans doute était-il très pâle. La bonne lui dit :

— Mademoiselle vient de téléphoner. Il paraît que nous ne devons pas nous inquiéter. Elle va très bien. Elle rentrera ce soir...

— Où est-elle ?

La femme de chambre cria le nom d'un château à trente kilomètres de là.

— C'est bien ! déclara aussitôt Michel. je vais la chercher.

— Oh! non, surtout pas ça! a bien précisé Mademoiselle...

Dans la réalité, rien d'extraordinaire ne s'était produit. Odette, tout simplement, avait eu peur. Dans un virage, elle avait profité de ce que la vitesse était très réduite pour se laisser glisser sur le sol. Elle avait roulé dans l'herbe, mais sans blessure. Le fils d'un châtelain l'avait relevée et emmenée chez son père.

Le mois prochain, c'est le fils de ce châtelain qu'elle épousera, un garçon qui est fort gentil, mais qui n'est pas du tout sportif.

Albert ACREMENT.

———o———

UN PEU DE FANTAISIE

Il n'était ni médecin, ni pharmacien et, somme toute, explique Olive à Marius, il a tout de même inventé un remède.

— Il est bon son remède ?

— Je ne sais pas, je nè l'ai pas essayé.

— Tous de même, je me suis laissé dire qu'on pouvait gagner beaucoup d'argent, en inventant un remède. Le sien a dû lui rapporter gros ?

— Oui, assez : jusqu'à huit mois de prison !

* * *

Ne me dites pas qu'on ne lit pas les annonces Je vais vous prouver que la publicité donne toujours des résultats. Quand j'étais établi bijoutier à Marseille, un beau jour j'ai fait insérer dans un journal que j'avais besoin d'un veilleur de nuit. Le soir même, mon magasin était pillé par des voleurs !

* * *

A ma dernière conférence, j'ai aperçu votre mari dans la salle... il dormait !

— Oh ! maître, vous prononcez des phrases si ronflantes !

* * *

Avec la main de ma fille, je donne 50,000 francs.

— Mais, permettez... votre fille a deux mains !...

* * *

Fin d'oraison funèbre :

"Messieurs, celui que nous pleurons m'a emprunté cent francs et n'a jamais pu me les rendre. Afin que sa mémoire reste sans tâche, je vous proopse de faire une souscription pour me rembourser cette somme."

* * *

L'humour anglais :

Pendant un service célébré pour la conversion des païens, John dit à son père :

— Est-ce que les païens portent des culottes ?

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Parce que tu as donné un bouton de culotte à la quête !

LA VIE DOCUMENTAIRE

La Femme dans l'Egypte d'aujourd'hui

CELUI qui ayant quitté l'Egypte vers l'année 1900, voudrait y retourner aujourd'hui, aurait peine à reconnaître le pays, tant les changements s'y sont multipliés à l'heure actuelle. On peut dire sans aucune crainte d'être démenti que les villes des bords du Nil ont plus évolué depuis le commencement du sciècle qu'elles ne l'avaient fait de l'époque des Khalifes à nos jours. J'ai connu autrefois une Egypte où je retrouvais à peu près exactes les descriptions de voyageurs venus au Caire sous le règne de Louis XIV. Même claustration des femmes, mêmes grillages aux fenêtres, mêmes eunuques devant les portes, mêmes surveillances et presque mêmes costumes, surtout pour les musulmanes, car depuis longtemps déjà les chrétiennes et les Juives s'étaient affranchies. Sous l'influence des Européens, chaque jour plus nombreux en terre pharaonique, celles qui ne suivaient point la loi coranique avaient peu à peu remplacé les bourgho des aïeules par le voile, le voile par le chapeau. Mais les belles Hanem demeuraient esclaves du protocole et auraient cru déchoir en sortant autrement que sous la conduite des gardiens du sérail.

Bien peu osaient s'en aller à pied dans les rues et l'on pouvait compter les audacieuses qui se risquaient à entrer dans une boutique, pour y faire leurs emplettes. Les petites filles commençaient à fréquenter les établissements alors uniquement tenus par les religieuses françaises pour les classes élevées, et par les franciscaines italiennes pour les enfants pauvres.

Mais, dès l'adolescence, la fillette quittait le couvent et reprenait pour toujours le chemin du harem maternel d'où elle ne devait sortir que pour aller s'enfermer dans celui de sa nouvelle famille au jour du mariage.

L'instruction pour les favorisées consistait à savoir lire et écrire en arabe et en français, un peu de couture et de musique, pas même d'histoire, encore moins de géographie . Si incomplet que fût le bagage il semblait toujours suffisant aux mères dont la plupart ne savaient même pas lire.

Il n'existait guère pour les filles que quelques écoles élémentaires fréquentées seulement par la classe ouvrière.

Or voisi ce que j'ai vu là-bas durant le long séjour que je viens de faire au Caire en cette année 1928.

Tout d'abord, suppression à peu près complète du voile dans les hautes classes et dans la bourgeoisie.

L'Egyptienne n'a pas encore adopté le chapeau, mais elle pose sur ses cheveux courts un turban de satin ou de crèpe Georgette toujours assorti à sa robe ou à son manteau ! Bien mieux, ce turban qui semble sorti de la plus grande maison parisienne, elle le drape elle-même de ses doigts habiles de véritables chefs-d'oeuvre. Ses toilettes viennent de Paris et portent la marque de nos meilleurs couturiers. Elle sort seule et souvent conduit son automobile avec la plus parfaite aisance. Beaucoup de femmes commencent à recevoir des hommes et à paraître dans les repas aux côtés de leurs maris. L'instruction qu'elles reçoivent leur permet de prendre part à n'importe quelle conversation et elles savent parfaitement y faire valoir leurs connaissances et y revendiquer leurs droits.

J'ai visité à peu près toutes les écoles de filles du Caire et d'Alexandrie et je demeure surprise autant que charmée de ce qu'il m'a été donné d'y voir. Toutes les branches y sont enseignées sous la direction d'institutrices étrangères et indigènes toutes pourvues de diplômes.

Le ministre de l'instruction publique, Chamsy-Pacha, auquel on doit le grand mouvement qui s'opère à l'heure actuelle a bien voulu me communiquer les chiffres qui parleront ici plus éloquemment que moi. Nul ne s'étonnera de l'immense progrès réalisé quand j'aurai dit qu'il existe maintenant en Egypte deux écoles normales de filles comprenant ensemble 287 élèves; un collège pour l'aristocratie formant un total de 65 élèves recevant une éducation plus particulièrement mondaine. Dix-huit écoles secondaires donnant un total de 2,369 élèves, 15 écoles primaires, avec 2.089 élèves, 7 ouvroirs avec 863 élèves. Tout cela, sans préjudice des pensionnats privés où je relève le chiffre énorme de 34 écoles secòndaires et 50 primaires, formant un total de 14,524 élèves.

Ceci est l'oeuvre du gouvernement, à part le secours apporté par les diverses institutions, il faut donner une mention spéciale à l'effort individuel. Comment ne pas nommer et faire une place à part à celle qui fut la véritable instigatrice du mouvement féministe en Egypte.

Mme Hoda Charoui-Pacha a fait plus l'avancement des femmes de son pays que toutes les exhortations et que toutes les lois. Bravant la routine, insoucieuse de l'opinion, elle a résolument donné l'exemple. Un jour on l'a vue paraître avec quelques amies dévouées comme elle à la rénovation de l'Egypte, le visage découvert, comme les Européennes, et insensiblement au prix de mille difficultés, elle a fait de son foyer autrefois harem, la maison de la femme égyptienne. Non contente d'ouvrir ses salons, elle a résolument marché vers le but aujourd'hui largement réalisé : la défense de la femme musulmane, l'effort le plus complet vers son entière libération. Oratrice de talent, Mme Charaoui a su trouver les paroles qui entraînent les plus hésitantes. Cette femme de bien n'est pas seulement pour les paroles. Elle agit. Sous ses conseils les ouvroirs se sont fondés, les fabriques se sont ouvertes et je ne sais rien de plus touchant que les ateliers où il m'a été donné de voir des petites filles du peuple travailler à la confection de ces beaux tapis qui font prime sur les marchés égyptiens. On doit encore à Mme Charaoui une véritable résurection de l'art du potier et des ateliers de lingerie où sont confectionnés par les indigènes de magnifiques trousseaux. Des dispensaires admirablement organisés accompagnent ces différentes installations.

Mme Charaoui est aidée dans sa tâche par Mlle Céza Habaraoui dont le dévouement ne s'est jamais démenti. Elevée en France, Mlle Habaraoui parle et écrit notre langue en véritable Française et elle dirige avec la plus haute compétence la Revue fondée par sa protectrice sous le titre de : "L'Egyptienne".

L'Egypte compte maintenant des femmes médecins et deux avocates. Une autre, Mlle Hafifa Scander, s'est vouée à l'Egyptologie. Enfin, la culture physique, autrefois complètement négligée, est aujourd'hui complètement à l'honneur dans toutes les écoles de filles. J'ai assisté à des exercices menés par des monitrices indigènes, avec une ardeur tout à fait digne d'éloges.

On le voit, l'Egyptienne a superbement évolué. Presque trop au gré des âmes romantiques qui regrettent les Orientales d'opéra-comique, les pantalons bouffants et les soleils dans le dos.

Mais les rêveurs, il faut bien le dire, sont aujourd'hui l'exception, nous n'avons pas le temps de rêver. Dans la vie moderne, il est bon pour un pays de posséder des femmes capables de prêter leur concours à la tâche générale. Je crois bien que l'Egyptienne nouvelle n'y faillira point.

Jehan D'IVRAY.

———o———

— La tendresse n'a point de source plus profonde, le dévouement n'a point d'abandons plus sublimes, le sacrifice n'a point d'actes plus saints et plus compets que chez la femme. SAINTE-FOIX.

* * *

— L'amour pénètre dans les lieux mêmes où les loups n'oseraient aller chercher leur proie. BYRON.

* * *

— Tous les trésors de la terre ne valent pas le bonheur d'être aimé.

CALDERON.

CAPTIVANTE

TULIPE NOIRE

CHÉNARD ••• PARIS

LA POUDRE TULIPE NOIRE CHENARD -:- PARIS Conservera votre beauté, vous favorisera par votre beau teint velouté.

Elle est d'une composition secrète mais irréprochable. Passée à travers la soie la plus fine. S'emploie sans nécessité d'appliquer des crèmes de beauté.

TRES PARFUMEE — ADHERENTE VELOUTEE

Aux teintes: Blanche, Rose, Chair Ou Brunette

En vente dans toutes les pharmacies

Méfiez-vous des contrefaçons Exigez l'originale

Parfums.....$2.50 l'once
Poudre.....50c la boîte
Lotion: $1.00 la bouteille

Magnifique étui d'essai gratuit

Afin de faire connaître et apprécier les produits CHENARD, nous vous adresserons par la poste sur réception de $0.50 une boîte de poudre CHENARD avec étui de parfum CHENARD gratuit.

Adressez à

CANADA DRUG CO.

857, Rue Saint-Maurice, MONTREAL

LA DOUCE PRESENCE

Conte par Hélène LETTRY

UN vieil écrivain, disparu maintenant, m'avait confié jadis sa correspondance intime. Je viens d'y découvrir cette lettre due je transmets ici fidèlement...

"Ma chère et bien-aimée Germaine, je t'ai connue sur le déclin de mes jours, mais je ne dirai pas "trop tard", car tu es venue juste au moment où j'avais besoin de toi Les amours, vois-tu, se placent dans un cœurs tels les événements dans une destinée: ta tendresse est en moi comme le calme du soir après un jour d'orage, comme le repos du crépuscule après les heures pénibles du travail.

"Mais elle pourrait aussi bien s'appeler "aurore" cette tendresse infinie, car elle est aussi pure et faite d'espoirs qu'un beau matin de printemps. Tout n'est-il pas, du reste, le commencement de quelque chose !...

"Pourquoi m'aimes-tu ? Pourquoi m'as-tu aimé dès la première rencontre ? Est-ce parce que je me suis montré doux avec toi, pitoyable à ton isolement, et que je me suis penché, compatissant, sur ton cœur tourmenté ? Calme, simple, confiante instinctivement, tu m'as livré ta pensée intime, et moi, peu à peu, je t'ai donné mon âme à guérir. A guérir, mais oui...

"Connais-tu, mon amie, cette souffrance étrange d'une passion qui se place mal, cette douleur énervante, déprimante, d'être prise entièrement, cerveau et sens, par un autre cerveau qui ne vous comprend pas par d'autres sens qui mènent les vôtres à volonté ? Connais-tu, en un mot, ce qu'est "aimer qui ne vous aime pas", être sincère avec qui se joue de vous, être fidèle à qui vous trompe cyniquement ? Quel être humain, un peu sensible, n'a passé par cette épreuve, l'une des plus cruelles de la vie !

"Quand tu m'as rencontré, j'étais bien prêt de n'être plus qu'une loque. J'avais trop lutté, vois-tu, entre cet amour malsain et ma vie libre et studieuse: j'allais être vaincu...

"Alors tu es venue, toi, petite âme toute de douceur et de bonté. Je t'ai laissé entrevoir la plaie de mon cœur. Tu as compris. Tes grands yeux se sont fixés sur les miens et tu m'as dit: "Oh ! moi, je ne serai pas comme cela !"

"C'est vrai, chérie, tu n'es pas comme cela !

"Avec toi, j'ai retrouvé ma force. L'esprit lucdie, l'âme libre, je sens ton amour en moi comme un foyer vivifiant, et, toujours ta présence m'est douce. Calme et paisible, tu vis auprès de moi sans faire bouger l'air que nous respirons.

Oh ! ces tourbillons destructeurs et malsains créés par le verbiage, la mesquinerie, la sotte hypocrisie et le mensonge... comme il faut les éviter, petite fille !

"Tu me regardes écrire en tirant l'aiguille. Parfois, nos yeux se croisent, un sourire nous unit et les mots éternels nous viennent aux lèvres: "Tu m'aimes?" Mots divins, mots créateurs de beauté, de bonheur et de rêve !

"Mais, sage, raisonnable, ne voulant être à moi qu'à l'heure bénie où le repos est permis, tu esquisses un baiser du bout des doigts et tu me dis:

"— Chut !... Travaille...

"Alors, la plume, allégrement, court sur le papier comme si elle était maniée directement par ma pensée elle-même.

"Et lorsque tu n'es pas là, je sens encore aussi intensément ta "douce présence".

"C'est le mystère du dédoublement des êtres ! Tc pars, mais tu me laisses le meilleur de toi-même: ta pensée prévoyante éparse sur toutes choses autour de moi. C'est ton parfum qui flotte, c'est une fleur sur mon bureau... Ce sont les choses utiles qui viennent, comme d'elles-mêmes, se placer sous ma main. Tu as tout prévu, tu as songé à tout. Je n'ai plus qu'à vivre, tout simplement, sans l'inquiétude des mille soins matériels qui rongent les heures.

"Ton amour est si dévoué, si agissant que, parfois, j'ai l'impression d'une voluptueuse paralysie affective, d'une sorte d'impuissance à faire pour toi quelque chose aussi... à te gâter un peu !

"Egoïstement, moi qui t'aime cependant, moi qui suis plus fort que toi, je me laisse engourdir par ce bien-être délicat dans lequel tu m'enlises.

"Et c'est pourquoi, petite fille si chère, je t'écris aujourd'hui ces lignes où mon cœur peut exhaler librement sa reconnaissance et sa tendresse profonde. Tu n'es pas là pour me fermer la bouche de tes lèvres ardentes. En lisant ceci, tu ne pourras pas dire: "Tais-toi, chéri ! Je t'aime... je t'aime..." Mais tu laisseras, toi aussi, ton âme s'abandonner au charme d'être adorée... Mais oui !... Vous croyez donc, madame, que je ne suis pas capable de vous aimer, malgré mes cheveux gris ?...

"Oh ! reviens vite ! Vois, par mes divagations, j'ai quelque peu affarouché tes habitudes. Voici que tu te caches, prise de peur. Non, je ne briserai pas tes élans, ô ma douce présence ailée !... Reviens vite mettre de l'ordre autour de moi. Je ne trouve plus ni plume, ni buvard... ni ce feuillet de manuscrit sur lequel j'ai tant peiné !... Mais si... tiens, le voilà ! et le papier blanc qui m'invite au travail... Tout est là, devant moi, car hier, tes doigts délicats, en des gestes invisibles pour mes yeux distraits, ont erré sur mon bureau !

"Et voici ma pensée qui s'élève de nouveau calme, équilibrée, fortifiée par ta douce présence, ô chère âme de mon âme !"

. . . . . .

La signature de cette lettre ? Peu importe ! Je ne la livrerai pas. Il ne faut pas trahir la confiance d'un ami, même disparu. Du reste, cette missive ne fut jamais envoyée et je ne connais pas le nom de celle qui incarnait un tel idéal.

Mais elle peut très bien vous être dédiée, à vous, madame, qui savez aimer ! L'élu de votre cœur ne vous en a-t-il pas écrit de semblables ? Car, tout de même, n'est-ce pas, il y a des hommes, beaucoup d'hommes qui comprennent et apprécient un tel amour tout de dévouement, d'oubli de soi... fait de leur bonheur à eux... des hommes qui ne tuent pas, d'un geste maladroit, cette sublime tendresse, qui n'étouffent pas cette douce présence" par leur inconscient égoïsme !

— Vous dites, madame ? Votre mari ?... Ah ! j'en étais sûre et je vous félicite.

Hélène LETTRY.

———o———

VIEUX JEU !

(Suite de la page 5)

La jeune fille se leva d'un bond et courut à sa soeur :

— Marthe !... tu étais là !...

Marthe l'attira contre son coeur blessé.

— J'étais là... Et sois en paix, mon enfant... Je vous approuve...

Paul JUNKA.

———o———

— C'est par le devoir que la femme grandit, et c'est par le devoir qu'elle est consolée. HENRI BORDEAUX.

* * *

— La femme a tout contre elle, ses défauts, sa timidité, sa faiblesse; elle n'a pour elle que son art et sa beauté. n'est-il pas juste qu'elle cultive l'un et l'autre.

J. J. ROUSSEAU.

Une mere imprunente punit son enfant sans raison

Une certaine Société locale de Protection de l'Enfance a récemment fait une enquête sur le cas d'une mère, qui punissait régulièrement son petit enfant de 4 ans chaque fois qu'il avait le malheur de "mouiller son lit" La Société renvoya sagement le cas au médecin de la famille, qui conseilla à la mère de soigner son enfant au lieu de le punir.

Le cas est assez fréquent. L'incontinence d'urine chez les enfants continue d'être punie comme si ces enfants avaient commis une faute bien volontaire. En réalité, l'incontinence d'urine est une maladie qui peut avoir de sérieuses conséquences. La science moderne a heureusement découvert un remède spécifique pour cette maladie des plus ennuyeuses. Il s'appelle "SPINCTERINE", d'après le mot "sphincter", qui est le nom du tout petit muscle contractile à la base de la vessie, qui agit comme une sorte de robinet. Quand un enfant "mouille son lit", c'est un signe que le "sphincter" est affaibli ou partiellement paralysé.

La SPHINCTERINE, qui est à base d'iode, de fer et de phosphore, combinés avec les principes actifs de l'ergot de seigle, renforce en peu de temps le "sphincter" et le restaure à son fonctionnement normal. De plus la "Sphincterine" remédie à la dépression nerveuse générale qui est la cause principale de la maladie.

Approuvée par les médecins et en usage dans les grands orphelinats et les maisons de refuge.

En deux dimensions: $1.25 et $2.00. La grande bouteille pour traitement d'un mois, généralement suffisant dans les cas ordinaires.

En vente chez les pharmaciens. Si votre pharmacien ne peut vous la procurer, écrivez-nous et donnez-nous son nom.

Distributeurs:
FARLEY-MYERS, LIMITED
Montréal

"SPHINCTERINE"

Pour l'incontinence d'urine

Le Courrier de Manon

"La Revue de Manon" publie, sous pseudonyme, les communiqués des abonnés et des lectrices et des lecteurs. Ces communiqués doivent être écrits lisiblement et être adressés à "La Revue de Manon", 2035 rue St-Denis, Montréal. Les courriéristes sont priés d'écrire leurs communiqués sur un côté de la feuille de papier seulement. Le courrier est ouvert à tous ceux et celles qui se sentent des dispositions littéraires.

Les personnes qui désirent appartenir au Courrier n'ont qu'à adresser leur demande d'entrée à Manon et puis se choisir un pseudo. Voilà les seules conditions à remplir pour avoir le droit de dire son mot parmi la grande et distinguée famille de notre Courrier. Le "R" qui précède chaque pseudo veut dire réponse de Manon aux courriéristes.

R.—MOULIN A VENT.—Si vous aimez me lire il y a réciprocité je vous assure. Quelle belle nature enthousiaste vous avez ! L'enthousiasme est parmi les qualités que je préfère car il implique la bonté, la générosité, le dévouement, la sensibilité, l'amour de ce qui est grand et noble. Il est l'élan, le don spontané du cœur. Heureux celui qui garde sa confiance en l'humanité, sa foi en son ascension morale ! Celui-là n'éprouvera jamais l'angoisse du néant de toute chose, ne sentira jamais peser sur son âme le poids de la vie. Avec de l'enthousiasme on triomphe de tout ! Ne possède-t-il pas cette force qui persuade et domine ? Ce flot de vie débordante qui réveille d'autres énergies en les faisant siennes, et l'enthousiasme n'est-ce pas après tout qu'un autre nom de la foi "capable de transporter des montagnes" ? Si vous saviez, "Moulin à vent", à quel point je les aime les belles âmes enthousiastes, foyers de flammes où naît le génie, êtres comparables à des dieux souverains. O vie, que peux-tu contre celà, dis-le donc ! Votre franchise me plaît aussi, "Moulin à vent"; rappelez-vous qu'au Courrier chacun et chacune a son franc dire: si je désapprouve certaines exagérations de la femme, je ne vais pas jusqu'à la souhaiter arriérée Non ! Je la veux au contraire intellectuelle le plus possible et j'aime qu'elle possède la force de vivre son "moi". C'est donc dire que je lui reconnais et lui souhaite le droit de son indépendance d'idées. C'est si beau une femme qui sait penser "solidement", qui peut allier la grâce de l'esprit à de la profondeur d'idées. Vous êtes la bienvenue au Courrier, j'espère que vous viendrez souvent causer "originalement" comme vous savez le faire. J'espère aussi, "belle au cœur dormant", que le jeune prince pour lequel votre cœur en sommeil palpitera est en marche vers vous... Comme la princesse de la légende, réveillez-vous à sa voix et accueillez-le, aidez à l'amour à aller vers vous, ne risquez pas de le laisser passer pour le seul plaisir de vous croire inaccessible. Je n'ai pu trouver que ceci de l'auteur que vous demandez, Louis Moreau:

AU CLAIR DE LA LUNE

Bois mystérieux et forêt profonde,
Sous les blonds rayons de la lune blonde,
A quoi rêvez-vous
Est-ce au renouveau, souffle qui féconde?
Sous les blonds rayons de la lune blonde
Nous rêvons hélas! aux baisers perdus,
A tous les serments jadis entendus
Qui s'en vont pleurant parmi la nuit brune
Au clair de la lune.

A bientôt donc, nouvelle amie !

R.—RAMONA. — Merci de vous intéresser aux questions que nous discutons et d'y mêler votre propre jugement. Quoiqu'une maman ne se remplace pas, j'essaierai d'avoir sa compréhension pour vous consoler et vous aider quand vous en aurez besoin. Pensez et agissez toujours comme si "Elle était là": ce sera le meilleur moyen qui vous aidera à supporter l'ennui que la mort d'une mère (ou d'un père) laisse au cœur. Comme vous je suis orpheline et je sais comme il faut être doublement forte pour traverser la vie ainsi. Tournez votre esprit vers les choses riantes de la vie, ne permettez pas à la noire mélancolie de s'emparer de vous. La mélancolie est aussi redoutable qu'un microbe de maladie contagieuse, c'est un germe destructeur d'énergie, il paralyse l'être, lui enlève sa belle vaillance et finit par saper sa belle vitalité morale. A bientôt Ramona, venez causer, cela vous distraira. Ne connaissant pas vos goûts littéraires, j'ai choisi ceci au hasard pour vous:

LES PAPILLONS

Naître avec le printemps, mourir avec les roses,
Sur l'aile du zéphir, nager dans un ciel pur,
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses;
S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur;
Secouant jeune encor la poudre de ses ailes,
S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles
Voilà le papillon, le destin enchanté !
Il ressemble au désir qui jamais ne se pose,
Et sans se satisfaire effleurant toute chose
Retourne enfin au ciel chercher la volupté.

LAMARTINE.

R.—BLANCHE D. — Oui, tous les parents ont tendance à regarder leurs petits comme des phénomènes, et en répétant leurs faits et gestes, de leur faire se gonfler d'une importance orgueilleuse hors de proportions même devant telle attitude amusante, tel mot spirituel, telle profonde et judicieuse réflexion, nous devons contenir nos rires, notre admiration, pour ne pas développer en l'enfant cette tendance à... l'hypertrophie du moi.

R.—SUR LE SEUIL. — La souffrance doit rendre plus indulgent, plus généreux qui a souffert. Il faut aussi admettre que les idées que nous désapprouvons ne sont pas forcément mauvaises parce qu'elles ne sont pas les nôtres.

Très beau votre aveu. N'est-ce pas qu'il est très pénible le remords d'avoir fait souffrir ? Je vous comprends. Je suis dans votre cas, j'ai fait souffrir et ne m'en console pas, il y a cependant très longtemps.

R.—AILES OUVERTES. — On prête souvent — c'est avec raison — une âme au paysage. Mais nulle n'est plus variée, plus capricieuse, plus complexe, plus mystérieuse que celle, que la nature nous révèle, et, de ses multiples aspects l'un ou l'autre est plus accessible à notre propre état d'âme et capable de nous émouvoir.

Pour ma part, j'aime un après-midi de mai ou de juin, où la terre est riche en fleurs et en fraîche verdure, où l'atmosphère est légère et douce. Mais au ciel d'azur, je préfère les gros cumulus derrière lesquels le soleil joue à cache-cache A la clarté rutilante, je préfère la lumière tamisée. J'aime parfois un ciel bas qui semble rétrécir l'horizon et rendre la terre plus petite: paysage intime, qui m'est souvent plus compréhensible que l'infini bleu ! Ah ! certes, j'ai des heures où je savourerais particulièrement un splendide coucher de soleil, mais pour l'âme de "tous les jours" j'aime un décor sobre avec une lumière un peu atténuée.

R.—L'OUBLIEE. — Merci de mêler votre voix aux nôtres. J'aime votre question sur "quel est l'ami véritable". Selon moi, c'est celui qui sait tout nous dire pour notre bien, au risque même de nous froisser. Certes, je viendrai causer avec vous et nous discuterons à l'infini. Le Courrier n'est-il pas là pour nous permettre d'échanger nos idées, nos goûts, et de nous rendre service ? J'espère que les réponses sur votre question vous arriveront nombreuses. Vous habitez sans doute un joli coin de notre province, que ne nous parlez-vous de l'endroit où vous vivez ? Votre venue est toujours désirée au Courrier.

R.—BETTY. — Le velours peut se nettoyer avec du sable fin: vous saupoudrez l'étoffe et vous brossez légèrement; ensuite vous passez votre velours au-dessus de la vapeur, cela rétablit son lustre.

R.—TOURBILLON. — Certes, je vous admets avec plaisir. Nous ne serons jamais trop nombreuses pour défendre notre sexe injustement attaqué. Je vous remercie de vos appréciations sur le Courrier. Tant mieux qu'il vous plaise ! Vous y reviendrez avec d'autant plus de satisfaction. Chacun a ses franches coudées, sa voix au chapitre, et je crois que le meilleur moyen d'avoir de l'originalité c'est de reconnaître à chacun sa liberté. Qu'en pensez-vous ? Entraver la liberté, n'est-ce pas enlever déjà un peu de faculté aux êtres ? Et vous, une moderniste, pensez-vous ainsi avec L. Ratisbonne ?

Lisez: "TENDRE FOLIE" par JEAN RAMEAU

Notre roman qui paraitra dans le prochain numéro

Avec la main ce que l'on cueille
Se pétrit, se brise ou s'effeuille
Il faut, si l'on veut être heureux
Prendre les fleurs avec les yeux.

Comme dernier mot d'aurevoir cette petite anecdote sur Talleyrand, le célèbre diplomate français

— Comment, vous saluez la croix maintenant ? demandait quelqu'un à ce vieux voltairien. Je vous croyais brouillé avec Dieu.

— Nous nous saluons, mais nous ne nous parlons pas, répondit le célèbre diplomate.

Puis-je compter sur un aurevoir prochain ?

R.—COEUR DE SCEPTIQUE. — Merci de vos appréciations élogieuses du Courrier. Le mérite en revient un peu à tous ceux qui y prennent part, chacun ajoute sa note et cela forme l'harmonie qui vous plaît. Votre mot venant du cœur m'a fait plus de plaisir qu'un long discours "imagé même en riches couleurs" dicté par l'esprit uniquement. C'est avec raison que vous aimez Lamartine, cela dénote bien vos goûts littéraires et votre attrait instinctif du beau. Aussi j'ai pensé vous faire plaisir en vous racontant de votre auteur préféré cette répartie: C'était en 1848. Au 24 février, une fusillade se fait entendre sous les fenêtres de l'hôtel de ville. Lamartine sort.

— Lamartine est un traître ! crie la foule. A bas l'endormeur ! à la lanterne ! la tête de Lamartine ! sa tête !

— Ma tête, citoyens ? répond Lamartine. Plût à Dieu que vous l'eussiez tous en ce moment sur vos épaules. Vous seriez plus calmes et plus sages. On rit. On désarma. La foule voulut porter Lamartine en triomphe. Cette répartie prouve que les longs discours ne sont pas les meilleurs. Si notre ami Clopin-Clopant m'écoutait il ne manquerait certes pas de tourner ma dernière phrase contre les femmes et de dire: que bien des femmes devraient mettre cet exemple en pratique... mais il ne faut pas médire non plus de cet "ami du beau sexe" et pour ne pas nous exposer à exercer sa verve caustique contre nous en parlant plus longuement sur ce sujet, changeons donc. Que pensez-vous de cette poésie de Maurice Brillant:

AUTOMNALE :

L'été rieur nous a quitté d'un pas agile,
Et l'automne a touché les feuilles de son doigt;
La forêt se lamente, et songeuse, revoit
Les printemps disparus au rire juvénile.

Car le soleil d'avril est mort avec les fleurs,
Et le ciel a perdu la splendeur de sa face;
Les grands lacs ont voilé leur beauté qui s'efface,
Et la brume immobile a tué les couleurs.

Les hommes qui passaient ont baissé leurs
[paupières
Leur âme a revêtu la tristesse des bois,
Ils laissent s'envoler leurs rêves d'autrefois,
Et leurs yeux ne croient plus aux divines
[lumières.

Mais nos désirs féconds et nos âpres espoirs,
Plus haut que le brouillard où sommeillent les
[choses
Ont deviné le ciel lointain des printemps roses.
Et l'argent des matins et l'or fauve des soirs.

Et soudain dans la nuit des brumes incolores,
Un hymne triomphal monte dans notre coeur,
Car nous gardons l'espoir malgré l'hiver vainqueur
De voir le ciel s'ouvrir pour d'immenses aurores.

Et cette pensée d'un autre genre, par saint Paul: Quand je parlerais toutes les langues, quand je possèderais toutes les sciences, si je n'ai point la charité du cœur, je ne suis rien.

N'oubliez pas que vous m'avez promis de revenir souvent.

R.—FEE DU SOURIRE. — Je vous fais dès maintenant une place. Vous avez bien fait de venir vers nous gentille fée. Vous le savez depuis longtemps que vous êtes indispensable aux humains, sans vous que deviendrions-nous au Courrier ? Sans le rire joyeux qui sonne frais et clair qu'est une existence ? N'êtes-vous pas toute la lumière de la vie, ô sourire heureux qui entr'ouvrez les belles lèvres aimées ? N'êtes-vous pas le bonheur vous qui faites luire des étoiles au fond des yeux chéris ? Tous ici nous réclamons votre présnece, chère fée: touchez donc tous les fronts et, puisque telle est votre puissance, effacez en les soucis ! Chassez la tristesse des yeux en versant aux âmes les sourires dispensateurs d'espérances. Faites des miracles et des métamorphoses ! Qu'il n'y ait plus au courrier d'êtres précocement vieillis par la tristesse de la vie. Que nous soyions tous comme des jeunes dieux vivant l'immortelle extase d'un immortel amour !

Je crois que la cause avec Clopin-Clopant n'est pas désesp-rée, nous avons trouvé des courriéristes qui ont su donner la réplique, ils continueront et d'autres se joindront encore à nous et nous batillerons pour la bonne cause jusqu'à ce que nous ayions gain de cause. Il n'est pas si irréductible que cela, ce monsieur Clopin-Clopant, il finira par faire amende honorable, vous verrez... Alors c'est entendu, vous serez la dispensatrice de la joie du Courrier ? Donnez-en à tous largement, voulez-vous ?

R.—PIERRETTE AUX LYS. — Certes, je serai votre amie et vous serez toujours l'hôtesse attendue du Courrier. Afin de vous donner plus de satisfaction j'ai soumis votre lettre au Courrier. Vous connaîtrez l'opinion de plusieurs, cela vaudra mieux qu'une seule. Puisque vous me demandez ce que je pense, je vous le dirai. Je ne vous approuve pas, ma petite amie, d'agir comme vous le faites. Inconsciemment vous pensez comme moi puisque vous n'avouez pas ces rencontres à votre mère, c'est donc que vous savez déjà que c'est mal et qu'elle vous blâmerait. Vous êtes inexpérimentée et à l'âge des surprises du cœur. Il faut si peu de chose pour briser une vie, et à dix-huit ans le cœur est bien prompt à se donner ! sans discernement même. Ce pauvre cœur bien pur, bien fou, plein à déborder de rêves confus, de désirs instinctifs, ne demande dans son besoin d'embrasser le monde, son goût d'inaccessible, du merveilleux, dans son impatience fougueuse, qu'à se donner à la première main qui se tendra vers lui. Il faut donc se méfier de lui, Pierrette, quand on ne veut pas pleurer toute sa vie une première folie, qu'on ne veut pas être du nombre des désabusées qui ne sentent plus à la place du cœur qu'un vide affreux que rien ne peut plus combler. Un artiste, cela sait dire des belles choses ! Votre ami peut être un honnête homme, mais je serais bien étonnée si vous ne représentiez pas autre chose pour lui qu'une jolie proie à saisir, une aventure galante qu'il s'empressera d'oublier avec une autre femme, la première qui passera sur son chemin et qui saura éveiller son désir. D'ailleurs que savez-vous de lui, de sa vie, de sa famille ? Ah ! ma petite Pierrette, si vous saviez comme j'en connais des malheureuses jeunes filles qui se sont perdues ainsi, pour avoir aimé un acteur ! Vous ne voudriez pas avoir un tel sort. Si vous vouliez être raisonnable, vous ne verriez plus cet homme, il ne peut résulter que du malheur pour vous de toute cette aventure. Pour ne pas vous effaroucher, c'est bien sûr qu'il n'exigera rien d'offensant pour vous dans les débuts, mais il guettera l'occasion et quand vous serez en confiance et suffisamment troublée, il deviendra tendrement exigeant, et alors qu'arrivera-t-il ? Réfléchissez bien; vous me paraissez raisonnable et ayant de la volonté, c'est le temps d'écouter la raison et non le cœur. Le mal que vous souffrirez aujourd'hui en ne voyant plus cet homme ne sera comparable en rien à ce que serait votre douleur plus tard. Il vous séduira et vous abandonnera, voilà ce qui arriverait si vous l'écoutiez.

R.—PAILLASSE. — Oui certes, ami, je sais votre opinion de l'amour, elle est d'un être que l'on sent noble et bon. Vous prenez certainement le moyen sûr d'oublier. Vous êtes blessé profondément mais votre idéal chrétien n'a pas été éclaboussé. Votre âme a gardé sa voûte azurée, si je puis m'exprimer ainsi: rien d'impur ne l'a ternie; c'est un réconfort pour vous de pouvoir vous évader vers cet asile où veille une présence divine. Quand l'homme est bon et qu'il souffre, il crie: Mon Dieu ! d'instinct comme l'enfant crie: Maman ! C'est cela que vous avez fait et vous en avez ressenti un appui moral, une force qui vous donnait l'impression de n'être pas seul au fond de votre douleur ? Beaucoup d'âmes, Paillasse, n'ont pas cette consolation de pouvoir croire. Si vous êtes libre de liens matrimoniaux, pourquoi ne vous essayez-vous pas encore à aimer, maintenant que vous connaissez le prix du bonheur ? "L'homme est un apprenti, la douleur est son maître, et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert." Cette pensée est vraie et il me semble bien que votre cœur na passé par cette déception que pour arriver plus pur, plus apte à comprendre le véritable amour qui remplira votre vie de bonheur. J'admire beaucoup votre vaillance d'âme et vous vous êtes tourné vers le seul bien qui demeure. J'ai choisi pour vous ces nobles conseils que nous donne la nature, pensant vous être agréable. Ces conseils sont de E. Grenier:

LES VOIX SECRETES

La nature conseille et partout fait entendre
Sa voix tendre
L'étoile qui rayonne au fond du ciel d'azur
Dit : Sois pur !
Sous les vents déchaînés, faible et tremblant,
[l'arbuste.
Dit : Sois juste !
L'aigle qui plane aux cieux sur un nuage errant
Dit : Sois grand !
L'abeille qui remplit de miel sa ruche en paille
Dit : Traivaille !
L'arbre qui donne à tous des fruits dans la
[saison,
Dit : Sois bon !
Le saphir dit : Apprends que rien n'est
[méprisable

LA POUDRE
TULIPE NOIRE
DE CHENARD
charmera vos alentours
L'ESSAYER C'EST L'ADOPTER

Je suis sable !
La fleur dit, en s'ouvrant à l'air pour
[l'embaumer :
Sache aimer !
Le fleuve dit : Choisis la pente qu'il faut suivre,
Sache vivre !
La feuille tombe et dit : Vois, tout doit se flétrir,
Puis mourir !
Et fleuve, étoile, abeille, arbre, fleur, tout en
[somme
Dit : Sois homme !

R.—LE HIBOU. — On voit bien que vous habitez le haut d'une tour (mais pas d'ivoire) pour vous faire un tel idéal de la femme. Que vous êtes grotesque ! Excusez-moi, mais vous me forcez à vous parler ainsi. J'espère bien, monsieur, que vous ne le rencontriez jamais votre étrange idéal de la femme. Une femme sans dents serait d'abord bien laide... et bien vieille, sans voix: vous ignoreriez donc toujours l'ivresse des mots d'amour cueillis sur des lèvres timides, la douceur des paroles consolantes qui redonnent du courage aux heures de lassitude; sans mains: vous ne connaîtrez jamais non plus tous les trésors que savent créer pour le mari aimé, ces doigts de fées, ni les soins délicats que peuvent donner les douces mains blanches d'une épouse dévouée. Mais j'écris inutilement... j'aurais dû ne pas même vous répondre !

R.—MOLDAVIQUE. — Je crois qu'il existe de moins en moins des amours empreints de la fraîcheur et de la délicatesse d'autrefois. La génération actuelle n'a pas l'idéalisme voulu, et tant que l'égoïsme règnera en maître, que voulez-vous qu'il arrive de bon, de tendre et de généreux. En tant que musicienne, je vois que vous n'aimez pas Bach, mais ne trouvez-vous pas que le posséder à fond vous consacre presque parfait musicien ? Il me fait l'effet du dictionnaire, résumant à peu près tout ce qui constitue l'étude pianistique. Pour vous j'inclus cette poésie comme terminaison:

LA LAIDE

Femmes vous blasphémez l'amour, quand
[d'aventure
Un seul rebelle insulte à votre royauté.
Ah ! c'est un pire affront qu'en silence elle endure
La jeune fille à qui la marâtre nature
A dénié sa gloire et son droit : la Beauté.

L'amour ne luit jamais dans l'oeil qui la regarde
Elle pourrait quitter sa mère sans périls.
La laide ! on ne la voit jamais que par mégarde;
Même contre un désir, sa disgrâce la garde.
Pourquoi les jeunes gens l'accompagneraient-ils ?

Les jeunes gens sont fats, libertins et féroces.
La laide, pourquoi faire et qu'en ont-ils besoin?
Ils la criblent entr'eux de quolibets atroces.
Et c'est un collégien qui dans les bals de noces,
On charge de tirer cette enfant dans son coin.

Pauvre fille, elle apprend que jeune elle est
[sans âge.
Soeurs des pelles et née avec les mêmes voeux,
Elle a pour ennemi de son coeur son image,
Et, tout au plus, parmi les compliments d'usage,
Un bon vieillard lui dit qu'elle a de beaux cheveux.

Depuis que j'ai souffert d'une forme charmante,
Je voudrais de mon mal, près de toi me guérir.
Enfant qui sais aimer sans jamais être aimante,
Ange qui n'est qu'une âme et n'as rien qui
[tourmente !
Pourquoi suis-je trop jeune encor pour te chérir.

Sully PRUD'HOMME.

R.—TOQUETTE. — Transitoire et mesquin, la santé et l'amour, quel blasphème! Que les ayant perdus, vous sachiez vous résigner humblement et vivre d'une vie intérieure intense, je vous comprendrais. Mais que vous reniez ainsi, de propos délibéré, toute source de joie pour vous enfermer orgueilleusement en vous, quel monstrueux égoïsme ! Et puis, quel nonsens aussi: "Seule la connaissance de l'univers peut nous rendre heureux et l'instruction est la source de toute perfection".

N'avez-vous donc jamais croisé une simple femme du peuple en promenade, un dimanche, avec son mari et ses enfants sains et bien portants: n'avez-vous jamais vu une fillette d'atelier qui, la journée terminée, retrouve le fiancé qui l'attend ? Est-ce cette science qu'elles ne posséderont jamais, qu'elles ignorent, qui met dans leurs yeux cet éclat lumineux, qui répand sur leurs visages ce radieux reflet de bonheur ?

R.—MAI-MOUNA. — De grâce ! madame, ne faites pas des enfants des petits réalistes, dès l'âge le plus tendre ! Laissez donc leur petite imagination trotter dans le royaume des fées, des gnomes et des elfes; laissez-les converser avec bêtes et fleurs; laissez-les rêver à Saint-Nicholas, aux sabots de Noël, au lièvre de Pâques ! De combien de joies enfantines vous les priveriez, en voulant supprimer tout ça ! N'apprendront-ils pas assez tôt les réalités de la vie, pourquoi ne pas les laisser vivre quelque temps dans un monde merveilleux ?

Vous me direz qu'ils auront plus tard des heurts et des déceptions. Oui, mais rien ne vaudra la faculté de savoir rêver un peu, cela nous donne au milieu des pires vicissitudes quelques joies ineffables.

Quant à croire que les légendes forment chez l'enfant un esprit malsain, je crois que vous faites erreur, madame, car cet esprit-là peut tout aussi bien se développer chez l'enfant positif, auquel on a de bonne heure révélé certaines vérités. L'essentiel pour une mère, c'est de s'assurer la confiance de son enfant et de l'initier elle-même avec tact, délicatesse et une franche simplicité dans les choses de la vie. Je doute fort qu'un enfant puisse alors être choqué ou révolté.

R.—FEU FOLLET. — Si les Chinois appellent leur pays l'Empire du Milieu, ce n'est pas, chère courriériste, qu'ils prétendent occuper le centre du monde, mais plus simplement parce qu'ils ont laissé étendre à tout l'empire un nom qui, à l'origine, était attribué à une confédération de royaumes... de royaumes féodaux ne voulant pas être confondus avec ceux de race non chinoise et qui pour cela se faisaient appelre les royaumes du milieu. Cette explication n'empêche pas que les Chinois aient beaucoup de goût pour les désignations hyperboliques et poétiques, puisque en dehors de l'Empire du Milieu, qui se dit Tehonokona, ils nomment encore leur pays T'ien hia, le Dessous du Ciel et Tchong-houa, l'Empire fleuri.

Quant au titre de Fils du Ciel, donné autrefois aux empereurs, il leur venait de Houang-Ti que les annales chinoises situent dans le temps, vers 2,700 avant Jésus-Christ. La légende ayant fait de lui, une sorte de demi-dieu, on lui attribua ce titre de Ti qui l'apparentait avec Chang-Ti, le souverain du ciel. Et naturellement, ses successeurs se gardèrent de dénoncer une filiation aussi flatteuse.

ENVOIS DES COURRIERISTES LES UNS AUX AUTRES

UN HOMME SAGE à tous: La poésie n'a pas d'écho plus sonore et plus prolongé que le cœur de la jeunesse où l'amour va naître. Plus tard elle en est comme le souvenir et le deuil. Elle fait pleurer ainsi aux deux époques extrêmes de la vie: Jeunes, d'espérances, vieux, de regrets. Lamartine.

De LES AILES OUVERTES à tous: Fragment du livre "Gondole aux chimères" de Maurice DeKobra:

"Elle écrivait dans la fièvre de l'expectative.

"Elle confessait ses désirs en face d'un visage imprécis. Elle invoquait une ombre peut-être hérétique à sa foi. Et la lettre finie, elle la glissait dans un tiroir pour ne pas l'envoyer.

Combien de lettres de femmes sont demeurées ainsi dans le caveau où l'inquiétude monte son éternelle faction ? Combien de lettres infiniment touchantes, passionnément chastes ou simplement humaines sont restées des nuits entières sous l'oreiller de celles qui n'osaient pas les faire partir ? Les lettres qu'on n'envoie pas... Oiseaux aveugles qui chantent leur chanson, leur chanson douloureuse derrière les barreaux du néant, pauvres fleurs fanées, lettres tachées du sang du cœur. Sous quel mausolée de violettes faudra-t-il vous ensevelir ?"

De MANON à CLOPIN-CLOPANT. — Pour un succès, Clopin-Clopant, c'est un succès ! Toute la gent féminine justement offensée vous répond. Et sur quel ton !! La leçon donnée par Paillasse devrait vous faire réfléchir ? Ne vous sentez-vous pas honteux, un peu ? Mais je vous imagine ravi et riant dans votre barbe: n'avez-vous pas voulu nous faire parler ? Je crois cependant que vous n'avez jamais été amoureux, sans cela vous aimeriez la femme dans ses diverses fantaisies, dans les surprises de son cœur, le labyrinthe de son imagination... "Si tu ne m'aimes pas... je t'aime", vous l'aimeriez pour sa faiblesse changeante, sa fragilité, son charme mystérieux et peu sûr. Cependant, comme vous êtes injuste ! Avouez-le. L'émancipation féminine est quelque chose de rationnel voulu par le temps. Pourquoi s'acharner à faire porter à la femme tous les défauts de la création, la rendre responsable des calamités qui accablent le monde ? N'est-ce pas là un reste de barbarie, d'esclavage, qui annihilait la femme dans les siècles passés ! Vous savez que l'on refusait à la femme même le droit de la parole ? Feuilletez les annales de l'histoire des peuples et vous trouverez la preuve de ce que je vous dis. Pourquoi critiquez-vous tant la femme de nos jours ? Si elle a moins de grâce qu'autrefois tout cela est due au labeur quotidien qu'elle doit fournir, aux soucis financiers qu'elle a à supporter pour vivre honorablement. Elle ne travaille pas toujours pour s'acheter du "rouge et des bas de soie" comme bien des gens de votre sorte le prétendent, ami Clopin-Clopant ! Non. La vie devient de plus en plus dure, la femme doit lutter au dehors, les difficultés de l'exis-

Abonnez-vous à "LA REVUE DE MANON"
2.00 PAR ANNEE AVEC UNE PRIME DE 6 JOLIS ROMANS D'AMOUR. 24 NUMEROS.

tence l'ont arrachées bon gré mal gré de la sphère où elle régnait. Elle marche seule à présent, elle exagère quelquefois, et bien souvent simplement par crânerie pour prouver sa force de liberté, d'affranchissement aux emprises des idées mesquines. Il y a encore beaucoup de femmes de grand cœur qui ont su garder une âme idylique à travers les laideurs de la vie. Essayez donc de mieux comprendre la femme et vous ne lui jetterez plus la pierre. Vous n'aurez plus ces façons discourtoises pour la juger qui semblent dire comme à votre chien: "Les femmes à la cuisine !"

De PETIT GARÇON MANQUE à Léo-Line: En souvenir et remerciement d'avoir songé à moi, cette poésie:

Aimons-nous les heures sont brèves,
Les jours écoulés sont perdus.
Vivons tous deux, comme en un rêve
Dis : Veux-tu ?

Aimons-nous puisque Dieu l'ordonne,
Et puisque nos coeurs l'ont permis,
Aimons-nous, la vie sera bonne
Veux-tu, dis ?

Passons tout bas, dans l'existence
Aimant chaque jour un peu plus,
Ainsi le bonheur est immense,
Dis : Veux-tu ?

Et puis quand viendra le grand âge
Quand nos cheveux auront blanchi
Nous nous aimerons davantage
Veux-tu, dis ?

De CLOPIN-CLOPANT à Manon, Léo-Line, Ramona, Jeannine, "Cœur de sceptique", "L'Oubliée", Paillasse, Anti-Male Marguerite, Chantal, Moussette, et aux autres que j'oublie: J'ai prêté l'oreille attentivement à toutes les voix qui sont venues vers moi, voix charmantes d'avocates convaincues, et j'ai compris à toutes ces véhémentes protestations que "la vérité n'est pas toujours bonne à dire". Vous cherchez à vous disculper en accusant l'homme: que voilà bien la femme ! Ayez des visages fardés, des yeux passés à la mine de poêle, des jupes pour poupées, accrochez-vous des bouquets dans le dos comme cela est la dernière mode pour manteaux, soyez ridicules, tout à votre aise, ô mes sœurs ! cela vous regarde. Mais que l'on s'en attriste et que l'on pense et vous dise que vous tuez votre grâce, cela nous regarde à notre tour !

Si ce n'était que la question "brimborions" que l'on aurait à vous reprocher ? Mais non ! A force de faire les poupées, de jouer à la jeune fille "M-O-D-E-R-N-E" vous finissez par perdre et la pudeur de vous-même et de votre âme. Est-ce que les jeunes filles ne soutiennent pas toutes sortes sortes de sujets scabreux avec les hommes sous prétexte dêtre forte, d'être vingtième siècle ? Les jeunes filles d'aujourd'hui n'ont pas de pudeur, je le soutiens ! et vous allez ensuite dire, mesdemoiselles, que si vous tombez, c'est notre faute ? Mais alors que les jeunes filles honnêtes aient quelque chose qui les distingue des autres !... Vous me parlez des jeunes filles séduites, des jeunes filles travaillant dans les manufactures, etc. Eh bien ! les avez-vous vu de près ces candeurs ? La plupart mal élevées, sans éducation, habillées ultra-moderne mais en plus "cheap", sont pour la plupart folles des garçons ! Elles ne se gênent pas pour les provoquer en gestes, en paroles, en habillements, et vous les posez en victimes ensuite ? Oh ! la sensible farce ! Je ne suis pas un désabusé comme vous le prétendez ou un blessé d'amour, je suis simplement un observateur attristé pour l'avenir par le peu de sérieux des femmes. Je me demande ce que deviendra la famille, l'idéal de la vie future de nos enfants. Je conviens qu'il y a des femmes pures et bonnes, pour celles-là j'ai tout le respect possible, mais je le répète elles sont si peu nombreuses. Voyez comme le modernisme gangrène et se propage loin: jusqu'aux fillettes que l'on voit se faire les lèvres, porter des talons hauts, et prendre des façons garçonnières; pourquoi ne le feraient-elles pas, grande sœur le fait bien, elle ! N'est-ce pas dans l'élément de l'homme, dans sa nature, d'être le constructeur du foyer ? Pourquoi la femme récrimine-t-elle d'en demeurer la gardienne ? Pourquoi ne pas rentrer dans la mesure du raisonnable ? Une femme bien mise, c'est joli, c'est naturel à sa grâce, mais habillée et non pas caricaturée ! La femme n'est-elle pas née pour être l'épouse, la mère, l'organisatrice de la maison, l'homme le créateur ? Oui, le créateur devant lutter, courir tous les risques. Ah ! que ce serait beau si la femme voulait comprendre, voulait gentiment réorganiser la famille qui se dissout chaque jour de plus en plus, si elle s'adonnait à cette tâche sacrée, et décidait de rester femme avant tout, délicieusement femme, redevenir un être de grâce, de pudeur, un être pur et noble que l'homme serait fier d'appuyer à son cœur, de la choyer, de la défendre ! Mais non ! la femme s'évade hors la famille, devient un enfant mal élevé, un enfant terrible, qui tempête, a des exigences sans limites, prétend acquérir sa liberté, court vers un fol but, rêve de réformes sociales, quand il lui serait si aisé de "ne plus faire pleurer son ange gardien" en se tournant un peu plus vers ce qu'elle délaisse. En s'occupant, si elle veut absolument faire du socialisme, organiser une lutte contre l'alcoolisme, la tuberculose, le problème de la dépopulation, la nécessité de sauvegarder la santé physique et morale de l'enfant, enfin organiser des ligues féminines contre tous ces fléaux qui ravagent la société, et alors elles seraient dans leur rôle d'anges, redeviendront tels, et quand nous la rencontrerions sur la rue, en tramways ou ailleurs, nous vous dirions chapeau bas, "Passez Madame", ou "Asseyez-vous, madame". La courtoisie refleurirait avec l'estime. Vous croyez consciemment ou inconsciemment qu'en vous habillant de façon à nous laisser deviner vos mystères, enflammer nos cœurs, et c'est le contraire qui se produit chez l'homme bien pensant; vous êtes des éteignoirs, ô mes sœurs, de bien tristes "éteignoirs" de rêves !—CLOPIN-CLOPANT.

MANON.

De PAILLASSE à Manon:

Chère Manon,

Dans les premiers temps de votre Courrier, vous me demandiez mon opinion sur l'amour et sur les hommes.

Sur l'amour, il me semble que je ne peux vous dire plus que dans ma réponse à Clopin-Clopant. Vous avez lu là tout un poème qui n'est maintenant qu'un souvenir. Un souvenir amer, direz-vous, mais puisqu'il en faut de cette essence, il est mieux que j'y goûte en premier lieu.

J'ai encore l'âge où l'on se fait des souvenirs pour plus tard. Soyez sans crainte, j'y vais prudemment, car je les veux beaux. Et pour les faire ainsi je compte moins sur l'amour que sur le devoir. Car celui-ci, bien compris, est une source de grande douceur. J'y vois plus clair maintenant.

Je ne suis pas un désabusé: non ! Je crois en Dieu de toute mon âme, Mais si l'amour en passant dans mon cœur n'a laissé sur ses traces qu'un peu de poussière, j'ose espérer que plus tard les roses refleuriront, comme dit un poème, roses du devoir et de la souffrance bien supportée.

La force qu'il me faudra c'est en Haut que j'irai la chercher. Quand on l'oublie trop, Dieu sait comment se rappeler à notre souvenir. J'ai compris et je travaillerai maintenant pour Lui *seul*. N'est-ce pas que c'est là un bon moyen pour oublier ?

De RAMONA à Paillasse. Oh ! que je vous plains, mon grand ami, et que ce doit être dûr d'être délaissé et trahi par un être aimé à qui on avait donné toute son âme. Mais il me semble, Paillasse, que c'est lâche ça, n'est-ce pas ? Je vous admire, mon ami, d'être aussi courageux et je vous tend la main en vous envoyant mon plus joli sourire ! L'acceptez-vous ?

ANTI-MALE MARGUERITE à Manon:

Ma chère Manon,

Je vous remercie de vos bonnes réflexions. J'ai compris, mais trop tard, toute la gravité de mon accusation. Beaucoup d'hommes ne méritent seulement pas qu'on crache sur eux de crainte de salir ce crachat; mais je n'avais jamais rencontré d'homme sincère et lorsque je vous ai écrit une nouvelle désillusion était survenue. "Il ne faut jamais faire quoi que ce soit sous l'effet de la colère". Je n'avais pas pensé à ce conseil si sage mais je m'en souviendrai. Merci, Manon, mille fois merci. Vous êtes si bonne et si dévouée que vous méritez que tous vos vœux les plus chers soient accomplis.

ANTI-MALE MARGUERITE à Paillasse: J'ai lu la réplique que vous avez faite à Clopin-Clopant. Je suis très heureuse de voir que vous nous avez défendues. Après avoir lu la réflexion de notre chère Manon et votre article, je n'ai pu m'empêcher de regretter ce que j'avais dit du sexe fort en général. Jamais jusqu'aujourd'hui je n'avais rencontré d'être sincères. Tous avaient plus ou moins une lueur d'hypocrisie; tous en voulaient à ma vertu. Imaginez ma colère quand j'ai lu l'ignoble accusation de Clopin-Clopant. Vous-même, qui avez l'âme si bonne, avez dû bondir de dégoût en lisant la mienne. Maintenant, je ne blâme plus ce Clopin-Clopant, parce qu'il a peut-être eu la même expérience, mais jamais je ne l'approuverai. Je ne savais pas qu'il pouvait y avoir sur la terre un être mâle au cœur sensible pouvant comprendre la femme. Vous m'en avez donné un aperçu, très pénible pour vous. "Le malheur d'un peut quelquefois remédier aux malheurs de plusieurs." Je compatis à vos souffrances, cher Paillasse, car si je n'ai jamais sincèrement aimé, j'ai beaucoup souffert de désillusions. J'ai essayé plusieurs fois de m'associer aux peines des jeunes gens, qui me courtisaient mais je ne sais pas si mon langage est trop chaud, ma sensibilité trop marquée, mais aussitôt après il me fallait les congédier comme des valets, faute de délicatesse et de manque de respect. Je sais bien que mes aventures passent inaperçues auprès dont l'âme est si belle, le cœur si tendre, de votre blessure.

Vous me rappelez en vous lisant, vous

le martyry d'amour du "Pardon" de Sully-Prudhomme.

LE PARDON

Pour peu que votre image en mon âme renaisse,
Je sens bien que c'est vous que j'aime encor le [mieux.
Vous avez désolé l'aube de ma jeunesse,
Je veux pourtant mourir sans oublier vos yeux.

Ni votre voix surtout, sonore et caressante,
Qui pénétrait mon coeur entre toutes les voix.
Et longtemps ma poitrine en restait frémissante
Comme un luth solitaire encore ému des doigts.

Ah ! j'en connais beaucoup dont les lèvres sont [belles
Dont le front est parfait, dont le langage est doux,
Mes amies vous diront que j'ai chanté pour elles ;
Ma mère vous dira que j'ai pleuré pour vous.

J'ai pleuré, mais déjà mes larmes sont plus rares ;
Je sanglotais alors, je soupire aujourd'hui,
Puis bientôt viendra l'âge où les yeux avares,
Et ma tristesse alors ne sera plus qu'ennui.

Oui, pour avoir brisé la fleur de ma jeunesse,
J'ai peur de vous hair quand je deviendrai vieux,
Que toujours votre image en mon âme renaisse,
Que je pardonne à l'âme en souvenir des yeux.

Sully PRUD'HOMME.

C'est bien là la grandeur d'âme d'un amoureux sincère.

Je doute que Clopin-Clopant vous comprenne, car d'après son accusation, sa mentalité est fort différente de la vôtre. Lui cherche à dégénérer les femmes tandis que vous, malgré votre douleur, vous les rehaussez. (J'entends celles qui en valent la peine) Tous deux vous avez connu l'amour, vous avez rencontré la déception, et vos sentiments ont pris des cours contraires; lui, la haine et vous le pardon.

Au revoir, Paillasse, et je vous souhaite une femme consolatrice qui puisse vous égaler dans toutes vos qualités. Courage.

ANTI-MALE MARGUERITE à toutes les amies du Courrier: J'ai un sujet très intéressant à traiter. Je suis certaine d'avance que toutes vous l'aimerez. Nous traiterons sur ce que nous avons de plus cher ici-bas. (Suite au prochain numéro pour le titre.)

De MANON à tous: J'envoie quelques pensées, tirées de *L'Education de la volonté*, livre de Jules Payot:

"Ce qui constitue la grandeur de la personnalité humaine c'est la liberté et la maîtrise de soi."

"Etre libre suppose qu'on connaît les lois qui régissent les réalités extérieures, et qu'on se connaît soi-même."

"La liberté n'est ni un droit, ni un fait, elle est une récompense, la récompense la plus haute, la plus féconde en bonheur. Il est clair que nous entendons par liberté la maîtrise de soi, la domination assurée en nous aux nobles sentiments et aux idées morales sur les poussées de l'animalité."

"Il faut du recueillement pour que notre personnalité s'organise lentement en belles habitudes énergiques."

"L'affranchissement de soi est une œuvre de longue haleine, une œuvre qui demande beaucoup de soin et qui exige un connaissance très précise des ressources psychologiques."

"La plupart des hommes sont aussi inconnus à eux-mêmes, que le sont pour nous les pays du centre de l'Afrique. Comme ils ont ouvert toute grande leur conscience aux choses du dehors ils n'ont jamais eu le courage de sonder le fond solide et permanent de leur être propre. Il n'y a pas un homme sur mille qui soit une personne: presque tous sont, et dans l'ensemble de leur conduite et dans les actes particuliers, comme des marionnettes mues par un ensemble de forces prodigieusement plus puissantes que la leur."

"Ceux qui se recueillent un instant et qui par delà le moment présent essayent d'entrevoir l'avenir sont bien peu nombreux."

"Au lieu de juger les choses d'après l'estime qu'en font les autres, nous devons nous accoutumer à les regarder en elles-mêmes."

"La réflexion méditative est d'une fécondité merveilleuse en résultats: elle donne naissance à d'amples mouvements affectueux; elle transforme en résolutions énergiques les velléités, elle neutralise l'influence des suggestions du langage et de la passion: elle permet de plonger dans l'avenir, un regard lucide. La réflexion méditative est la grande libératrice, elle nous permet de résister au bouillonnement des sentiments, des passions, des idées qui se ruent, sans ordre vers la lumière de la conscience. Elle permet aussi que nous nous arrêtions au milieu du torrent des excitations issues du monde extérieur et ce pouvoir de se reprendre, de demeurer soi-même, est une cause féconde de bonheur."

De "TOUT DOUX" à Clopin-Clopant: Bien que vous ne vous adressiez pas à moi dans votre communiqué, je me permets d'y répondre et m'en excuse. Et puisque mes cheveux sont coupés, en camarade je vous tends la main. Déjà vous riez sous cape. "Tiens ! Un flirt, pensez-vous ! Une de plus, nous allons nous amuser. Des "cheveux courts", ce n'est bon qu'à cela ! — Arrêtez ! Du calme. Je suis désolée de vous ôter cette illusion, mais je ne flirte jamais. Et cependant j'ai les cheveux coupés ! Je ne fume pas, je ne vais pas au dancing et j'ai les cheveux coupés !

Je me flatte, sans aucune prétention exagérée, d'être une jeune fille sérieuse et honnête, malgré les occasions offertes de ne pas le rester, et j'ai les cheveux coupés ! Enfin, je ne désespère pas de fonder un foyer un jour et d'en être la fidèle gardienne et la très aimée petite lumière. Et encore une fois: j'ai les cheveux coupés !

Pouvez-vous concevoir cela, vous ? Vous qui semblez estimer toutes celles, sans exception, dont la chevelure n'a pas le nombre de centimètres voulus pour représenter une âme de "vraie femme" ? Ne généralisez donc pas et surtout ne faites donc pas défendre la valeur morale d'une question aussi futile ! Avec vous, je reconnais que dans cette mode il y a des exagérations, et que là, comme en tout, il est des limites qu'il faut savoir respecter sous peine d'être ridicule et de blesser l'esthétique. Mais de là à affirmer que toute femme aux cheveux courts a l'âme saturée de rouerie, de hardiesse, de coquetterie où le sentiment est bien exclu ! Allez ! dans les "cheveux longs" aussi vous trouverez des âmes de ce genre, tout comme il y a de vraies femmes dans les "cheveux courts", ne vous en déplaise.

Et sans me poser pour modèle, ni pour seule et unique exception d'une règle que vous semblez faire générale, j'estime avoir droit, moi, des "cheveux courts", au respect que vous vouez aux vraies femmes qui ont conservé leur âme avec leurs cheveux. Et ce respect, je l'exige même, tout en acceptant votre vigoureux shake-hand !

Et puis encore, ne faites donc pas entrer cette futile question dans celle autrement grave du mariage ! Il paraît, vous le savez sans doute, et moi j'en ai la profonde intuition: l'être aimé est toujours beau ! On aime avec le cœur, non pas avec les yeux ! Or, j'aime à croire que vous mettez l'affection, voire même l'amour à la base du mariage ? Alors, attention ! Ce simple avertissement: "Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas." D'où je conclus par le proverbe, ne dites jamais: "Fontaine, je ne boirai pas de ton eau." Parce que je ne serais pas étonnée que vous épousiez des "cheveux courts" ! Et il se pourrait aussi qu'ensuite votre femme, connaissant vos goûts (ce dont je ne discute point), consentît, par amour pour amour pour son mari, à oublier son caprice de jeune fille et à vous faire un jour la surprise d'une superbe et longue chevelure ! Vous voyez que la question n'est pas aussi grave et qu'il ne faut pas être aussi intransigeant !

Sans rancune, n'est-ce pas ? Mais je déteste les injustices et votre communiqué au Courrier en était une. Rétracterez-vous ?

"FEE DU SOURIRE" à L'Oubliée: Que faites-vous donc ma chère ? Il y a longtemps, il me semble, vous êtes parue au Courrier, faites-moi donc le plaisir d'un brin de causerie. En retour je vous prodiguerai des sourires... cela vous va-t-il ?...

"FEE DU SOURIRE" à Jeannine: Fameux début ! chère vous, mes félicitations ! vous avez joliment bien répondu à ce monsieur Clopin-Clopant avec ses idées "de l'autre siècle". En voilà un qui serait pourtant bien découragé s'il voyait apparaître "des femmes à ballons" et il a l'audace de critiquer tout de même... il en a du toupet !

Donc, c'est volontiers que je vous présente la main puisque je suis nouvelle arrivée moi aussi, je vous souris, et je vous aime déjà beaucoup. Meilleures amitiés.

"FEE DU SOURIRE" à Clopin-Clopant: Eh ! monsieur (l'homme sage par excellence) assez critiquer la femme ! Parlez de l'homme maintenant, si vous ne lui trouvez pas de défauts, eh bien ! parlez de ses qualités: ce sera long, qu'importe, je vous écouterai. Vous voyez que je ne vous en veux pas, bien que vous avez beaucoup accusé la femme (à tort) mais corrigez-vous au plus tôt, cela vous exemptera certainement de "gros yeux" et de vraies "bonnes réponses" hein ?

"FEE DU SOURIRE" à Vieux dur à cuire: Est-il vrai que vous êtes si dur à cuire ? J'en doute presque, savez-vous mais je me fais de vous un homme "doux", "humble", "patient", tout le contraire de Clopin-Clopant ! Pour l'instant laissez "votre douce pipe" et venez me dire si vous êtes un peu tel que je vous dépeint.

De RAMONA à Paillasse: Bravo ! mon cher Paillasse, vous, vous êtes un homme qui comprenez la femme. Mais pensez-vous qu'il doit en faire une figure notre ami Clopin-Clopant !! Ah ! que j'ai hâte de l'entendre riposter.

De MANON à toutes les désespérées et les attristées; puissent-elles y réfléchir.

Regardez ce bleu fin du ciel, ces petits nuages blancs immobiles qui sont les pommiers en fleur de là-haut, cette lumière qui baigne toutes choses, ces jeunes verdures qui courent sur les branches, ces brins d'herbes qui germent dans tus les

sillons. Ecoutez ces chants d'oiseaux. ces cris joyeux de bête, ces bourdonnements d'insectes, ce murmure immense de toute la nature qui souhaite au soleil la bienvenue et se réjouit de sa première caresse. Respirez ces parfums légers qu'exhale la nature en fête... Avez-vous jamais contemplé spectacle plus charmant que celuilà ? et quand vous avez ainsi le printemps sous les yeux, c'est à l'hiver que vous songez ! Quand vous voyez la vie s'épanouir, au lieu de prendre votre part d'allégresse universelle c'est l'idée de la mort qui vous obsède !

C'est bien une maladie qui convient aux êtres artificiels, tout de convention, le produit d'une littérature spéciale, dont le désenchantement, sincère ou affecté, est la marque de fabrique. Au lieu de faire un roman pessimiste, vous vivez ce roman au naturel; sans en avoir conscience, vous vous ingéniez à parlèr, à penser, à sentir, comme devrait penser et sentir le héros du livre que vous n'écrivez pas.

A l'exemple de ces tristes personnages qu'on nous montre penchés sur eux-mêmes, sans cesse occupés à disséquer leur propre cœur et à extraire la quintessence de la pourriture qu'ils y ont trouvée, vous passez votre temps à chercher en vous et hors de vous, dans votre être intime comme dans le monde extérieur, le mal, toujours le mal, et rien que le mal ! Vous vous consacrez, selon les règles du genre, à cette malfaisante besogne de prendre l'un après l'autre tous les fruits de la vie, et de faire voir, avant même de les avoir goûtés, qu'un ver se cache dans chacun d'eux !

Vous poussez si loin, à votre insu, l'imitation des procédés qui constituent la formule étroite de cet art, que toute la matière dont il vit, à savoir la sottise ou la méchanceté de l'homme, la misère de sa condition, la bassesse et la fatalité de ses instincts, l'inutilité de l'effort, les duperies du sentiment, le doute, le spleen, la mort, que sais-je encore ? Tout cela passe dans vos discours en abondantes jérémiades, exactement conformes à celles qui coulent de la plume de vos écrivains favoris. Et savez-vous ce qui arriverait, si vous n'y preniez garde ? C'est que vous finiriez par ne plus pouvoir retrouver votre véritable nature sous la greffe d'idées et de sentiments d'emprunt dont vous la chargez; c'est que pour avoir trop longtemps joué à l'impuissance et au désenchanté, vous deviendrez tout de bon ce désenchanté et cet impuissant; c'est qu'au jour où vos yeux s'ouvriraient sur le mensonge de ces détestables doctrines, vous vous apercevriez que leur vent de mort a tout tari, tout stérilisé en vous et alors vous n'auriez plus assez de larmes, de vraies larmes cette fois, pour pleurer sur ce suicide moral que vous auriez commis !...

De PETIT GARÇON MANQUE à toutes:

Les temps sont durs. Les maris rares. Notre époque commande la plus grande prudence à celles qui cherchent un mari. Je n'ai pas l'intention de vous énumérer ici quelles imprudences vous devez ne pas commettre. Je me fie à votre instinct, plus sûr que mon expérience.

Mais il y a un danger contre lequel je veux mettre en garde quelques-unes d'entre nous: c'est le danger de l'amitié platonique avec un homme qui est d'âge à être pour vous un mari. Lui, ne court aucun danger. C'est pour lui un jeu charmant où il ne risque rien. Il peut, si vous lui plaisez, se décider quand bon lui semble. Et il peut aussi vous laisser quand il lui plaît puisqu'il n'a rien promis, puisqu'il est entendu que vous n'êtes que des amis. Mais, en attendant, aux yeux des autres, il vous accapare. On peut se figurer qu'il y a "quelque chose" entr evous. Cela peut tenir à distance un homme à qui vous plaisez, qui vit près de vous, un voisin, un compagnon de voyage direct, un collègue de bureau, que sais-je ?

Nombreuses sont, je crois, celles d'entre vous qui, comme moi, s'intéressent à la question de l'amitié entre hommes et femmes, c'est pourquoi j'aimerais connaître votre opinion à toutes.

De RAMONA à Jeannine: Bonjour, Jennine. N'est-ce pas qu'il doit être embarrassé notre cher Clopin-Clopant. Je viens vous tendre la main, Jeannine; pour votre bon plaidoyer, car nous combattons toutes deux pour la bonne cause, mais je crois qu'elle est gagnée d'avance, n'est-ce pas, car entre nous ne trouvez-vous pas que Clopin-Clopant prend un peu de temps à riposter ?

De L'OUBLIEE à tous: Gentilles sœurettes et jolis frérots, j'envoie à chacun d'entre vous le plus joli des bonjours et je vous demande de me dire quel est selon vous l'ami véritable. A bientôt. J'attends avec impatience.

De L'OUBLIEE à Jeannine: Arriverai-je la première à vous saluer, aimable Jeannine ? Je serais si heureuse d'être une de vos privilégiées. Pourquoi donc dites-vous "M'aimerez-vous ?" Oseriez-vous douter. Si oui, venez causer et vous verrez que je vous aime d'un amour bien sincère. Amical bonjour.

Lettre d'UNE CORRESPONDANTE:

Bonne Manon,

Je vous remercie de votre critique. J'ai suivi votre conseil. J'ai remis le livre "Aphrodite" à son propriétaire sans l'avoir lu et j'en suis bien contente.

J'ai encore un conseil à vous demander. J'ai connu, il y a quelques jours, un artiste français. Il me plaît beaucoup. Il m'a demandé de l'attendre après le théâtre. Je n'avais aucune raison de refuser, j'ai accepté. Je n'étais pas seule, j'avais une amie avec moi. Il voudrait me voir plus souvent et je n'ose avouer à ma mère cette amitié croissante, car je sais que cette dernière n'aime pas les artistes et surtout les Français. Souvent elle m'a dit qu'ils avaient mauvaise réputation. Mais, moi, je trouve celui-là très aimable et il s'est toujours borné à la plus courtoise politesse. Il ne m'a pas demandé non plus de venir seule, ce qui aurait été déplacé. Tout simplement, il me reconduit chez nous; on m'a présentée sous un faux nom, ce n'est pas bien, n'est-ce pas ? Que feriez-vous à ma place, serait-il préférable de ne plus le voir ? Vous connaissez mieux que moi ce qu'on dit de ces artistes ? Je suis très jeune, je n'ai que 18 ans, mais il me semble que

P. Poulin & Cie Limitée

Les produits de cette maison BIEN CANADIENNE-FRANÇAISE sont toujours de premier choix et le service de premier ordre. Faites-y vos achats pour vous en convaincre.

VOLAILLES -- GIBIERS
OEUFS -- BEURRE -- PLUME

Vente au détail et livraison à domicile deux fois par jour.

39 Marché Bonsecours

Lancaster 4201-9296-9297

je l'aime déjà. Conseillez-moi, tendre Manon, car j'ai l'âme en peine. Je voudrais ne pas être obligée de le laisser mais si vous dites que c'est mieux, eh bien ! j'essaierai.

J'attends avec anxiété la sentence que vous prononcerez. Ayez pitié de moi.

Bien en peine,
PIERRETTE AUX LYS.

De PIERRETTE AUœ LYS aux Courriéristes: Quelle est celle qui correspond ici, que lorsqu'elle est seule pense comme notre poète canadien-français Oscar Le Myre:

TOUT SEUL

Tout seul ! Comprenez-vous cela,
Vous qui savez si bien comprendre ?
Vous qui, peut-être, sentez là
Le même mal affreux d'attendre.

Tout seul ! Repasser dans la nuit
Chacune des heures affreuses ;
N'avoir plus d'étoile qui luit,
Ne plus croire aux heures heureuses.

Le coeur affreusement serré,
N'entrevoir que des fins de songe
Dans l'ombre noire du passé,
Et ne plus crire qu'au mensonge.

Rêver à ses illusions,
Qui s'éteignirent dans les larmes,
A toutes ses affections
qui finirent par des alarmes.

Tout seul ! Et se dire en pleurant
Que pas un seul de ces doux rêves
N'eut un lendemain consolant,
Rien que quelques faussetés brèves.

Tout seul ! Se dire qu'on fut bon
Pour chacun tant qu'on a pu l'être,
Et ne sentir que l'abandon ;
Rien de bon qui puisse apparaître.

Tout seur ! Penser, penser toujours
Aux projets fous de son enfance,
Alor'us qu'on croyait aux amours
Et qu'on se leurrait d'espérance.

Penser que d'autres sont heureux,
Qui n'ont jamais rien fait pour l'être !
Et que si l'on fut malheureux,
Ce fut d'avoir un coeur, peut-être !

Tout seul ! Chercher avidement
Un souvenir qui fut sincère,
Et se dire dans son tourment,
Pourquoi suis-je venu sur terre ?

Je ne veux plus être tout seul,
Avec l'angoisse et le mensonge.
Je veux sortir du noir linceul
Qui recouvre mon dernier songe.

Je veux aussi me voir heureux,
Je le mérite un peu, je pense.
J'ai besoin de rêves joyeux
Qui n'apportent pas de souffrance.

Oscar LeMyre.

Est-ce possible que la solitude fasse tant souffrir ? Oh ! de grâce, je ne veux jamais être seule.

De TOURBILLONS.—C'est en tourbillons que je viens vous réclamer quelques minutes d'attention; de quel droit ? direz-vous. D'aucun; voyez-vous, je viens de lire quelques réponses à Clopin-Clopant, et j'en suis amusée. Ayant été une fervente de la discussion au R. des femmes de la *Patrie* et au F. du P. Jardinier, j'avais tout laissé, n'y trouvant plus de discussions intéressantes; mais, hum ! celle-ci m'intéresse joliment; puisqu'étant du sexe féminin et 100% moderne, je ne pouvais pas laisser passer cela sans frémir d'une envie folle de revenir à mon passe-temps favori.

Voilà, M. Clopin-Clopant, vous n'aimez pas la femme, c'est bien triste, mais je n'en pleure pas; savez-vous que dans tout ceci ce n'est pas la femme qui en est la perdante mais bien vous, cher Clopin-Clopant; que de jolis moments dont vous vous privez et que de joies intimes et intéressantes vous ignorez. N'avez-vous donc pas de cœur, ne savez-vous pas que quoi qu'on en dise il faut aimer, et caresser une femme (même si elle est cousue de *défauts*), que d'avoir à minoucher un gros toutou noir, ou une chatte blanche qui ronronne sur vos genoux; je vous assure que ce n'est pas intéressant, et c'est plus dans l'ordre des choses que vous ayez à vos côtés une jeune fille, cheveux courts (bien entendu), une jolie figure poudrée et rosée, (comme beaucoup savent le faire sans exagération), de petites dents blanches sortant de belles lèvres un peu rougies (si elles sont trop pâles), un beau cou sortant d'un décolleté soit en V, en rond, etc., un bras blanc ressortant d'une manche très courte, une jambe bien arrondie, laissant voir le mollet au bas de la jupe assez courte, etc., ne trouvez-vous pas que le charme est différent du poil soyeux di minet, et si vous êtes vraiment homme, vous ne direz plus de sottises comme celles parues dans le courrier du 15 août; savez-vous, Clopin-Clopant, je vous devine très jeune et ayant très peu d'expérience, ou bien l'homme sage aimant à faire poser le beau sexe; dites-moi franchement lequel des deux est votre cas.

Si réellement vous pensiez que la jeune fille d'aujourd'hui est si peu digne de votre attention, vous ne prendriez pas de longues heures, peut-être précieuses, à vous occuper d'elle et à la tritiquer (comme dit Ramona).

Ne désespérez pas, vous aurez la vôtre, puisque chaque marmite a son couvert, et qu'elle soit ci ou ça, vous la prendrez les bras grands ouverts; laissez donc à chacun ses propres idées, d'arranger sa vie, et cherchez mieux, si réellement vous avez cherché la vôtre sans résultat. Je vous souhaite de réussir dans votre chasse à la fille "old fashioned", et je vous dis que si vous aviez affaire à Tourque vous osiez le retenir; laissez-moi vous billons, votre cœur tourbillonnerait sans dire bien haut, sans même baissez les yeux, mais en criant bien fort: A bas la "old fashioned girl" et vivent nos jeunes filles modernes.

Sans rancune, Clopin-Clopant, vous me ferez sans doute l'honneur d'une visite: j'aurai une perruque et la jupe de grand'-maman, si je vous effraie ainsi, donc soyez brave. En avant, marche.

Téléphone Calumet 5908

TOUJOURS EN MAIN LE PLUS GRAND CHOIX DE

GATEAUX

Pâtisserie Canada

367 rue De Castelnau

Près de la rue Saint-Denis

CE QUE L'ON DOIT SAVOIR

LE BON TON DE NOS JOURS

Depuis que les salles de bal ont été baptisées "dancing" les usages mondains des danseurs et danseuses se sont singulièrement modifiés, simplifiés, si on peut dire.

Jadis, il eût été tout à fait incorrect, de la part d'un jeune homme, d'inviter à danser une jeune fille à laquelle il n'avait pas été auparavant présenté. Il n'en est plus de même aujourd'hui.

Au surplus, l'occasion de la présentation était si souvent tirée par les cheveux que l'on hésite à affirmer qu'il est moins correct de ne pas se livrer à ces petites combinaisons compliquées.

Que le jeune homme profite d'une relation commune pour se faire présenter à la jeune femme, ou à la jeune fille avec laquelle il désire danser, il n'est pas besoin, je pense, de le lui souffler. Mais à défaut de ce trait d'union, il se présentera lui-même, comme incidemment, à sa danseuse, après l'avoir invitée, entre deux figures de tango ou deux pas de charleston.

De même, la jeune fille n'a plus besoin, aujourd'hui, de quêter, d'un regard, l'autorisation maternelle pour accepter l'invitation. Le bon ton exige cependant qu'elle acquiesce avec un aimable sourire, mais sans avoir l'air de se précipiter vers le danseur.

Quoi qu'on en ait dit et médit, les danses modernes peuvent être tout aussi correctes que celles d'autrefois. Le tout dépend de la tenue des danseurs.

Il appartient, d'ailleurs, autant à la danseuse qu'au danseur d'éviter les attitudes susceptibles de choquer les bonnes moeurs.

Le "laisser-aller" de nos temps modernes fait que la jeune fille ne doit plus se choquer si son danseur la laisse retourner, seule, à sa place. Mais on ne dira jamais trop aux jeunes gens qu'ils ne gagnent rien à paraître ignorer ou mépriser certaines formes élémentaires de galanterie mondaine.

Si votre cavalier offre de vous conduire au buffet, ne croyez pas déchoir en acceptant son invitation mais évitez de demeurer à flirter avec lui jusqu'à l'autre danse...

Un jeune homme bien élevé sait qu'il ne doit pas compromettre se danseuse en l'attirant systématiquement loin de tous les autres couples. Il sait aussi qu'en l'invitant pour plusieurs danses consécutives il lui porte préjudice puisqu'il éloigne ainsi, d'elle, tous les autres danseurs... discrets !

Si les deux cavaliers se sont déjà rencontrés, la jeune fille peut, lorsque le jeune homme vient la saluer, lui tendre la main. Il sait que le bon ton veut qu'il réponde par un "shake-hand" discret : on ne baise, sous aucun prétexte, la main d'une jeune fille.

En la raccompagnant à sa place ou après les quelques pas qu'il fait avec elle, la danse terminée, le cavalier s'incline sans ostentation et remercie sans se confondre en compliments exagérés. La danseuse se contente de sourire; elle sait bien qu'il ne lui appartien pas de remercier. Elle sait aussi qu'il serait de très mauvais goût de paraître mendier une autre invitation quel qu'en soit son désir.

BON-A-SAVOIR

par LE VIEUX CHERCHEUR

LA CHASSE

Nous voici en pleine saison où le gibier va prendre place sur nos tables et il nous a paru intéressant de donner quelques recettes peu connues pour varier la préparation des produits de la chasse.

Lièvre à la crème

Après l'avoir laissé pendu par les pattes pendant une durée de trois à huit jours, selon qu'on aime le gibier plus ou moins faisandé, dépouiller, vider un lièvre tendre. Couper le haut à l'extrémité du râble et détacher les épaules; enlever la peau sur les cuisses et le râble; piquer de quelques lardons. Enduire le lièvre de beurre, saler, poivrer et placer dans un plat long au fond duquel on a mis un peu de beurre et deux cuillerées de bouillon. Mettre au four modéré pendant un bon quart d'heure; arroser fréquemment avec le jus de cuisson. Retirer du four, napper le lièvre avec un quart de crème douce; achever la cuisson en continuant à arroser souvent. Lorsque le lièvre est cuit, le placer dans le plat de service et garder au chaud. Dans la sauce restée au fond du plat de cuisson, ajouter un peu de glace de viande fondue, du beurre manié de farine et un filet de vinaigre, remuer sur le feu, passer et verser sur le lièvre. Ce mets est exquis accompagné de compote de pommes non sucrée.

Poule faisane choucroute

Laver plusieurs fois 2 livres de choucroute; la faire cuire, avec du petit salé échaudé, du bouillon et de la graisse d'oie, pendant près de trois heures. Pendant ce temps, préparer une faisane point trop dure, mais pas assez jeune pour être rôti; la mortifier un peu et la faire revenir à la casserole. Mêler à la choucroute un verre de champagne, puis y mettre la faisane. Laisser cuire le tout ensemble, à feu modéré, pendant une heure environ. Retirer la faisane, la sécher en la passant de tous côtés et vivement à la casserole. Préparer, au centre de la choucroute versée dans un plat, un nid fait avec le petit salé coupé en fines tranches; mettre, par-dessus, la faisane et servir.

Faisane du Grand Chef

Il faut, pour préparer ce mets exquis dont la recette nous fut donnée par un "as" de la cuisine, non seulement un beau et jeune faisan, mais aussi une grosse et belle bécasse.

Mortifier la bécasse. Mettre de côté le foie et les intestins. Retirer toutes les chairs et les détailler en petits dés; mêler deux truffes crues coupées de même manière; saler, poivrer et arroser avec un petit verre de madère; laisser macérer pendant une heure au moins; ajouter du lard gras finement hache et mélanger intimement le tout. Remplir avec cette farce l'intérieur du faisan qu'on a vidé par l'estomac; coudre l'ouverture et envelopper le volatile d'une fine barde de lard.

Faire fondre dans une casserole un morceau de beurre, y faire revenir le foie et les intestins de la bécasse additionnés d'un ou deux fois de volaille et les épluchures de truffes; écraser le tout; mouiller avec un peu de consommé. Tartiner avec cette purée des tranches de pain d'égales dimensions. Placer au fond d'un plat creux allant au feu les tartines. Installer sur le plat un gril et y poser le faisan. Mettre au four. Tourner souvent le faisan en l'arrosant de beurre fondu.

Soufflé de perdrix

Faire cuire à la cocotte, dans du beurre, des perdrix découpées en quatre avec quelques parures de truffes et un peu de glace de viande fondue. Retirer les chairs, les piler, lier avec le jus de cuisson passé au tamis; saler, poivrer. Remettre dans la casserole, laisser à côté du feu et mélanger un à an, en travaillant vite le tout, trois jaunes d'œufs par perdrix. Mêler ensuite deux blancs pour trois jaunes, battus en neige. Beurrer un moule à soufflé; le remplir à deux doigts du bord avec le mélange et faire prendre comme un soufflé ordinaire. Servir en sortant du feu.

DES SAUCES POUR LE GIBIER

Sauce à l'orange

Couper, en fine julienne, le zeste d'une orange verte. Faire cuire à l'eau chaude et égoutter. Faire revenir, dans du beurre, une bonne poignée d'échalotes finement hachées. Ajouter un filet de vinaigre, mouiller avec un peu de bouillon, faire bouiller pendant quelques minutes. Préparer par ailleurs, un roux très brun et le mêler aux échalotes; ajouter le reste haché, laisser jeter quelques bouillons et mettre le jus de l'orange verte.

Cette sauce peut accompagner le gros gibier à poil et aussi le lièvre ou le garenne rôti.

Sauce portugaise

Faire cuire à l'eau du zeste trois cuillerées à soupe de zeste de citron et autant de zeste d'oranges amères (que l'on peut trouver chez le pharmacien ou le droguiste); égoutter et hacher le tout. Faire réduire de moitié, dans une casserole, un bon verre de madère; y mêler les zestes hachés et deux cuillerées de bon jus de cuisson de gibier. Laisser bouillir pendant quelques minutes. Lier avec beurre manié de farine. Ajouter deux cuillerées à soupe de raisin de Corinthe échaudé, autant d'amandes douces grossièrement hachées; saler, poivrer, terminer avec le jus d'un citron. Sauce exquise avec le faisan, le lièvre, le chevreuil.

Sauce du Grand Chef

Une bonne sauce pour accompagner le lièvre.

Faire fondre, au beurre, un oignon coupé fin. Faire revenir dedans du jambon cru taillé en petits dés; mouiller avec un bon verre de vin blanc sec; ajouter thym, laurier, serpolet, gousse d'ail. Laisser réduire le vin de moitié. Mêler un peu de bon jus ou de glace de viande fondue, beurre manié de farine. Laisser jeter deux bouillons, puis retirer du feu; saler, poivrer, saupoudrer de persil haché et lier avec crème épaisse.

AUTRES RECETTES

Jambonneau en croûte

Acheter deux jambonneaux salés, sans excès. Si l'on n'en veut que de frais, les saler à volonté. Retirer la couenne, le gras, les os. Reformer, avec les deux jambonneaux ainsi préparés, un seul jambonneau en lui donnant, le plus possible, la forme d'un jambon. Recouvrir le tout d'une bonne couche de pâte à pain que l'on se procure chez le boulanger qui cuira, lui-même, votre préparation.

Coeur de boeuf aux carottes

Choisir un beau coeur de boeuf bien frais et le faire dégorger à l'eau froide; le sécher; le couper en quartiers de un demi pouce d'épaisseur; enlever vaisseaux petits et gros. Faire revenir dans du beurre. Retirer, mettre au chaud et passer dans le beurre de petites carottes entières très tendres. Saupoudrer avec une bonne cuillerée de farine et bien recouvrir d'eau. Avant de laisser bouillir ajouter les morceaux de coeur; bouquet de persil, sel et poivre, deux oignons, un clou de girofle; à couvrir et cuire à petit feu.

Gin Canadien
Melchers
Croix d'or
LA BOISSON LA PLUS SAINE

Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	40 onces	$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Melchers Distillery Co., Limited
MONTREAL

UN PEU DE TOUT

BRIC-A-BRAC

Nouvelles
Renseignements
Recettes

Une théorie nouvelle

Il y a, en Angleterre, une théorie nouvelle qui consiste à apprendre aux enfants l'alphabet sur les claviers des machines à écrire. Pas de livres, pas de tableaux noirs, pas d'ardoises. L'enfant n'est pas long à connaître minuscules, majuscules et chiffres, et, dès qu'il sait lire, il sait mécaniquement écrire. Il n'a qu'à frapper sur les touches.

Si cette théorie est mise sérieusement en pratique, c'est la fin de l'écriture manuscrite, mais les experts disent que cela n'a pas beaucoup d'importance, car on écrit de plus en plus mal. La calligraphie a depuis longtemps cessé d'exister.

"Le Petit Journal."

Le nettoyage des vêtements

Certains hygiénistes condamnent la brosse à habits. Ils conseillent de bien battre les vêtements et d'enlever les taches avec une éponge ou un linge fin trempés dans l'eau et un peu d'amoniaque. Ce procédé enlève le lustre sur les étoffes.

Si vous avez à enlever des taches de sucre, de graisse ou de cambouis, prenez de l'eau tiède avec une portion d'éther et frottez sur la tache. La benzine aussi nettoie parfaitement, mais elle a l'inconvénient de laisser une auréole qui est difficile à enlever. Cependant, pour nettoyer complètement un vêtement, il faut le tremper dans un bain de benzine et le mettre à sécher au grand air, afin de faire disparaître l'odeur assez persistante et désagréable de ce produit.

"La France de l'Est."

L'art d'être heureux

Le juge Burke, grâce à une longue expérience acquise à la cour des relations domestiques de Chicago, a rédigé, à l'intention des jeunes mariés, un petit code de bons conseils, dont il garantit à l'usage l'efficacité.

Les premiers s'adressent aux femmes:

"Quand vous aurez une discussion avec votre mari, vous ne sauriez trouver un meilleur moyen de l'adoucir que de reconnaître que vous avec tort — surtout si vous avez raison.

"Ne chicanez pas !

"Ne vous endormez pas, le soir, sur une brouille. Demandez pardon! Les femmes le font tellement mieux que les hommes !

"Si votre mari a de l'argent, insistez pour être bien habillée. S'il n'en a pas, ne lui rendez pas l'existence insupportable en le lui reprochant continuellement.

"Ne soyez pas gaspilleuse. Etablissez un budget pour votre ménage.

"Dites à votre mari qu'il est le plus admirable du monde, et il le deviendra."

Après cela, c'est au tour des hommes:

"Lorsque vous aurez tort, n'hésitez pas à le reconnaître. C'est un bien petit effort, dont la récompense est grande.

"Ne chicanez pas.

"Que ce soit pour vous une règle de ne jamais laisser la journée s'achever sur une impression pénible. Et effacez l'ardoise avant le soir.

"Donnez à votre femme quelque distraction à la fastidieuse routine du ménage. Sortez avec elle aussi souvent que possible.

"Faites un large usage des compliments. Ils encourageront votre femme; elle en deviendra mère plus attentive, meilleure cuisinière et compagne plus aimante."

S'il suffit de se conformer à ces aimables lois pour être heureux... Mais, peut-être, à l'application, ne sont-elles pas si simples ?

"Journal de Dinard."

Simple erreur

Le roi d'Angleterre sera prochainement l'hôte de la France, dit-on. Sans doute, en posant le pied sur le continent, George V se souviendra-t-il de l'incident amusant qui marqua son premier voyage.

Il allait visiter la Hollande. Et, pour lui faire honneur, à sa descente du bateau, on avait appris l'hymne anglais à un choeur imposant de petits Néerlandais.

Malheureusement, si les choristes en miniature retinrent l'air, la prononciation laissait quelque peu à désirer.

Et, lorsque le souverain apparut, on entendit avec stupeur les gosses chanter: God shave the King (Dieu rase le roi) au lieu de God save the King (Dieu sauve le roi).

Il y eut un instant de gêne. Mais George V se mit à rire, et ce rire était si naturel que sa contagion gagna tous les assistants.

"Le Journal de Marseille."

Le plus vieux message "In the world"

C'est une lettre écrite sur de l'argile cuite, cinq mille ans avant Jésus-Christ, et qui fut découverte à Ur. Il y est question de l'achat d'un champ, et celui qui l'écrivit, vivait, paraît-il, sous la dynastie des Larzu, la première de Babylone.

Cette lettre parvint-elle à son destinataire ? Les savants n'en savent rien; en tout cas, elle était encore dans son enveloppe... en argile, naturellement.

Le tout est exposé, à Londres, aux Grafton Galeries.

PARIS-SOIR.

Le record de la poudre de riz

On serait tenté de croire que c'est la France et surtout Paris qui arrive en tête de la liste pour la consommation annuelle de ce vaporeux petit produit de beauté. Erreur! Ce n'est pas la Parisienne, que l'on prétend toujours armée d'une houpette, qui fait marcher le mieux le commerce de la poudre de riz. D'après les statistiques, c'est l'Anglaise (qui a cependant la réputation de n'employer aucun artifice pour la beauté de son visage) qui consomme le plus de cette denrée et représente la meilleure cliente de l'Allemagne, qui n'expédie pas moins de 170 tonnes de poudre de riz par an en Angleterre.

"Le dimanche de la Femme."

Nettoyage des glaces

Versez trois cuillérées de vinaigre dans une chopine d'eau bouillante, jettez-y ensuite un morceau de blanc d'Espagne d'environ 50 grains; il se produira une légère effervescence; le plus fort de la craie tombera au fond; prenez alors le dessus qui aura un aspect laiteux; étendez eau blanche sur la surface de votre glace, et quand elle sera sèche, frottez vivement avec un tampon de linge fin. Le poli reviendra parfaitement. Ce moyen est bon pour toute espèce d'objets de cristal.

Pour les bottines jaunes

Un excellent moyen de les entretenir en parfait état consiste à les laver au lait tiède ou avec un peu de bonne crême.

* * *

Pour rendre au cuir la souplesse que l'humidité ou un trop long repos lui a fait perdre, enduire les chaussures d'un corps gras : pétrole, glycérine ou huile de ricin.

Tissus à couleurs tendres

Faites bouillir une demi livre de fèves blanches dans deux pintes d'eau jusqu'à se que les fèves soient blanches, puis frottez les étoffes tachées dans cette eau passée et refroidie. Si les taches sont anciennes, on fait tremper quelque temps dans la décotion. Après lavage, on rince plusieurs fois à l'eau tiède non calcaire, ou à l'eau additionnée d'un peu de borax. Tous les tissus supportent également bien ce traitement.

Retirer une bagne d'un doigt enflé

Enroulez autour du doigt un ruban ou une tresse plate quelconque en serrant légèrement et en ne laissant aucune partie découverte, sauf la bague elle-même. Levez le bras en l'air et tenez dans cette posture durant quelques instants. Déroulez le ruban et la bague sortira facilement. Notons, cependant, qu'il faudra parfois recommencer une deuxième fois la compression du ruban.

Langue de veau braisée à la moderne

Faites blanchir une langue de veau pendant dix minutes, égouttez, épluchez et braisez comme on braise une noix de veau. D'autre part, marquez une garniture avec 3 onces de langue écarlate, 3 onces de jambon, cornichons, et oeufs et champignons. Le tout coupé en petits dés; faites mijoter cette garniture dans un demi verre de Madère. Au moment de servir, dressez la langue sur un plat long en l'entourant de la garniture. L'arroser au moment de servir dans son jus de cuisson.

Papillotes de pieds d'agneau

Faites cuire à l'eau comme un pot au feu, des pieds d'agneau bien propres. Quand ils sont cuits, les égoutter, en retirer les os, assaisonner et laisser refroidir. Hacher des oignons, des échalotes et des champignons; les faire revenir dans du lard fondu. Retirer du feu, mêler avec du percil haché et un peu de panure. Prendre des demi-feuilles de papier blanc, les beurrer, ranger sur le centre une couche de la farce préparée, sur celle-ci poser un pied d'agneau et le rouler dans le papier de façon à l'enfermer. Replier les deux bouts du papier et mettre ces petits paquets à chauffer à four très doux. Servir dans les papiers sur un plat très chaud et avec de la moutarde.

Ivoires

Les ivoires se passent au jus de citron. Mais, s'ils sont fortement jaunis par le temps, il faut, pour leur rendre leur blancheur primitive, les immerger vivement dans une solution aqueuse d'acide sulfurique.

On blanchit encore les objets en ivoire en les déposant dans un bain d'eau oxygénée.

Enfin, on peut plonger les objets dans un bain fait de 1 partie de chlorure de chaux dans quatre parties d'eau; on laisse baigner un jour, on lave à l'eau tiède et on essuie bien.

SUS AUX MOUCHES

Quelque paradoxal que cela puisse paraître, on peut dire que la mouche est de tous les animaux de la création le plus dangereux pour l'homme. Combien en effet, tigres, lions et serpents paraissent inoffensifs si on les compare à ces terribles dévastatrices qui semblent n'avoir d'autres fonctions que de propager charbon, lèpre, tuberculose, malaria, typhoïde, etc.!

Ce n'est pas d'aujourd'hui que date la compagne contre ces propagatrices des plus graves maladies. Et tout a été employé pour exterminer ces redoutables bestioles qui farcissent de microbes nos aliments de toute sorte.

Mais songez un peu avec quelle facilité cet insecte se reproduit: en six jours, une mouche donne naissance à 60 femelles qui, à leur tour, ne se montrent pas moins prolifiques. Calculez alors ce qu'une semblable armée est capable de transporter de bacilles pathogènes, de poussières, de microbes, de bactéries, et vous serez de l'avis des hygiénistes qui préconisent à nouveau contre elles une croisade sans merci. C'est surtout en Amérique et en Angleterre que cette croisade est menée d'une façon particulièrement vigoureuse, et ce, pour une bonne part, il faut le dire, grâce aux nombreux groupements féminins qui ont pris pour devise: "Sus aux mouches ! Protégeons nos petits".

LA HAINE CHEZ LES FLEURS

Certaines espèces de fleurs ne se peuvent souffrir, la rose est particulièrement mauvaise camarade, rouge elle tue la rose rose, elle tue même le réséda. Au bout d'une heure de voisinage, dans le même vase, ces fleurs se fanent et peudent leur parfum; si on les sépare à temps, elles reprennent vite leur fraîperdent leur parfum; si on les sépare à ne subit point le malaise que lui procure la rose; de même, la rose rose placée au milieu d'autres plantes ne se fane point si rapidement et garde son parfum.

Comment ces êtres mystérieux et exquisement sensibles se frappent-ils ? La question est troublante. Il y a aussi des fleurs qui se vengent des insectes et les emprisonnent en leur corolle. Tel est le cas de l'arum des bois qui enferme l'imprudent qui se glisse en son calice et lui donne ainsi la mort.

PLUS D'EDITEURS, PLUS DE MUSICIENS POUR LES DANSES DE JADIS

Les danses du bon "vieux temps" ne trouvent plus d'adeptes. Tangos, shimmys et charlestons ont détrôné depuis longtemps valse, mazurka et scottish ! Et non seulement elles ne trouvent plus d'adeptes, mais encore elles ne trouvent non plus ni éditeurs, ni musiciens ! Une association de Bournemouth, dans le comté de Southampton, qui n'admet sur ses programmes que les danses d'autrefois, comme valse, polka, lanciers, scottish, vient d'en faire la triste expérience. La musique de ces danses est très difficile à obtenir des éditeurs, qui n'en ont plus la vente. Quand aux musiciens, ils croiraient n'être pas "à la page" en consentant à les jouer. Nous sommes, hélas ! à l'époque du jazz-band et il faut vivre avec son temps !

"Un jour viendra" peut-être cependant où ces danses anciennes seront de nouveau en honneur et acclamées avec joie par tous les amateurs de l'élégance !

CETTE OFFRE EXPIRE LE
12 OCTOBRE

Ce Coupon

vous donne droit de recevoir gratuitement cet échantillon tel qu'illustré du parfum de haut goût "Faites-Moi Rêver"

PARFUMERIE J. J. JUTRAS
1670 rue Saint-Denis, MONTREAL

Bon **35c**

Messieurs,

Ci-inclus 50 cts pour recevoir en plus d'une boîte de poudre de "Faites-Moi Rêver" ou "Parfait Bonheur", l'échantillon du parfum "Faites-Moi Rêver" tel que mentionné dans l'annonce.

Nom .....

Adresse .....

Avec chaque achat d'une boîte de poudre de 50 cts de "Parfait Bonheur" ou "Faites-Moi Rêver", cet échantillon d'une valeur de 35 cts vous sera envoyé GRATIS.

Remplissez le coupon ci-haut, présentez-le chez votre marchand pharmacien ou envoyez-le nous accompagné de 50 cts à l'adresse suivante.

PARFUMERIE J. J. JUTRAS
1670 rue Saint-Denis, MONTREAL

Si votre pharmacien n'a pas ce parfum, demandez-lui de le tenir.

"FAITES-MOI REVER"

Echantillon, 35 cts — L'once, $2.50

Sapinol

Véritable spécifique contre

Rhumes, Bronchites, Pneumonie, la Grippe, Catarrhe Pulmonaire et la Coqueluche.

Vente en Gros

MARTINEAU-BOUCHER

143 Saint-Maurice — Montréal

116-Mn

Commander par téléphone, c'est payer plus cher

Venez choisir vous-mêmes pour éviter les frais de livraison

BEURRE — OEUFS — EPICERIES PROVISIONS

— SEPT MAGASINS —

TOUSIGNANT & FRERES LIMITEE

6312, rue St-Hubert
880 Ste-Catherine Est
1279 et 2227 Ontario Est
630 et 2034 Mont-Royal Est
1897 rue Clark

Téléphone 101

Vous trouverez à notre département de confection les dernières Nouveautés de Manteaux et Robes pour l'Automne

SATISFACTION GARANTIE

Bas, Gants, Sous-Vêtements et Corsets

J. A. Lomme & Cie Ltée

120 rue Richelieu, St-Jean, Qué.

PARU RECEMMENT :

L'Enfant du Mystère

Par GASTON D'AUBECOURT

ROMAN SENTIMENTAL

Prix: 15 sous

En vente dans les dépôts de journaux, ou s'adresser à la Bibliothèque Canadienne, 987 boulevard St-Laurent, qui l'expédiera franco sur réception du prix.

Tél. Est 3732 Ouvert jusqu'à 11 hrs

ELZEAR DE CHAMPLAIN

EPICIER LICENCIE

Epiceries de Choix, Fruits et Légumes
Bières et Porters

509 DeMontigny Est, MONTREAL

DANS LES VIEUX LIVRES

En furetant dans sa bibliothèque, "La Revue de Manon" a trouvé quelques vieilles recettes qui sont amusantes, sinon bonnes à suivre et, du moins, curieuses à comparer à nos recettes modernes.

Recette pour faire la bonne liqueur, nommée Vespetro, approuvée des médecins du roi à Montpellier

Prenez une bouteille de gros verre ou de grès; mettez deux pintes de bonne eau-de-vie, ajoutez-y les graines qui suivent, après que vous les aurez concassées grossièrement dans un mortier: savoir 75 grains de graine d'angélique, une once de graine de coriandre, une bonne pincée de fenouil, autant d'anis, ajoutez-y le jus de deux citrons avec les zestes des écorces, une livre de sucre. Laissez infuser le tout dans la bouteille pendant quatre ou cinq jours, ayez soin de remuer de temps en temps la bouteille pour faire fondre le sucre; ensuite vous passez la liqueur pour la rendre plus claire par le coton ou par le papier gris et la mettez dans des bouteilles que vous aurez soin de bien boucher.

Propriété du Vespetro.—Il est bon pour les douleurs d'estomac, indigestions et vomissements, points de côté, maux de reins, gravelle, oppression de rate, tournoyement de cerveau, rhumatisme, courte haleine; fait mourir les vers des petits enfants, préserve du mauvais air; il faut en prendre une cuillerée avant que de sortir, et s'en frotter le nez et les tempes; cette liqueur satisfait tous ceux qui en ont usé. Un homme d'honneur et de probité assure qu'étant incommodé d'un flux hépatique qui lui caussait une affliction continuelle, cette liqueur le lui fit passer.

Coup de soleil

Quand on se sent frappé d'un coup de soleil, il faut le plus tôt qu'il est possible tâter avec le doigt l'endroit où la douleur est le plus sensible: se faire à cet endroit raser les cheveux, et y appliquer une bouteille pleine d'eau fraîche. On tient la bouteille en cet état jusqu'à ce qu'on s'aperçoive que l'eau commence à frémir, et même à s'élever comme si elle était sur le feu. Aussitôt on y substitue une bouteille pleine d'eau comme la première, et on continue d'en remettre de nouvelles jusqu'à ce que l'eau ne contracte plus de chaleur ni de mouvement; alors le malade est entièrement guéri et hors de danger.

Cors aux pieds

Faire cuire une gousse d'ail dans la braise ou cendre chaude et appliquez-la ainsi cuite sur les cors, en ayant soin de l'y assujetti avec un linge; on ne doit employer ce caustique qu'au moment où l'on se met au lit; il amollit tellement le cors, qu'il détache et enlève en deux ou trois jours le calus ou durillon, quelque invétéré qu'il soit: ensuite, on se lave le pied dans de l'eau tiède. En peu d'instants les peaux qui formaient la corne des cors s'enlèvent et laissent la place nette, à peu près comme si elle n'avait jamais été offensée d'aucun mal; il est bon de renouveler ce remède deux ou trois fois en vingt-quatre heures.

Abcès et clous

Les abcès sont des humeurs qui ne sont point naturelles et qui tendent à corruption: c'est un amas d'humeur et de sang qui se forme dans une partie interne du corps.

Voici un remède très estimé pour ramollir les tumeurs dures. Prenez du beurre frais, de la graisse de porc, du suif de bélier et de la cire jaune, de chacun une livre (environ 500 grammes); mettez le tout fondre dans une bassine, mêlez-y de la litharge d'or en poudre et de l'huile d'olive, deux livres: remuez toujours avec une spatule de bois jusqu'à ce que l'onguent soit cuit, retirez-le du feu et remuez-le jusqu'à ce qu'il soit refroidi: cet onguent admirable est connu sous le nom d'onguent de la Mère.

A l'égard des clous ou petits abcès: voici un remède. Appliquez dessus de l'oseille fricassée avec du beurre frais ou cuite sous les cendre chaudes, et enveloppée dans une feuille de poirée, ou du plantin pilé avec de l'huile de lys, ou du levain et du vieux oing ensemble et en parties égales.

PROPOS GOURMANDS

Un vieux traité de civilité paru trois ans avant la mort de Louis XIV disait: "Il ne faut pas manger vite, ni goulûment, quelque faim que l'on ait, de peur de s'engouer; il faut en mangeant joindre les lèvres, pour ne pas laper comme les bêtes.

"Il ne faut pas râcler les plats, ou ratisser son assiette en la desséchant jusqu'à la dernière goutte. Ce sont cliquetis d'armes qui découvrent comme par un signal notre gourmandise.

"Votre pain, il en faut tailler les morceaux petits, pour ne point vous faire des poches aux joues, comme les singes."

Un comédien célèbre avait été invité à la table du roi Louis XIV. Dès le début du repas qui comportait comme li sied de nombreux services, le comédien se mit à fixer avec insistance un superbe plat sur lequel reposaient douillettement deux magnifiques perdreaux rôtis.

Le roi s'en aperçut. Il dit à l'officier de bouche :

— Qu'on lui donne ce plat !

— Comment, Sir, avec les perdreaux ?

— Avec les perdreaux, répliqua le roi.

Et le comédien mangea les deux perdreaux et garda le plat qui était en or.

FURET.

POÉSIES

Les Dernières Paroles du Christ

I

Le Christ était cloué sur sa croix d'infamie :
De ses flancs déchirés le sang coulait à flots,
Des larmes sillonnaient sa figure blême,
Et sa voix douce encor, disait à ses bourreaux :
"J'avais semé l'amour, j'ai récolté vos haînes,
J'ai jeté la lumière en votre obscurité.
Vous m'avez sans pitié chargé de lourdes chaînes,
Et pourtant je venais prêcher la Liberté !"

II

J'ai dit : "Dieu te pardonne" à la femme adultère,
J'ai fait de Madeleine une sainte d'amour,
A l'esclave j'ai dit : "Relève-toi mon frère
"Car pour toi le soleil brillera quelque jour !"
Lorsque vous vous traîniez, rampants au pied du trône,
J'ai parlé, seul, au nom de votre humanité.
Vous m'avez accusé de vouloir la couronne.
Et pourtant j'apportais chez vous l'Egalité !

III

J'ai toujours soutenu la faiblesse qui tombe,
J'ai toujours partagé vos sincères douleurs;
Au berceau j'ai souri, j'ai prié sur la tombe :
Autant que j'ai pu j'ai séché tous vos pleurs.
Aujourd'hui même, à cette heure dernière
Où je suis face à face avec l'éternité
Du haut de cette croix je bénis votre terre
Et j'appelle le jour de la Fraternité.

Henri SECOND.

———o———

Matin de Printemps

La pluie, enveloppante, ombrage
L'espace, les bois, la prairie,
Et forme sur le paysage
Une cage en verrerie.
C'est la pluie allègre d'avril,
Elle est mince, dansante et lâche
Comme des perles sur un fil.
Elle est joyeuse ! C'est sa tâche
De descendre en jets allongés,
De se glisser, de se loger
Dans les fentes et les entailles
Des bougeons aux vertes écailles
Acérés comme un dur métal.
— Soudain la voici qui s'arrête
Et qui suspend ses gouttelettes
Comme une glycine en cristal.
Déchaînant son étourderie,
Le vent trébuchant en dansant,
Eparpille sur la prairie
Ses lambeaux d'air rajeunissants.
Le soleil renaît, résolu.
Que l'air est bon quand il a plu !
Le sol, que l'onde pénétrait,
Délivre ses parfums secrets :
Odeur de résine, de graines,
Fines essences souterraines,
Secs effluves des minéraux...
La trille du chant d'un oiseau
Fouille le ciel et le perfore.
L'azur est peinturé d'aurore.
Jamais midi n'a tant brillé,
Tout éclate de bonne chance !
Un jardin, respirant, élance
Ses mols aromes vanillés.
Une poule, ivre de jactance,
Lasse, heureuse, les yeux cillés,
Adresse au poudroyant silence
Son long hoques ensoleillé...

Comtesse de NOAILLES.

Paysage Persan

Un jet d'eau, parmi des tulipes,
Tremble comme un arbuste frais;
Un derviche fume sa pipe
Près d'un mur jaune et d'un cyprès.

Sous un dôme d'un blanc de camphre
Une dame, que fond l'été,
Avec un évantail de chanvre
Rafraîchit son sein exalté.

Dans une douce frénésie,
Une adolescente, en turban,
Sur une tour rose d'Asie
Jette du blé vert à des paons.

Le monde est une vasque tiède,
Bain de lait, bain de volupté !
Le poids brûlant du lilas cède
Aux caresses du vent d'été.

Sur l'indigo des nuits persanes
Le croissant de lune apparaît.
L'air a des parfums de tisanes
Et des empressements secrets.

Un homme accorde une guitare
Près du jet d'eau bas, argentin,
Tandis qu'une femme prépare
Un lit charmant dans un jardin...

Comtesse Mathieu de NOAILLES.

———o———

Nocturne

Nuits d'été, Nuits d'amour, belles Nuits embaumées
Par les tièdes senteurs que les roses fermées,
Vers les étoiles d'or exhalent doucement,
Nuits calmes où l'extase est naturelle à l'âme,
Claires Nuits qui semblez un vaste épithalame,
Nuits pleines de silence et de recueillement.

Je vous aime, et mon coeur en vos clartés se noie;
Mais, quand s'épanouit le cantique de joie,
Mon coeur songe au bonheur qui trop tôt dut finir,
Et ni ces astres purs, ni cette lune blonde
Qui mouille ses cheveux au bleu cristal de l'onde,
Ne m'ont pu consoler du divin souvenir.

Les parfums du jasmin, perçant la feuille verte,
Arrivent jusqu'à moi par la fenêtre ouverte;
Les premiers foins coupés ont des parfums troublants
Et l'on entend frémir dans la brise incertaine
Le sifflet du bouvier qui chasse à la fontaine
Les troupeaux fatigués de boeufs rouges et blancs.

Du Jura, par instants, souffle une fraîche haleine;
Le village, au milieu des vergers, dans la plaine,
S'endort las du travail sous l'accablante ardeur;
C'est l'heure de la paix, l'heure calme et divine,
Où le ciel éblouit la terre, où l'on devine
Que sur ces humbles toits veille un oeil protecteur.

Fernand GREGH.

———o———

Le Réveil

Sur ce lit de roseaux puis-je dormir encore ?
Je sens l'air embaumé courir autour de toi;
Ta bouche est un félur dont le parfum dévore;
Approche, ô mon trésor, et ne brûle que moi.
Eveille, éveille-toi.

Mais ce souffle d'amour, ce baiser que j'envie,
Sur tes lèvres encor je n'ose le ravir;
Accordé par ton coeur, il doublera ma vie.
Ton sommeil se prolonge, et tu me fais mourir :
Je n'ose le ravir.

Viens, sous les bananiers nous trouverons l'ombrage,
Les oiseaux vont chanter en voyant notre amour.
Le soleil est jaloux, il est sous un nuage,
Et c'est dans tes yeux seuls que je cherche le jour :
Viens éclairer l'Amour.

Non, non, tu ne dors plus, tu partages ma flamme :
Tes baisers sont le miel qui donnent les fleurs.
Ton coeur a soupiré, viens-tu chercher mon âme ?
Elle erre sur ma bouche et veut sécher tes pleurs.
Cache-moi sous des fleurs.

Marceline DESBORDES-VALMORE.

Je tombe! Je tombe!

Par JACQUES DES GACHONS

— Je tombe ! je tombe ! cria d'une voix atroce Paul Réale en étendant les deux bras.

L'une de ses mains resta suspendue dans le vide, l'autre s'agrippa au drap dans lequel ses ongles s'enfoncèrent. Et tout le corps du blessé fut parcouru d'un frisson.

Deux infirmières accoururent. Dans leur joie de le voir enfin s'éveiller, elles ne comprirent pas toute l'angoisse des paroles que jetait, comme des hoquets, le jeune aviateur. C'est que depuis plus de vingt-quatre heures, on n'était pas parvenu à le tirer de sa fiévreuse léthargie... Enfin, il revenait à lui !

— Retenez-moi... Vous voyez bien que je tombe, que je tombe !...

Et ses yeux fixes semblaient attendre de nouveau la fin de la chute dont il était sorti affreusement blessé.

— Ne craignez rien, nous sommes ici, près de vous. Vous allez être sauvé... Vous êtes sauvé...

Mais Paul Réale, le visage bandé, les jambes prisonnières dans les appareils, continuait d'étendre ses deux bras miraculeusement intacts:

— Je tombe !... je tombe !...

Il lui avait suffi à lui qui avait fait toute la guerre sans une égratignure, sans une panne, qui avait son courage affiché sur la poitrine à un ruban barré de sept ou huit palmes, il lui avait suffi un matin qu'il essayait un appareil neuf, en pleine paix, de tomber de deux cents mètres, en vrille, sur une forêt et de dégringoler du haut d'un chêne, de branche en branche et de se casser les deux jambes, il lui avait fallu ce simple accident, qu'il risquait chaque jour, pour que la peur, qu'il ignorait, se logeât dans sa pauvre tête tuméfiée, douloureuse...

Il gémissait comme une bête traquée, comme un enfant dans la nuit hostile.

Et cela dura des heures, jusqu'à ce que, prostré d'une nouvelle fatigue, il tombât, en effet, yeux fermés, dans le sommeil. Sommeil hanté de cauchemars, car ses bras se détendaient parfois, brusquement, comme deux ailes qui planent, puis se repliaient, cassées, inertes...

* * *

Frappant de sa canne et du talon de sa jambe valide, les dalles du préau, Paul Réale s'avance, sourcil froncé, œil hagard. Parfois il s'arrête, tâte un pilier des voûtes, comme pour consolider sa marche. De sa canne, il dessine autour de lui, sur le grès poli, un demi-cercle qui puisse le renseigner sur la réalité du sol. Puis, brusquement, la sueur au front, il s'élance. On devine qu'il retient un cri.

Le voici à table. On glisse sous le pied de sa jambe raide un tabouret de bois. Tout à coup, il blêmit et se cramponne à la table. Le tabouret a basculé et c'est la chute, la chute infinie, dans le vide...

Autour de lui, on se tait et ce silence, respectueux de sa souffrance, la redouble, la rend plus tragique...

On lui a donné un grand fauteuil de cuir, bas et confortable, et des livres. Malheur à lui si un ressort du fauteuil craque, si un feuillet du livre remue. C'est encore un pincement au cœur et le départ pour ailleurs...

Il ne veut pas être plaint. Il a recouvré l'usage de sa raison. Il sait souffrir. Il a beau se dire que toutes ses angoisses passées furent vaines, il garde la terreur des jours à venir...

* * *

Maintenant, il n'est plus seul. Une femme a voulu être la gardienne de ses nerfs malades.

— Veux-tu que je chante ?... Qu'est-ce que je vais te lire, ce soir ?... Ecoute, je vais te raconter une belle histoire...

Sa tâche est de faire oublier à Paul Réale que leur appartement n'est pas un nid dans l'espace et qu'il ne risque pas d'être abattu par le vent... Elle y réussit parfois... La récompense de son entrain, de sa gaieté, de sa vaillance, c'est un sourire de son mari, fleur tardive, qui n'ose s'épanouir complètement, mais dont s'enivre la jeune femme. Et elle n'ose s'écrier:

— Tu vois, tu vois. C'est fini.

Car elle sait, elle sent que ce n'est pas fini.

Il y a toujours cette tragique montée lorsque le ménage rentre de promenade. D'ascenseur, bien entendu, il n'est jamais question... Mais l'escalier lui-même, avec son dessous visible est un calvaire quotidien. La rampe bouge et chaque marche est une montée infinie dans le vide, une chute en hauteur.

— Comment veux-tu que nous arrivions ? tout cela ne tient pas... tout cela penche, penche... arrête-toi... Tout va crouler, crouler...

Un soir, elle n'y tint plus. Ils revenaient tard d'un concert où il avait paru se calmer tout à fait.

Mais l'éclairage tremblotant de l'escalier réveilla ses appréhensions. Un peu avant leur palier, il jeta soudain ses mains devant lui:

— Là, là ! tu vois le grand trou d'air qui nous appelle, qui va nous aspirer. Oh ! oh ! le vide, le vide sans fin... nous allons tomber, tomber, tous deux... Tiens, tiens, voilà ! je tombe... Toi aussi, toi aussi !...

Et il saisit sa femme par les bras.

— Ne me serre pas ainsi, tu me fais mal...

— Ooh ! ooh ! le vide... le vide...

— Tais-toi, mais tais-toi donc, tu me fais peur...

Les mots se sont échappés, les mots qu'elle retient depuis des mois. Déjà elle les regrette:

— Pardon, pardon !...

Mais Paul Réale a lâché prise. Le corps appuyé, de guingois, sur la rampe de l'escalier, on eût dit un pauvre pantin brisé.

A dater de cette tragique soirée, le malade se tut; il garda au fond de lui, comme il faisait jadis, toutes ses transes et jusqu'à ses plus affolantes angoisses.

Cependant, il s'était laissé entraîner hors Paris.

Loin d'être atténué par le grand air marin, son mal semblait s'exaspérer. D'instinct, sa jeune femme appréhendait les pires excentricités. Elle ne le quittait plus d'une minute.

Un soir de tempête, malgré les observations, puis les supplications de sa gardienne, il voulut sortir. Il s'était dressé comme mû par une force secrète. Sa femme le suivit, frémissante.

Tout de suite, le vent les fit se heurter. Mais Paul Réale laissa échapper un ricanement de joie...

— Ah ! bon vent, briseur d'ailes, je te retrouve...

Et il s'élança vers la mer...

— Tête à tête, tête à tête, le vent et moi... A la fin, je veux savoir, savoir...

Le vent siffle au travers de l'estacade de bois qui s'avance vers le large, sans parapet. La main au chapeau, la pèlerine gonflée et haletante, Paul marche sur l'extrême bord du gouffre...

— Prends garde, je t'en prie, lui souffle sa compagne.

Il n'écoute point. On dirait que, pour la première fois, il ne voit pas le vide, réel, enfin réel. Le vent seul l'occupe. Ils luttent l'un contre l'autre.

Tout à coup, un cri retentit.

Est-ce le vent qui a été le plus fort ?
Un cri de femme !

Là-bas, tout en bas, loque ballottée, un homme se débat contre le flot...

Une barque, hésitante et maladroite, s'est approchée. Et maintenant l'homme est debout dans la barque, nu-tête, cheveux en désordre. Il tend ses bras vers la terre ferme, vers sa femme:

— Sauvé, je suis sauvé !

Elle seule pouvait comprendre toute la joie contenue dans ce mot...

Ce qu'il redoutait s'était enfin accompli. Cette chute avait jeté la crainte hors de son corps. Il était guéri... Il pouvait relever la tête et marcher, comme jadis, sans peur.

Jacques des GACHONS.

La santé de votre enfant est-elle bonne ?

Faites-lui prendre les

Ces chocolats d'un effet certain, inoffensifs et très agréables, expulsent les vers et font disparaître la plupart des affections rencontrées chez les enfants, telles que Fièvre, Etat bilieux, Perte d'appétit, Maux d'estomac, Insomnie, Agitation durant le sommeil, Mauvaise humeur, Teint pâle.

MARTINEAU-BOUCHER
Pharmacien en gros
143 St-Maurice, Montréal
En vente partout à 50 cts

NOTRE ROMAN

COEUR SAUVAGE

Par Michel NOUR

(2) Suite et fin

— Mais si! Comme tous les jours... régulièrement! Tu vois comme je suis devenu raisonnable!

— Félicitations!

— Ah! c'est que quand on a un patron comme M. Hardy, on a du coeur à le satisfaire! Voilà un chic type!...

Charles croyait faire plaisir à Lucette en lui disant du bien de son mari.

Mais la jeune femme parut n'attacher aucune importance à l'éloge formulé par l'adolescent.

— Alors, demanda-t-elle, tu es content de ta nouvelle position?...

— Faut pas exagérer... Franchement, je pourrais être plus mal... Mais y a mieux aussi... Quand je vois tant de gens qui vivent sans être cloués comme moi au boulot... ça me fait suer!...

— Je m'étonnais aussi de ta subite passion pour le travail!

— C'est pas une passion va!... Ce n'est qu'une nécessité... provisoire...

— Oh! provisoire!...

— Sûrement!... Suffit de se débrouiller... de trouver un filon... Est-ce que tu travailles, toi, maintenant?... T'as plus qu'à te la couler douce!

— Tu crois?

— Enfin, je t'exposerai mon plan plus tard... ou tout à l'heure... ça dépend. Aujourd'hui, j'ai profité de ce qu'on m'avait envoyé en courses pour monter te dire bonjour en passant... C'est gentil, hein?...

— Très gentil... approuva Lucette, remarquant que Charles se dandinait dans un complet neuf que réhaussait une cravate à la mode, de couleurs crues.

— Un cadeau de ton mari! Comme il tient à ce que je sois propre, il a compris que les effets coûtent cher, et il m'a offert une tenue!

Au lieu de faire plaisir à Lucette, cette générosité la vexa.

Il lui semblait que Roland faisait ainsi une aumône à sa famille!

Et elle ne put s'empêcher de dire :

— Il ferait mieux de te donner les appointements nécessaires pour que tu puisse acheter toi-même ce que tu as besoin!

— Tiens! tiens! songea Charles surpris par cette réflexion et par le ton de Lucette, est-ce que le torchon brûle déjà dans le jeune ménage?... Ça tombe mal... Tant pis, si c'est comme ça qu'il faut prendre la chose pour lui plaire, je vais dire comme elle!

C'était d'ailleurs un excellent prétexte pous se plaindre des temps durs, de la vie chère, de l'impossibilité pour un jeune homme de son âge d'arriver à vivre avec ce qu'il gagnait...

Lucette semblait l'écouter complaisamment, mais en réalité, elle songeait à tout autre chose.

Charles s'étant lancé dans des considérations sur l'exploitation patronale, elle l'interrompit :

— Tout ce que tu diras et puis rien, vois-tu!... Ce n'est pas cela qui changera quelque chose... Du reste, moi, j'ai d'autres soucis...

— Des soucis, toi? Tu me fais rire! Alors, qu'est-ce qu'il te faut pour être heureuse?...

— Autre chose que ce que j'ai, probablement!

— Conte-moi tes ennuis... et tu verras que je saurai te consoler!...

— Non! non! Inutile! Parlons plutôt de toi.

— Tu as raison. Je voulais justement te faire une confidence à mon sujet.

— Je me doutais bien, en te voyant, que tu devais avoir besoin de quelque chose!

— Tu as deviné juste.

— Pourtant, puisque te voilà habillé à neuf...

— Il s'agit d'autre chose bien plus important!... Une combine qui peut rapporter gros... Seulement, pour commencer, il me faudra cent francs...

— Je vois qu'il n'y a pas besoin de gros capitaux pour lancer ton entreprise!

— N'est-ce pas? Cent balles, c'est pas une somme!

— Tu ne vas pas spéculer à la Bourse avec ça?

— La Bourse? fi donc! C'est bon pour les gogos... et les flibustiers! Je ne suis nil'un ni l'autre!

— Qu'est-ce que tu veux donc faire?

Des opérations honnêtes et régulières! J'ai un copain qui connait un joceky...

— Tu veux jouer aux courses?

— Mais non!... On finit toujours par perdre quand on joue aux courses! Il s'agit seulement de miser une fois... pas plus... quand on a un bon tuyau... Et j'en ai un pour dimanche... Ce n'est pas jouer, c'est simplement profiter de l'occasion quand elle se présente. Tu saisis la différence?

— Très bien.

— Alors, tu me prêtes cent balles?

— Ecoute, je voudrais pas être moins généreuse que mon mari, mais je n'ai rien à moi... Il faut que je prenne ça sur le budget de la maison...

— Qu'est-ce que ça fait? Je te rembourserai lundi, sans faute! Je ne te demande pas un cadeau! Aussitôt que les billets auront fait des petits, je te les rendrai!

— J'y compte!

Charles s'en alla tout joyeux d'avoir obtenu sans plus de difficulté ce qu'il désirait.

Cependant, Lucette ne le revit pas le lundi, comme il l'avait promis.

Ce fut le mercredi seulement qu'il se présenta, excusant son retard en alléguant qu'on ne lui avait donné aucune commissoin à faire les jours précédents et qu'il n'avait pas osé venir acquitter sa dette aux heures où M. Hardy devait se trouver en compagnie de sa femme.

— Enfin, conclut, tu vois qu'il ne s'agit que d'un petit retard et que je suis de parole tout de même, puisque je te rapporte ton argent!

— Sérieusement?

— Ah ça! tu n'as donc pas confiance en moi?

— C'est ta combinaison qui m'en inspire aucune!

— Tu as tort! On a gagné, comme c'était prévu. . Seulement, pour que ça donne et qu'on en profite largement, il faudrait miser plus gros... Ainsi, pour dimanche, on escompte un gros rapport avec un canasson qui n'a encore rien fait, mais qu'on réserve.. Il s'agirait de ne pas rater l'occasion! Si on avait seulement un billet de mille, ce serait le commencement de la fortune! Est-ce que ça te tenterait?

— Pas du tout.

Charles soupira :

— Bien sûr! Toi, tu as l'argent comme tu veux! C'est tout de même malheureux... Tu vois que ça marche... Tu devrais m'aider...

— En t'avançant mille francs?

— Tu vois bien que maintenant on peut me prêter de l'argent, puisque je le rends!... Par conséquent, avec les cent francs que je te rapporte, ça ne te ferait que neuf cents à me remettre...

— Tu as raison... Eh bien, je vais te chercher ça...

Lucette s'éloigna un instant.

Charles était si content de son rapide succès qu'il ne remarqua pas l'ironie du sourire qui avait soudain rendue moqueuse la physionomie de Lucette.

Une minute après, elle reparut, disant :

— Je n'ai pas assez de monnaie... Je vais être obligée de te remettre un gros billet... Rends-moi donc les cent francs que tu me dois...

La physionomie de Charles se cotnracta brusquement.

Il n'avait pas prévu ce contre temps : tout le succès de sa ruse s'effondrait.

Ne comprenant pas encore que Lucette se jouait de lui, il essaya de badiner :

— Peuh! tu n'es pas à ça près! Ça fera

Adj. Menard
IMPRIMEUR

Notre motto: "Promptitude et satisfaction", vous assure plein et entier contentement.
— Nos prix sont raisonnables. —

Tél. Lancaster 1907

987, boulevard Saint-Laurent, Montréal.

Téléphone Cherrier 2020

Avez-vous votre fleuriste?
Si non, une visite est sollicitée chez

Mlle BEATRICE BOULERICE
FLEURISTE

Spécialités: Gerbes de noces — Tributs floraux — Fleurs pour toutes occasions
Ouvert le dimanche et tous les soirs

1834 STE-CATHERINE E., MONTREAL
Entre Papineau et Cartier

Téléphone 464

Pour vos Parties de Plaisiri, venez au

CHATEAU INN
J. E. LAZURE, propriétaire
Repas servis à toutes heures. Danse, Bière et Vin.
H. BLOUIN, gérant. **St-Jean, Qué.**

Femmes souffrantes
Le Composé Végétal

Julia Richard, remède souverain des organes de la femme prévient les opérations et les troubles du retour d'âge, accomplit tous les jours des cures merveilleuses. Sur réception de $2.00, mon traitement vous sera envoyé.

JULIA RICHARD
Casier Postal 2334, Montréal.

dix pour cent de plus dans le business, voilà tout !

— Je n'y vois pas d'inconvénient... Montre-moi seulement ton petit billet... Puisque tu venais me le rendre, tu dois l'avoir sur toi.

— Ce que t'es rosse, tout de même!

Il fit mine de chercher dans sa poche, puis, devant l'air narquois de Lucette qui s'amusait de sa déconvenue, il se ravisa :

— Après tout, je ne veux pas avoir l'air de me justifier de ta méfiance! Si tu ne me crois pas, tant pis!

— Alors, sois assuré que je ne te crois pas.. et que je ne t'ai jamais cru !

— Tu t'es fichue de moi !

— Pour éviter que ce soit le contraire qui arrive! Avoue donc que tu m'avais joué une petite comédie et que tu n'as pas le sou ?

— Pas le sou... tu vas un peu fort... vu que j'ai soixante francs que je viens d'encaisser pour ton mari... S'il y avait eu seulement un peu plus, je t'aurais joué le coup et tu aurais été refaite!

— Penses-tu? Je n'ai jamais eu l'intention de te confier mille francs pour aller les jouer et t'entraîner à la perte!

— Même si j'avais remboursé ?

— Même!

— Tu dis ça, maintenant!... Allons, au point où nous en sommes, j'aime mieux jouer cartes sur table avec toi...

— Tu as perdu?

— Non... Le cheval qu'on devait jouer n'a pas couru... Alors, tu comprends, comme je n'avais plus d'autre galette... ni mon copain non plus... et qu'on avait eu le tort d'emmener deux petites amies avec nous... je me suis trouvé à sec... Mais dimanche prochain, c'est sérieux ! On réussit le grand coup!... Maintenant que j'ai été franc avec toi, j'espère que tu ne me refuseras plus?...

— Tu te trompes. Je refuses plus que jamais. C'est net, définitif, et je te prie de ne plus insister.

Charles vit que la partie était perdue et qu'il devait renoncer à tout espoir de reprendre l'avantage.

Il blémit et ricana :

— Ton mari te tient les cordons de la bourse rudement serrés, à ce que je vois!

— Quand même j'aurais une fortune à ma disposition, je ne te prêterais pas d'argent pour l'usage que tu veux en faire!

— Oui, c'est pour mon bien que tu refuses de me rendre service! Comme c'est commode! On se montre vertueux, on affiche de bons principes, on fait de la morale, et tout ça, c'est gratuit! Eh bien, cette fois, je crois que tu te trompes, tu obtiendra un résultat tout à fait opposé à celui que tu supposes! Une dernière fois, veux-tu ?

— Non !

— Tu t'en repentiras! Voyons, si ça te gêne réellement avec ton mari de disposer de cette petite somme-là, tu as bien un... ami qui te refuserait pas de l'obliger ?...

— Quoi ! Qu'est-ce que tu veux dire ?...

— Oh! ne monte pas sur tes grands chevaux !... Quand le mari a une bonne amie, la femme peut bien avoir un bon ami, c'est couru !...

— Je n'ai pas de bon ami... mais je suppose que Roland n'a pas de bonne amie!

— Ce que t'es jalouse !

— Ne confonds pas la jalousie avec le souci de ma dignité!

— Oh! moi, ça m'est égal! Tout ce que je peux te dire, c'est que ton mari a certainement une liaison... Je ne sais pas exactement où en est l'intrigue, mais ça se devine avec une femme qui a des yeux comme celle-là! Et la manière de sourire, le son de la voix, la démarche, tout... C'est de l'amour en fusion, cette créature-là!...

— Tu la connais donc bien ?

— Non, je l'ai vue passer, simplement... Elle est venue plusieurs fois voir le patron dons son bureau... Les visites ont été longues... et à la façon dont ils se regardaient en se quittant... il n'en fallait pas plus pour qu'on soit fixé !

— Eh bien, moi, je suis sûre que tu te trompes... Comment est-elle cette femme?

— Une grande brune... un beau corps... une démarche superbe...

— Alors, ce serait Mme Lineuse...

— Oui, je crois que c'est cenom-là qu'elle a dit la première fois qu'elle est venue... parce qu'après, elle allait directement au bureau du patron sans rien demander... Et ils en restaient du temps ensemble!

Charles voyait que sa révélation dépitait violemment Lucette.

Il insistait pour la faire enrager, pour se venger de son insuccès.

— Charmant! murmura Lucette. Je te remercie de m'avertir... un peu tard !

— Oh! moi, tu sais, je croyais que chacun de vous s'amusait de son côté...

— Et elle vient souvent ?

— Depuis quelque temps, elle ne vient plus du tout !

— Tu vois bien, c'est déjà fini... Tu t'es figuré des choses... qui n'ont jamais existé... Puisqu'elle ne vient plus, c'est qu'il n'y a pas de liaison...

— Moi, je crois au contraire que ça va de mieux en mieux, parce que je les ai rencontrés hier qui montaient dans un taxi et qui s'en allaient ensemble...

— Et c'est tout ce que tu as vu ?

— C'est tout. Ça ne te suffit pas ?

— Cela m'est tout à fait indifférent... Dès l'instant que Mme Lineuse ne vient plus le relancer à son bureau, c'est tout ce que mon amour-propre demande !

— Et le reste ne t'émeut pas ?

— En aucune façon.

— Enfin, tu es renseignée, maintenant. Tu n'as qu'à faire ton profit de ce que je t'ai dit.

— Je n'ai pas le moindre profit à en faire.

— Savoir... Un mari se montre d'autant plus généreux qu'il a quelque chose à se reprocher...

— Je n'ai pas besoin de ses généérosités...

— Elles me seraient inutiles à moi... Ainsi, les mille francs...

— Tu penses que je vais te les offrir pour te récompenser de ton bon office?... Non, tu n'auras rien. Là-dessus, au revoir, il faut que j'aille m'habiller, parce que j'ai à sortir.

Lucette était redevenue très calme, très maîtresse d'elle-même en apparence.

Ainsi congédié, Charles s'en alla en grommelant :

— Tant pis! Le sort en est jeté!... C'est elle qui l'aura voulu !...

X

Les salles d'architecture des musées passent à tort ou à raison, parce qu'elles reçoivent peu de visiteurs, pour recevoir les amoureux qui cherchent à se cacher au début d'une liaison.

C'est sans doute sur la foi de cette réputation que Lucette se décida à accorder son premier rendez-vous à Hubert au musée du Louvre.

Elle voulait pouvoir causer librement avec lui sans risquer d'être vue ni sans être exposée à subir une attaque trop hardie.

Dans ces conditions, le musée était tout indiqué, et ce choix révéla au beau Castel que si la chute finale de Lucette entrait dans la catégorie des choses réalisables, le jour était encore différé.

Il estima pourtant que l'aventure valait la peine d'être suivie :

— Cette petite en est évidemment à son premier faux pas... Il est naturel qu'elle hésite avant de se décider... On peut perdre avec elle une heure qui aura peut-être une savoureuse compensation.

"Perdre une heure" était une façon de parler, car si, dans les retraits d'une salle d'architecture, on ne peut obtenir d'une femme que de menues privautés déjà fort appréciables, on en profite pour amorcer une suite plus substantielle.

A ce point de vue, Lucette arriva dans les meilleures dispositions.

Les révélations de Charles avaient produit leur effet.

— Ah! mon mari s'offre une belle amie! songea la jeune femme, pourquoi ne m'offrirais-je pas, moi, une compensation ?... C'est-à-dire, non... Je veux me venger, tout simplement !

Vengeance !

Le mot était bientôt dit.

Lucette se rendait compte, mais très imparfaitement, que la situation, par sa propre faute, n'était pas la même dans son ménage que dans un autre et que la culpabilité de Roland, si même elle existait, s'en trouvait très atténuée.

Elle hésita...

Puis elle conclut :

— Après tout, c'était à lui de se faire aimer... ou de ne pas m'épouser... Il connaissait la vie mieux que moi... Dès l'instant qu'il en aime une autre, c'est qu'il renonce à moi !... Alors, pourquoi supporterais-je tout cela avec abnégation ?

Elle allait ainsi, délibérément, à l'amour sans être amoureuse, à l'adultère, sans l'excuse de la passion ou d'un égarement sensuel.

Hubert se trouvait là pour en bénéficier, mais c'était le hasard seul qui le désignait et non un choix déterminé et réfléchi.

Dès qu'elle arriva, exacte au rendez-vous, comme une femme qui n'en a pas l'habi-

tude, il l'entraîna dans un coin sombre et voulut l'embrasser.

Mais elle se défendit.

— Causons d'abord !

— Comme il vous plaira, ma chérie...

— Ne m'appelez pas ainsi... Je veux bien croire que je suis votre chérie, mais je ne vous ai pas encore donné le droit de me le dire.

— Pardonnez-moi... Je croyais...

— Vous croyez, parce que je vous accorde une faveur, que vous n'avez plus qu'à vous avancer pour cueillir les autres ?... Ce n'est pas tout à fait cela... Le fruit mûrit... Il n'est pas encore à point pour tomber... dans vos bras!

— J'attendrai! fit Hubert, s'efforçant de dissimuler son dépit.

— Oh! rassurez-vous! Je ne mettrai pas votre patience à une longue épreuve... Seulement, voyez-vous, je n'ai pas l'habitude... alors, je suis gênée...

— Ce trouble vous rend encore plus délicieuse et je vous en aime davantage!...

— Vous m'aimez! Vous m'aimez! En êtes-vous bien sûr ? C'est le grand amour?

— Qu'appelez-vous le grand amour ?

— Votre question me rassure! J'avais peur que vous ne vous emballiez dans de superbes déclarations dont vous n'auriez pas pensé le premire mot !

— Je suis sincère !

— C'est pourquoi vous ne m'envoyez pas le grand boniment... et vous avez raison! Ça ne correspondrait pas du tout à mon état d'âme...

— Vous voyez comme nous sommes faits pour nos accorder !

— Je l'espère... Un accord passager !

— Pourquoi passager ?

— N'est-il pas toujours ainsi dans le genre d'aventure que nous méditons ?

— Plus ou moins... On ne règle jamais ça d'avance. Notre liaison peut durer très longtemps... et c'est mon plus cher désir...

— A moi aussi...

— En ce cas, l'avenir est à nous!

— A moins que vous ne vous lassiez très vite de moi!... Les hommes ne sont pas longtemps fidèles...

— En voilà une idée! Les femmes ne le sont pas davantage. Ce sont elles souvent les premières à vouloir rompre.

— Parce que leur ami fait ce qu'il faut pour cela !

— Comme on voit que vous manquez d'expérience !

— Allons donc ! Un ami ou un mari, c'est toujours un peu la même chose... La nature de l'homme est la même... incapable de s'attacher exclusivement! Croyez-vous donc, par exemple, que je vous écouterais, si mon mari n'avait pas une amie ?

— Cela n'a pourtant aucun rapport !

— Ah! vous trouvez, vous ? M'auriez-vous donc fait la cour si vous n'aviez pas su quel lien unissait Roland à Mme Lineuse ?

— Mais certainement.

— Ah! fit Lucette dépitée, je pensais que vous alliez me dire que vous ignoriez cette liaison... Je vois qu'elle est publique !

— Publique ? Mais non! Très discrète, au contraire, et des plus correctes...

— Parfait! je devrais en complimenter mon mari, n'est-ce pas?... Enfin, Andrée est bien la belle amie de Roland... Je voulais en être sûre... et je vous remercie de m'avoir fourni cette précision qui me manquait!

— Vous n'aviez donc que des soupçons?

— Non, j'étais renseignée... mais je voulais savoir à quel point c'était connu... Pourquoi ne m'avez-vous pas avertie plus tôt ?

— Parce que cette façon d'agir aurait été malhonnête! On peut avoir le plus

Nouvelle création

TULIPE NOIRE

DE CHENARD

Succès sensationnel

grand désir de consoler une femme sans se croire autorisé à provoquer son chagrin pour en profiter ensuite...

— J'admire votre délicatesse! Mais rassurez-vous! Je n'éprouve aucun chagrin! Je tenais simplement à être fixée. Maintenant, assez sur ce sujet, parlons de nous!

— Je ne demande pas mieux, car j e tiens à vous obtenir autrement que dans un but de vengeance...

Une conquête réalisée dans ces conditions n'était pas suffisamment flatteuse pour lui.

Lucette comprit ce sentiment et elle ne put qu'en savoir gré à Castel.

— Rassurez-vous, lui dit-elle, je ne vous aurais jamais cédé, si mon mari ne m'avait pas outragée... Mais cela ne m 'aurait pas empêchée d'avoir pour vous les mêmes sentiments de sympathie que j'éprouve en ce moment...

Elle cherchait à se persuader à elle-même qu'elle aimait Hubert, que la tendresse du jeune homme lui était précieuse

Elle appelait le vertige auquel elle ne se trouvait pas en proie naturellement.

Hubert, de son côté, se rendait compte qu'elle n'était pas subjuguée et qu'il ne faisait que piètrement figure de triomphateur.

Cependant, l'occasion était trop tentante pour qu'il la laissât échapper.

Lucette était jolie.

Son trouble la rendait plus désirable encore.

— Lucette ! murmura Castel affectant de paraître plus ému encore qu'il ne l'était réellement, Lucette, je vous adore... et je vous appartiens... Commandez, je vous obéirai, mais je vous en supplie, ayez pitié de moi... Accordez-moi la joie de vous voir ailleurs qu'ici...

Elle balbutia, abaissant ses longs cils sur ses yeux angoissés :

— Je veux bien...

— Voulez-vous accepter une tasse de thé, demain ?

— Oui...

— Chez moi ?...

Comme elle hésitait à répondre, il la serra contre lui et cueillit l'acceptation sur ses lèvres.

Cette fois, Lucette reçut le baiser avec l'ardent désir de le savourer et d'y répondre.

Or, ce premier essai ne lui procura pas la satisfaction escomptée.

Elle quitta néanmoins Hubert avec l'intention bien arrêtée d'aller le lendemain chez lui.

Sa décision était prise.

Mais cette perspective n'allumait pas en elle le rayonnement souhaité par son imagination.

Pous se consoler, elle se disait :

— C'est sans doute que je suis trop difficile... Les autres se contentent plus aisément que moi...

Elle ne pouvait se défendre de penser que le baiser de Roland lui aurait peut-être été plus agréable que celui du beau Castel...

Tant pis!

Roland s'était détourné d'elle !

C'était le destin!...

La jeune femme s'y résignait sans l'accepter avec joie.

Le moindre événement pourrait avoir sur elle une influence capitale.

Que Roland sût se montrer comme elle le désirait obscurément et la situation pouvait être complètement bouleversée.

Malheureusement, ce soir-là, Hardy retenu par la négociation d'une affaire importante, téléphona à sa femme qu'il ne rentrerait pas dîner.

Lucette lui en voulut encore de la condamner à un repas solitaire et maussade après lequel elle se retira aussitôt dans sa chambre.

XI

Lucette, le lendemain matin, laissa Roland absorber seul le chocolat matinal dans la salle à manger, contrairement à la coutume qu'ils avaient de prendre chaque jour le petit déjeuner en commun, afin de recommencer ensemble la vie journalière que la nuit interrompait.

Le tête-à-tête lui eût paru odieux.

Elle ne voulait pas se trouver seule avec Roland.

Ce n'était pas de la honte, puisqu'elle n'avait à se reprocher qu'une mauvaise intention.

Etait-ce plutôt l'appréhension, la crainte préventive du remords qui l'eût peut-être fait renoncer à son projet ?

Lucette ne cherchait pas si loin.

Il lui déplaisait d'être avec son mari.

Donc, elle l'évitait!

Il se dédommagerait avec Andrée Lineuse !

Cette pensée lui redonna du courage pour accomplir ce qu'elle méditait et qu'elle redoutait plus que la veille.

Bien qu'elle eût prétexté, le matin, pour ne point rejoindre Roland, une migraine qui l'empêchait de se lever, elle s'habilla pour sortir et partit après avoir donné ses instructions à la domestique :

— Quand Monsieur rentrera, vous lui direz qu'il ne m'attende pas pour se mettre à table... Je vais déjeuner chez mes parents...

Elle n'avait pas du tout l'intention d'y aller.

Elle ne savait pas ce qu'elle allait faire.

Plus l'heure de son rendez-vous avec Hubert approchait et plus l'événement lui semblait énorme.

Elle n'hésitait pourtant plus; elle s'entêtait dans sa résolution.

Mais elle ne voulait plus revoir Roland avant que sa vengeance fût accomplie.

Machinalement, elle avait pris un taxi pour se faire conduire faubourg Saint-Martin.

Au milieu du trajet, elle changea d'avis :

— Non, ce n'est pas là que je dois aller... Je veux du mouvement... du monde...

Elle arrêta le chauffeur et lui donna l'adresse d'un restaurant élégant.

Elle y dégusta du bout des dents un menu soigné sans trouver l'excitation qu'elle cherchait sans s'en avouer le motif.

Puis, comme elle avait encore du temps à prendre, elle décida de retourner à pied chez elle.

Le temps était propice à la flânerie, les promeneurs ne manquaient pas.

Lucette récolta le long de son chemin des hommages plus ou moins discrets.

Ces manifestations du désir masculin ne la choquaient plus maintenant.

Elle s'en moquait ou s'en amusait suivant la tête et l'allure de celui qui tentait de l'aborder.

Aucun ne lui semblait mériter d'être préféré à Hubert ou à Roland...

Quelques-uns risquaient des paroles, tantôt respectueuses, tantôt cyniques.

Parfois, on l'appelait madame, mais, le plus souvent mademoiselle.

— Mademoiselle! répétait machinalement Lucette, ils ne savent pa si bien dire!

Dans une heure, je me mettrai en route pour aller le retrouver... Cette heure-là, je vais la passer chez moi... Roland doit être reparti depuis longtemps...

Il était reparti en effet.

Lucette était seule... libre... Elle allait accomplir sa destinée... lorque la domestique lui demanda :

— Madame a bien reçu son télégramme?

Lucette sursauta.

— Quel télégramme ?

— Eh bien... le petit bleu... la carte pneumatique... qui est arrivée pendant l'absence de madame... Monsieur n'a pas voulu l'ouvrir... Et comme il savait où vous étiez... vu que je lui avais dit... comme madame m'avait dit... Monsieur m'a envoyé chercher un commissionnaire pour le porter à Madame chez son père.

Devant l'air bouleversé de sa patronne, la bonne se perdait dans ses explications.

Lucette se ressaisit :

— Ah! oui... très bien... le petit bleu... Monsieur aurait bien pu l'ouvrir...

Elle ne savait plus ce qu'elle disait.

Qu'était-ce que ce télégramme ?

Qui donc le lui avait envoyé?

Hubert... peut-être

Il se trouvait dans l'impossibilité de la recevoir ?...

Pourtant, il n'aurait pas recouru à ce dangereux moyen de correspondance...

Enfin, l'essentiel était que Roland n'eût pas pris connaissance du message...

Elle avait le temps de faire face au péril.

Mais il fallait le conjurer sans tarder.

Elle devait courir en hâte chez les Favrel, puisqu'elle n'y était pas allée, pour entrer en possession du télégramme, savoir ce qu'il contenait... et inventer une fable à l'usage de Roland...

Pauvre Lucette !

Elle n'avait pas encore trompé son mari et elle voyait se dresser devant elle toutes les complications, punitions qui découlent de l'adultère !

Une inquiétude folle la tenaillait.

Quand elle arriva faubourg Saint-Martin, son épouvante s'accrut.

Ce fut son père qui la reçut et l'expression tragique de la physionomie de Favrel acheva de la bouleverser.

Le vieil employé avait les traits creusés, les lèvres tremblantes, les yeux chavirés.

De la pièce voisine, des bruits rauques de sanglots arrivaient à travers la porte fermée.

— Que se passe-t-il donc ?... balbutia Lucette.

— Enfin, te voilà! s'exclama Denis en la serrant dans ses bras. Je me demandais ce que cela voulait dire... Ce que tu étais devenue... Quand le malheur nous frappe on est tout de suite prompt à s'inquiéter... à s'imaginer que d'autres catastrophes vont encore s'abattre sur vous... Enfin, te voilà...

Il l'embrassait avec une tendresse fébrile, comme un être cher qu'on retrouve en bonne santé après avoir cru le perdre...

Et il ne trouvait que ces mots à répéter :

— Te voilà... te voilà...

— Mais, protesta Lucette, je n'ai jamais couru aucun danger...

— Tant mieux... Tu ne te figures pas dans quel état je me suis trouvé, quand j'ai vu qu'on me rapportait mon petit bleu... non décacheté... Le commissionnaire qui me l'as remis ne pouvait rien m'expliquer... il ne savait rien, cet homme... Et moi, j'avais l'esprit si troublé que j'ai dû le mettre à la torture pour essayer de deviner...

— C'était pourtant simple... J'avais projeté de venir déjeuner avec toi... J'étais partie pour cela... et puis, au dernier moment, je n'ai pas pu, voilà...

— Alors, tu ne sais rien, tu n'as pas revu ton mari ?

— Mais non !

— Comment se fait-il que tu sois venue ?

— A cause de ce télégramme... Quand je suis rentrée, la bonne m'a dit ce qui s'était passé... que Roland, croyant que j'étais ici, s'était hâté de me le faire parvenir... Alors, je me suis dépêchée de venir en prendre connaissance...

— Et tu n'avais pas deviné que c'était moi qui te l'envoyais ?...

— Non... Comment aurais-je pû me douter ?

— C'est vrai... Je n'ai plus la tête à moi... Il me semble que personne ne peut ignorer... Mais je comprends, tu ne savais rien... Tu n'étais pas chez toi, c'est naturel... Seulement, moi, ça m'a affolé... Je me demandais pourquoi on me renvoyait mon télégramme. A force de chercher, j'ai supposé... la vérité en somme... Qu'on te croyait ici... et comme tu n'y étais pas... j'ai craint que tu n'aies été victime d'un accident...

— Pauvre père... tu vois... il n'en était rien...

— J'étais si inquiet... que j'ai cru devoir téléphoner à Hardy, à son bureau, tout à l'heure...

— Hein ?

— Lui non plus n'y comprenait rien... Je l'ai plongé dans l'anxiété...

— Ah ! quelle idée tu as eue là!...

— Je me rends bien compte maintenant que j'ai eu tort... Si j'avais su... Enfin, je vais tout de suite aller demander une autre communication pour le rassurer...

Lucette n'entendait plus que vaguement ce que lui disait son père...

Un nouveau souci l'obsédait.

Ainsi, par un concours de fatalités, Roland savait qu'elle n'était pas venue chez les Favrel, qu'elle avait menti, qu'elle avait voulu se rendre libre en cachant le véritable motif de sa sortie... en se créant un alibi pour l'emploi de son temps!...

A quel nouveau mensonge allait-elle être obligée de recourir pour expliquer sa conduite à Roland ?

XII

Favrel ne se doutait pas du véritable motif de l'émoi de sa fille.

Il continuait :

— Je vais téléphoner à ton mari... sans retard... pour le rassurer... lui dire que tu es ici... qu'il vienne te chercher... n'est-ce pas ? Il t'aime tant!... Mais, auparavant, je veux te dire... il faut que je t'explique le tragique accident... Ton frère...

— Qu'est-ce qu'il a fait ?...

— De bien vilaines choses, le malheureux... Mais il n'en fera plus! C'est fini...

— Comment ?... Charles n'est pas ?

— Si... justement... il est mort... et dans de bien tristes cisconstances...

— Un accident ?

— Non... c'est plus douloureux... Figure-toi qu'il avait complètement disparu depuis qu'il ne travaillait plus chez Hardy...

— Comment ? Charles n'était plus l'employé de mon mari ? Je l'ignorais complètement...

— Il était convenu qu'on ne devait pas t'en parler... J'ai eu tort de te le dire... Mais, enfin, maintenant, ça n'a plus la même importance... Il faut bien que tu comprennes ce qui s'est passé...

— Ah! je t'en prie, tu me tortures avec tes reticences !

— Eh bien! voilà... Ce malheureux Charles avait une conduite encore pire qu'on ne le supposait... des fréquentations déplorables... C'est ce qui l'a perdu...

"Bref, comme je te le dis, il n'était pas rentré depuis son départ de chez M. Hardy...

"Tu penses dans quel état était sa mère !...

— Il avait donc été congédié brusquement ?

— Très brusquement... oui... il y a cinq jours...

— Et je n'en ai rien su !

— Non... on estimait que cela valait mieux... On ne prévoyait pasnon plus ce qui est arrivé... Sa mère pensait qu'il se se cachait... mais qu'il se déciderait à reparaître...

"Et voilà que ce matin, on l'a ramené avec des agents quiavaient trouvé l'adresse, en fouillant ses poches...

"Il était mort...

— Que lui était-il doncarrivé?

— Une rixe avec des apaches... Oui, c'était dans ce monde-là qu'il vivait! Ce sont des gars qui se battent pour des riens... et qui jouent du couteau... Charles a été frappé en plein coeur...

— Pauvre gosse... murmura Lucette.

— C'est la mère, surtout, qui est à plaindre, maintenant... Elle est comme folle !... Tu l'entends gémir et sangloter !...

— Je comprends sa douleur. C'est terrible pour elle!...

— Oui, malgré tout, c'était tout de même son enfant... Un vaurien.. un voleur... mais enfin...

— Qu'est-ce que tu dis? s'écria brusquemen Lucette, un voleur?...

— Oh! ne fais pas attention... le mot

Téléphone 931
Dr GERALD CAZA
CHIRURGIEN-DENTISTE
100 rue Richelieu, St-Jean, Qué.

Téléphone 24
MARCHE IDEAL
JOLIN & FRERES, props
BOUCHERS et EPICIERS
Epiceries de Choix, Boeuf, Lard, Jambon
Veau, Mouton, Poissons Frais et Salé,
Légumes de toutes sortes, etc.
59 rue St-Jacques, St-Jean, Qué.

Boîte Postale 308
VICTOR MOREAU
PHOTOGRAPHE MODERNE
St-Jean, P.Q.
Les clients du dehors de la ville auront prix spécial et attention particulière.

Nous allons chercher et livrons la marchandise
TELEPHONE LANCASTER 7772
City Hall Taiior Shop
HEBERT CHAMPEAU, prop.
Habits faits sur commande
Costumes de dames
Nettoyage, Pressage et Réparages de toutes sortes
Nettoyage français et Teintures
1446, Avenue de l'Hôtel-de-Ville
MONTREAL

m'a échappé... N'en parlons plus, maintenant qu'il est mort...

— Parlons-en une dernière fois! C'est donc parce qu'il avait volé Roland qu'il a été mis à la porte?

— Il n'a pas été mis à la porte... C'est lui qui s'est abstenu de revenir.

— Et on m'avait caché ça !...

— Pour t'éviter un chagrin inutile... C'est Hardy qui l'avait exigé... pour que tu n'aies pas de souci... Il ne voulait rien dire à personne... pas même à nous...

"Seulement, comme Charles ne reparaissait pas ici, la mère s'est inquiétée.

"Elle est allée s'informer de lui au bureau de M. Hardy et il a bien fallu qu'il lui dise la chose...

— Quelle chose exactement ?

— Ah! tu me forces à tout te raconter... Je manque à ma promesse...

— Il est trop tard maintenant pour me cacher quelque chose! Je veux savoir!

— Eh bien, voilà... Roland avait confié à Charles quelques factures à encaisser... Jusqu'alors, il s'était acquitté ponctuellement de ce travail. Mais ce jour, il y en avait pour plus de deux mille francs... Le gredin s'est laissé tenter...

— Et il a volé Roland !

— Après avoir empoché, il a disparu... Tout d'abord, ainsi qu'il nous l'a expliqué, ton mari avait pensé qu'il s'était trouvé en retard et que, ne pouvant rentrer à l'heure voulue, il apporterait la somme le lendemain matin... Mais le lendemain, personne !

"Alors, il s'est informé... Il a appris que Charles avait tout encaissé... et qu'on l'avait vu en compagnie de chenapans de son espèce... escortés de filles de bas étage... La petite enquête à laquelle il s'est livré, lui a révélé en outre que son jeune employé jouait aux courses...

— Cela, je le savais... Il a même voulu m'emprunter de l'argent... et c'est parce que je lui ai refusé ce qu'il me demandait, qu'il s'est décidé à le prendre! Quelle honte pour nous vis-à-vis de Roland !

— Pas pour toi! A ce point de vue, tu n'as pas à t'inquiéter!... Roland est d'une délicatesse! Et son amour pour toi est si grand! C'est à cause de toi qu'il n'a pas voulu porter plainte !

Lucette se cabra.

Cette magnanimité de Roland la fouettait plus qu'une insulte !

De la pitié!

Elle n'en voulait pas!

Les lèvres pincées, elle proféra d'un ton haineux :

— Le beau mérite, vraiment! Et il y a de quoi lui témoigner une fameuse reconnaissance! Pour une si petite somme, il n'a pas fait un grand sacrifice!

Favrel, surpris, protesta doucement :

— Il n'est pas question de sacrifice... Tu es injuste ou tu ne te rends pas bien compte... Ce que j'admire, c'est le souci de ton mari pour t'éviter une peine. Il n'avait qu'une pensée : "Que Lucettte ne sache rien de tout cela, c'est tout ce que je demande!" Il avait peur que tu ne risques de te sentir humiliée devant lui, tu comprends...

— Si je comprends!...

Lucette n'était pas touchée.

Elle se révoltait !

Elle voulait avoir d'obligations d'aucune sorte à son m ari.

— Maintenant, reprit Denis, je vais le prévenir que tu es là... Il doit être inquiet...

— Comme tu voudras...

— Je te quitte... Attends-moi ici parce que pe ne sais pas si ta mère voudra... que tu ailles faire une prière auprès du malheureux... Pour moi-même, elle dit que ce n'est pas ma place... qu'il n'y a qu'elle qui soit capable de lui pardonner assez complètement pour rester auprès de lui... et qu'elle veut être seule à le veiller.

— C'est bien, j'attendrai.

A ce moment, la sonnerie du cartel de la salle à manger vibra et tinta quatre fois.

Lucette tressaillit :

Quatre heures !

L'heure fixée pour son rendez-vous avec le beau Castel....

A ce moment même il l'attendait sans doute.

Elle devrait se présenter à sa porte, troublée, confuse, hésitante, le coeur battant, plus disposée peut-être à prendre la fuite qu'à affronter le danger fascinant...

Mais elle n'aurait sans doute pas reculé au dernier moment...

Le sort en avait décidé autrement.

Elle n'était pas allée au rendez-vous...

Hubert ne la recevrait pas...

Devait-elle le regretter ou bien voir là un avertissement salutaire?... et bénir le hasard qui la détournait d'une faute redoutable ?...

— — Va, dit-elle à son père, va rassurer Roland...

Favrel sortit et elle demeura seule, en proie à une troublante perplexité.

Certes, maintenant que Charles était mort, elle lui pardonnait ses fautes de grand coeur...

Mais, devait-elle se borner à imposer silence à la rancune qu'elle avait tout d'abord conçue à la pensée de subir, par la faute de Charles, une pénible humiliation devant Roland?...

Etait-ce suffisant ?

Qui sait si ce n'était pas à un sentiment de gratitude que le mort avait droit?

Ne le m éritait-il pas, pour l'avoir empêchée, par une tragique coïncidence, de devenir une malheureuse ?...

Peut-être Charles s'était-il involontairement racheté en la sauvant elle-même?

XIII

Lucette en était là de ses réflexions, lorsque la porte qui faisait communiquer la salle à manger avec la chambre où reposait Charles, s'ouvrit doucement et Mme Favrel parut...

Elle referma soigneusement le vantail derrière elle et s'avança vers Lucette comme une ombre tragique un fantôme noir...

Seuls, dans le visage blême, les yyeux semblaient vivre, furgurants.

Mais ils étincelaient plus de colère que de douleur.

— Mère..., murmura Lucette en s'approchant pour embrasser le spectre.

Au lieu de répondre à ce geste affecé tueux, la mère de Charles s'y déroba avec vivacité.

— Ne me touche pas, je te prie! grommela-t-elle d'un accent farouche.

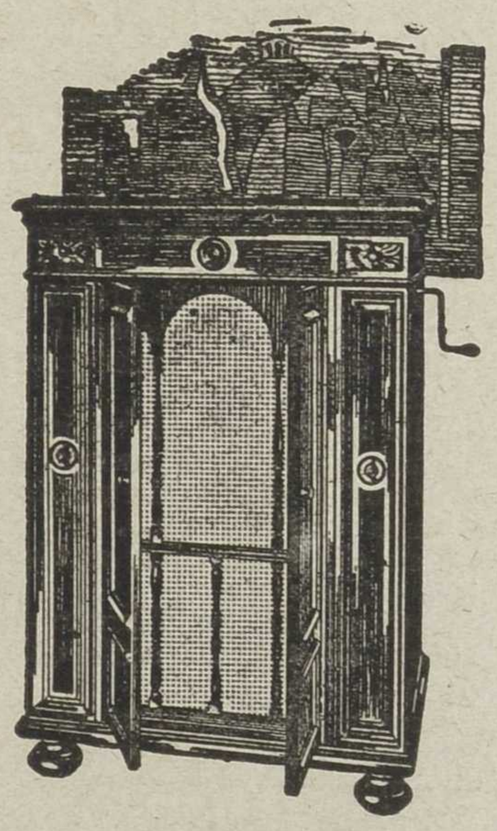
Lucette s'immobilisa, stupéfaite.

Mme Favrel reprit brutalement :

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

— Mais...

— Tp oses reparaître devant moi, abominable créature, après ce que tu as fait?



$385.00

LA SENSATION DU JOUR

"L'Orthophonic" Victrola

L'entendre, c'est se convaincre qu'il est le meilleur

NOUS AVONS TOUS LES MODELES

TERMES FACILES, SI DESIRE

Pianos — Automatiques — Radios — Records
Musique en feuilles — Instruments de Musique

Lawzon Phaneuf LIMITÉE

610 Mont-Royal Est — **Cherrier 6272**

— De quoi donc suis-je coupable ?

— Tu le demandes !

Mme Favrel, qui avait toujours été bonne pour sa belle-fille, la regardait avec méchanceté.

A quoi attribuer ce changegment subit? Lucette ne parvenait pas à le deviner.

— Tu feins l'ignorance... Tu saispourtant très bien ce que je veux dire!

— Au contraire, je ne vois pas...

— Allons donc! c'est de l'hypocrisie!

— En quoi ?

Mme Favrel continuait à expliquer :

— J'ai entendu les dernières paroles de ta conversation avec ton père... Par conséquent tu n'as rien à me dissimuler ! Ah! je ne m'attendais pas à cette nouvelle douleur!... Ainsi, c'est de ta faute si ton frère a volé! C'est toi qui es responsable de sa mort !...

— Moi ?...

— Evidemment! Tu ne t'en rends pas compte? Tu n'en as même pas de remords ?...

— Des remords?

— Puisque c'est toi, tu viens de l'avouer, qui lui as refusé le petit prêt qu'il sollicitait! Cela ne t'aurait pourtant pas coûté beaucoup, dans ta situation, de l'obliger ete d'éviter un épouvantable malheur!

"Si tu lui avais accordé ce qu'il te demandait, 'laffreuse chose ne serait pas arrivée...

"Il aurait été ojuer, oui... et tu aurais peut-être perdu un peu d'argent... Le beau malheur! Tu n'en serais pas morte, toi !...

"Tandis que lui!...

"Il n'était pas méchant, le pauvre enfant... un peu faible seulement...

"Il aurait fallu qup'il soit soutenu, encouragé... Si tu avais compris ton rôle envers lui, tu lui aurais fait doucement la morale... tu l'aurais muis peu à peu dans le droit chemin...

"Au lieu de cela, je vois que tu l'as traité comme un intrus... Tu l'as rebuté...

"Tu lui as fait voir qu'il n'avait pas à compter sur sa famille pour l'aider!

"Tu l'as probablement chassé comme un mendiant ibportun!

"Tu as provoqué sa révolte, tu l'as poussé au désespoir!...

"AAt! oui, c'est de ta faute s'il a volé et s'il est allé se faire tuer!...

Lucette écoutait sa belle-mère, sans proférer une parole.

Elle s'attendait si peu à ce qu'on lui adressait de tels reproches, à ce qu'on rejetât sur elle la responsabilité du drame !...

Le ressentiment de Mme Favrel s'accentuait à mesure qu'elle investivait sa belle-fille.

Elle conclut furieusement :

— Je ne comprends pas que tu aies eu l'audace de revenir ici... En voilà assez! Je te chasse, tu m'entends, je te chasse!...

Epuisée par les événements successifs de cette journée, Lucette crut qu'elle perdait la raison...

Ne t rouvant rien à répondre, ne voulant point discuter avec cette mère éplorée dont une affolante torture morale troublait évidemmentl a raison, elle se détourna pour obéir à l'ordre qu'on lui donnait.

Elle chancelait, défaillante, presque incapable de marcher...

Elle n'eut pas même à faire un pas.

Quelqu'un se précipitait, un bras vigoureux la soutenait, et une voix disait :

— De grâce, madame, n'en dites pas davantage... La douleur vous égare... Ma femme est complètement innocente de ce dont vous l'accusez !

C'était Roland qui venait d'entrer avec Denis, sans que Mme Favrel l'eût entendu, non plus que Lucette.

Le vieil employé avait rencontré son gendre à la porte de sa maison.

Aussitôt après le coup de téléphone de son beau-père; Roland avait quitté son bureau pour se mettre à la recherche de Lucette.

Il était en prois à une douleur torturante.

Pour lui, aucun doute n'était possible : Lucette avait dû être victime d'un grave accident.

Il se la reprensentait déjà, écrasée, mutilée, défigurée, morte, peut-être...

Avant d'entreprendre des investigations, il passa chez lui, afin de savoir si, par hasard, Lucette n'y serait pas revenue... ou n'y aurait pas été ramenée sans qu'on eût encore le temps de l'en prévenir.

Là, il avait été délivré de son angoisse en apprenant que "Madtme était rentrée peu après le départ de Monsieur, mais qu'elle était repartie pour se rendre chez zson père".

Ne comprenant rien à ce qui se passait, Roland avait décidé d'aller lui aussi faubourg Saint-Martin.

En sautant de taxi devant la porte de l'immeuble habité par les Favrel, il avait aperçu Denis qui sortait et il s'était précipité à sa rencontre.

Avant de monter à l'appartement, Favrel l'avait mis au courant de ce qui se passait et lui avait raconté les circonstances dans lesquelles Charles avait trouvé la mort.

Pour Roland, la drame s'effaçait devant un fait bien plus important :

Lucette était là, vivante et bien portante :

. . . . . .

Maintenant, elle s'appuyait sur son bras, encore terrassée par l'émotion, mais les forces lui revenaient, elle reprenait possession d'elle-même, tandis que Mme Favrel, nullement calmée, poursuivait :

— Vous aussi, monsieur Hardy, vous avez votre part de responsabilité dans ce qui arrive! Je vous avais confié mon petit! J'espérais que vous veilleriez sur lui.. Il est entré chez vous avec de bonnes intentions et c'est un cadavre qui me revient... C'est affreux!... Je ne veux plus vous voir... ni vous ni Lucette!... Je ne veux plus!... Allez-vous-en! Laissez-moi en paix avec mon petit!...

Sa voix s'étrangla dans un sanglot.

Hardy s'inclina et entraîna Lucette.

— Oui, allez... murmura Favrel, allez, mes enfants... Elle est folle... Il faut la plaindre... Moi, je reste avec elle... Nous resterons unis dans le chagrin... Sa douleur est la mienne... Au revoir, Roland... Au revoir, ma Lucette...

Il embrassa tendrement la jeune femme dont la joue s'humecta des larmes paternelles....

Puis, Hardy et sa femme s'éloignèrent, la porte se referma sur eux, le vieux comme le jeune, se trouva dans la peine.

XIV

Lucette semblait atteinte d'un mutisme étrange. Elle n'avait pas l'air de penser plus qu'elle ne parlait. Elle avançait d'une allure automatique qui se déprimait comme sous l'action d'un ressort lassé.

Roland dut non seulement la soutenir, mais presque la porter pour la faire monter dans la voiture qui les ramena c hez eux.

Lucette s'abandonnait, vaincue par une fatigue physique qui la terrassait.

Roland ne cessait de l'envelopper d'une protection intentionnée qu'elle acceptait passivement.

Tant que l'auto roula, elle ne fit pas un mouvement.

Hardy la tenait, blottie contre sa poitrine et comme elle ne bougeait pas, les mains inertes, les yeux clos, il supposa qu'elle était endormie.

Lentement, doucement, prenant des précautions infinies pour ne pas l'éveiller, il s'inclina vers la tête chère et posa ses lèvres dans les cheveux dorés.

La caresse se prolongea, muette et profonde, sans que Lucette parût s'en apercevoir.

Pourtant, elle ne dormait pas.

Elle était seulement plongée dans une vague de peur qui n'abolissait pas en elle la conscience de la réalité...

Peut-être Roland eût-il dû accentuer son geste de tendresse.

Il n'osa le faire.

Il raisonnait au lieu d'obéir à l'entraînement amoureux...

Et rien ne l'autorisait à supposer que les sentiments de sa femme à son égard s'étaient modifiés...

Ils achevèrent ainsi le trajet et rentrèrent chez eux plus séparés, plus distants l'un de l'autre qu'ils ne l'avaient jamais été.

Lucette estimait pourtant Roland comme elle ne l'avait jamais fait jusqu'alors.

Etait-ce ce baiser discret sur les cheveux, dont la chaude caresse l'avait impréggnée?...

Non ! Elle se refusait à l'admettre!

Le sentiment que lui inspirait Roland était surtout fait de haute considération!

Elle ne se sentait plus blessée par la délicatesse de son mari, elle l'appréciait, elle en concevait de la gratitude...

Et cela, parce que Roland l'avait embrassée tendrement pendant son sommeil supposé...

Il l'avait embrassée avec amour... au lieu de la questionner jalousement au sujet de sa fugue, de lui demander où elle était allée déjeuner, ce qu'elle avait fait pendant le temps de liberté qu'elle s'était octroyé par un mensonge!

Elle avait honte maintenant de sa dupticité.

Elle avait envie de se jeter au cou de Roland, de tout lui avouer, de s'accuser, d'obtenir le pardon du péché qu'elle avait commis en intention...

Puis elle se ressaisit, se révoltait à cette idée subite :

— C'est Hélène Lineuse que Roland aime! C'est d'elle seule qu'il serait jaloux!...

Lucette souffrait... et se taisait!

Roland l'observaait en coyant devoir le dissimuler soigneusement.

Il n'aurait pas voulu avoir l'air de demander une explication, ou même de la désirer.

Lui aussi souffrait.

Et lui aussi se taisait.

. . . . . .

Remarquez les cheveux que récolte votre peigne avant l'usage du

PETROLE ROGIER

Quinine, Cantharide, Pilocarpine et Moëlle de boeuf

Faites la même observation un mois après et JUGEZ de la réelle valeur du "Pétrole Rogier"

CONTRE LA CHUTE DES CHEVEUX

Le pétrole Rogier ne contient pas d'eau. Il brûle jusqu'à la dernière goutte.

$1.25 le flacon

—Roland... je voudrais vous dire quelque chose...

Lucette s'était décidée brusquement.

Le silence devenait intolérable entre elle et son mari, durant la soirée qui se prolongtait, morne, après un repas auquel ils avaient à peine touché.

Tandis que la jeune femme semblait s'être assoupie dans un fauteuil Hardy avait déplié le journal du soir...

MaisLucette ,bien qu'elle eût les paupières baissées, voyait bien qu'il ne lisait pas.

A travers ses cils mi-clos, elle ne cessait de le regarder...

Il était bien évident que la lecture n'absorbait pas Roland.

Il pensait, devant la feuille imprimée qu'il ne retournait pas, qu'il ne changeait pas de place...

Il pensait...

A quoi ?... A qui?...

Peut-être à Mme Lineuse ?

Ce soupçon horrifiait Lucette.

Une autre femme lui avait pris son mari !...

Une autre femme le captivait... excitait son désir... et y répondait!

De quoi avait-elle à se plaindre ?

Là-bas, faubourg Saint-Martin, dans cet humble logis qui avait été si longtemps pour elle l'abri familial, le nid où elle se blottissait en le trouvant trop étroit et inconfortable, le foyer pourtant où elle se réchauffait... là-bas, il y avait deux êtres plongés dans la désolation....

Ceux-là, au moins, savaient pourquoi ils souffraient.

La vie les avait éprouvés.

Tandis qu'elle-même ne s'ingéniait-elle pas à créer du malheur pour elle et pour ceux qui l'aimaient ?...

Certes, sa conscience ne lui reprochait pas d'avoir été cause, en quoi que ce soit, de la fin tragique de Charles...

S'il avait été en son pouvoir de tenter quelque chose pour ramener l'égaré, elle l'aurait fait...

Mais ce n'était pas en lui prêtant de l'argent qu'elle aurait pu le sauver...

Non, vraiment, sa belle-mère , en la traîtant comme elle l'avait fait, l'avait frappée à tort...

Elle était égarée par la douleur... comme l'avait dit Roland...

Roland !...

C'était envers lui seul qu'elle se sentait fautive...

Elle ne voulait pourtant pas avoir de remords...

C'est alors qu'elle avait murmuré cette phrase :

—Roland, je voudrais vous dire quelque chose...

Aussitôt, il s'était levé.

Il s'était précipité vers elle...

Et elle avait manqué de courage...

Elle avait lâchement refermé les yeux tandis qu'il prenait ses mains en disant :

—Vous avez la fièvre, ma chérie... il faut vous reposer...

"Ma chérie!..."

C'était la première fois que Roland osait lui donner cette appellation tendre...

Elle y trouva un ch arme très doux.

Un écho perceptible pour elle seule, le répétait inlassablement à ses oreilles...

Elle attendait une caresse, un baiser qui ne vinrent pas...

Alors, elle dit simplement :

—Vous avez raison... Nous parlerons demain... Ce sera plus raisonnable...

Il la conduisit jusqu'à sa chambre, et ils se quittèrent sur le seuil, comme de coutume...

XV

"Ma chérie.

"Permettez-moi de vous appeler ainsi, bien que vous ne soyez pas venue...

"Je vous ai attendue avec une folle impatience, avec toute l'angoisse de ma passion.

"Je vous aime... Ayez pitié de moi..."

La bonne avait remis cette lettre à Lucette quand la jeune femme avait été seule dans sa chambre.

Hubert n'avait pas hésité à acheter la complicité de la domestique pour faire parvenir sa lettre à la destinataire.

Il espérait sans doute impressionner Lucette par cette audace...

Mais il n'avait pas eu le courage de signer!

Qui sait s'il n'avait pas contrefait son écriture pour éviter les soupçons en cas de surprise ?

Lucette lut se billet avec dégoût.

Deux mots surtout la choquaient :

"Ma chérie !"

Les mêmes que Roland venait de pro-

Elle se figurait le beau Castel articulant ces trois syllabes...

Il n'aurait sûrement pas le même accent que Roland...

C'était en passant par les lèvres de Roland que les mots caressants prenaient leur divine saveur...

Lucette enflamma une allumette et brûla la lettre de Castel.

Après avoir jeté une vive lueur, le pauier ne fut bientôt plus qu'un minuscule tas de cendres b lanches que la jeune femme dispersa d'un souffle.

—L'image de son amour! murmura-t-elle. Voilà tout ce qu'il en reste!

Elle fit lentement sa toilette de nuit, puis, après une dernière hésitation, au lieu de se coucher, elle sortit de sa chambre et s'en alla frapper à la porte de Roland.

Celui-ci se hâta de lui ouvrir :

—C'est vous Lucette... Vous souffrez ?...

—Non... Je ne peux pas dormir... Tout simplement... Alors, j'ai pensé que, définitivement, il valait mieux ne pas remettre à demain ce que nous avons à nous dire... et je suis venue vous trouver...

Plus encore que les mots balbutiés, les yeux inquiets de Lucette exprimaient un trouble significatif.

Ceux de Roland brillaient d'espérance.

Il étreignit tendrement le corps souple et frémissant de la jeune femme et la serra contre lui en disant :

—Si c'est un secret que vous avez à me confier, Lucette, parlez-moi tout bas à l'oreille... je vous entendrai mieux...

Elle inclina sa tête sur l'épaule de Roland et murmura :

—J'ai failli être méchante avec vous... Je voulais me venger... parce que j'étais jalouse... Enfin, j'ai compris que... si je suis jalouse... c'est que je vous aime...

—Ma chérie !

—Oui, votre chérie... mais je ne veux pas qu'il y en ait d'autre... Je veux que vous me promettiez de ne plus voir Mme Lineuse !...

—Ah ! petite adorée, puisque tu m'aimes, est-ce qu'il peut exister pour nous d'autres êtres en dehors de nous deux?... Je t'aime !

—Je t'aime! répéta Lucette avec ferveur.

FIN

—o—

HOROSCOPE DU MOIS D'AOUT

Les femmes nées en août ont les yeux doux et les traits réguliers. Timides, modestes, douces et bienveillantes, elles font d'excellentes mères de famille. Elles aiment le calme et la tranquillité. Les hommes ont la physionomie franche et aiment ce qui est beau et brillant. Ils sont habituellement gais, spirituels, nejoués, moqueurs et taquins. Ce sont des travailleurs patients et obstinés, pratiques, d'une intelligence très moyenne, mais appelés à réussir dans la vie. Pierre précieuse: la Sardoine (brune ou rouge sang).

ELEVAGE DE LEZARDS

Depuis plusieurs années déjà, on retirait, des tissus dermiques des grands iguanes d'Amérique, une substance dont l'influence rajeunissante sur les peaux humaines, fatiguées et flétries, avait été constatée pratiquement sans être encore théoriquement expliquée. Elle entrait donc secrétement dans la composition de certains produits de beauté, et l'on dissimulait sous des raisons scientifiques la chasse effrénée que l'on faisait aux malheureux animaux. Quand le produit eut perdu son mystère, il fut encore bien plus recherché, et la chasse ne suffit plus: on menaça d'extermination toute la race.

Des hommes ingénieux eurent alors l'idée d'installer des fermes d'élevage des lézards géants, de même qu'il existe des fermes de tortues ou, en Alaska, des fermes de renards. Le succès fut inespéré; les iguanes se multiplient et prospèrent plus qu'en liberté, les petits échappant aux mille dangers qui, dans d'or.

VORWAERTS.

—o—

—La politesse est une monnaie qui ne coûte rien à donner et qui fait plaisir à recevoir. (Proverbe persan.)

* * *

—Quand la fortune nous décharge du travail, la nature nous accable du temps.

MME DE PUISIEUX.

* * *

—La colère chez les bons coeurs n'est qu'un pressant besoin de pardonner.

BEAUMARCHAIS.

Tél. Cherrier 6025

J.M.MAHER WIRE AND IRON COMPANY

GRILLAGES EN BROCHE

pour Ascenseur, Divisions, Enseignes, Comptoirs, Machines, Chassis

1103 rue Lafontaine, MONTREAL

L'ENFANT DE PREDILECTION

Le cœur des mères a d'étranges replis. Allez donc expliquer pourquoi elles éprouvent envers l'un de leurs enfants plus de tendresse que pour les autres. Sans doute, elles seules le savent, et encore ce n'est pas très sûr; c'est instinctif, soudain et définitif. Vous aurez beau la raisonner, lutter avec opiniâtreté contre ce penchant regrettable qui la rend injuste, malgré elle, et fait naître la jalousie au cœur de ses autres enfants, vous n'en obtiendrez jamais rien. Elle couve des yeux son chéri, elle le trouve plus beau que les autres, il semble que cet enfant soit formé d'éléments plus précieux et plus rares que les autres, et qu'il faille pour cette raison, le parer avec plus de soin, l'élever avec plus de délicatesse, l'admirer dans tout ce qu'il fait, et lui pardonner toute chose et le "gâter" plus que ses frère et sœur.

C'est infiniment regrettable, et c'est aussi très curieux, car la mère ainsi possédée d'un amour idolâtre et fou pour l'un quelconque de ses enfants, ne s'aperçoit aucunement qu'elle est injuste et partiale, qu'elle fait de la peine aux autres, qu'elle blesse le sentiment très net qu'ils ont de l'équité, et qu'elle se prépare ainsi des lendemains bien douloureux. Parce qu'elle est en extase devant son préféré, elle voudrait que tous ses enfants fussent de même à ses genoux et le regardassent, les mains jointes, comme on admire un chef-d'œuvre. Elle voudrait que son mari, et tout son entourage enfin partageassent son admiration, et dès qu'il n'en est pas ainsi, elle se vexe, elle s'écrie, avec l'accent de la plus sincère indignation:

— Mais que vous a-t-il donc fait, cet enfant, pour que vous soyez tous contre lui.

Eh ! non, personne n'est contre lui. Pauvre petit ! Ce n'est pas sa faute, s'il soulève des discussions, éveille des susceptibilités et provoque tous ces reproches. On peut même dire qu'il en pâtit, car sa mère le rend orgueilleux, égoïste, exigeant; elle déforme sa jeune conscience et ainsi, l'enfant s'imagine que des hommages particuliers lui sont dus, que ceux qui ne les lui rendent pas sont des jaloux qui lui en veulent; il devient, en grandissant, ombrageux et si personnel qu'au moindre reproche qu'on lui fait, il payer, par des affronts qui l'exaspèrent, pense qu'on le persécute, pour lui faire l'amour que sa mère lui a voué.

Dans la maison familiale, bientôt, deux partis irréconciliables se créent; le père et la mère se trouvent dressés l'un contre l'autre, et les enfants, désunis, assistent à des querelles perpétuelles; ils se querellent aussi entre eux; témoins de ces luttes incessantes, ils en sont également les juges, et s'ils n'osent se prononcer, par respect pour leurs parents, ils savent bien, au fond d'eux-mêmes, qui a tort et qui a raison.

Plus ils prennent de l'âge, plus ils comprennent, plus ils souffrent, plus ils ont hâte de s'enfuir d'un foyer qui devient l'enfer; ils déguerpissent, un par un, au risque de faire des bêtises, d'engager dans un mauvais chemin leur existence déjà meurtrie; ceux-ci se marient en hâte, n'importe avec qui, pour la seule satisfaction de n'être plus terrorisés par toutes ces luttes déchirantes. Ceux-là embrassent une profession qui ne répond pas à leurs goûts pas plus qu'à leurs capacités.

Quant au chéri, le plus souvent, un sort lamentable l'attend, car on ne l'a pas préparé au rude combat de la vie, il a grandi avec l'idée qu'il était un être supérieur; on lui a fait un caractère qui le rend vite insupportable partout où son activité s'exerce, et ses plus belles qualités mêmes sont effacées par des défauts qui le font paraître insociable.

Les mères ne sont évidemment pas maîtresses de leurs penchants; pourquoi se sentent-elles attirées vers l'un ou l'autre de leurs enfants d'une façon particulière ? C'est un mystère, encore une fois, un de ces phénomènes inexplicables de la maternité, un cas psychologique et physiologique en même temps dont les causes sont à peu près indéfinissables. On ne peut pas le leur reprocher. Mais elles ont alors l'impérieux devoir, non pas de vaincre ce penchant, car elles n'y parviendraient pas, mais de s'observer de telle sorte qu'aucun de leurs autres enfants ne puisse s'en apercevoir. Supposez qu'un élan la pousse à serrer soudain sur son cœur le petit être qu'elle préfère; aussitôt, elle a le devoir d'agir de même envers les autres, de leur témoigner autant de tendresse, et surtout, de se montrer à leur égard, aussi juste, aussi équitable, aussi impartiale en un mot qu'il lui est humainement possible de l'être.

Croyez-vous que les enfants, un jour, ne s'apercevront pas quand même des préférences de leur mère ? Oh ! que si, car rien ne les trompe; ils ont une finesse très grande, une intuition extraordinaire; ils ont surtout des yeux auxquels rien n'échappe, et qui n'oublient pas les moindres gestes qu'ils surprennent. Mais loin d'en vouloir à leur mère, ou de jalouser le frère ou la sœur que l'œuvre de chair a doté d'un privilège particulier, ils s'inclineront volontiers devant ce fait inéluctable, et même, tout au fond de leur cœur, ils éprouveront un sentiment de reconnaissance infinie pour cette maman admirable qui aura su distribuer entre tous, à part égale, la tendresse que lui inspirait plus volontiers son enfant de prédilection.

Colette FLAVIER.

6 BEAUX ROMANS D'AMOUR

donnés gratis en prime à tout nouvel abonné

UNE BELLE PRIME

Offerte Gratuitement

Dans le but bien légitime de mieux faire connaître notre Revue, et de ce fait recruter de nouveaux et nombreux abonnés, "La Revue de Manon" donnera ABSOLUMENT GRATIS, à toute personne qui s'abonnera dès maintenant, une BELLE PRIME de 6 Romans complets.

Ces romans sont écrits par les meilleurs romanciers français et peuvent être lus sans aucune crainte pour la morale.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir de.....192...
Ci-inclus la somme de $2.00 en paiement.

Nom et prénoms.....

Adresse.....

Comté..... Province.....

Adressez ce bulletin, écrit de façon très lisible, à "LA REVUE DE MANON", 2035 St-Denis, Montréal, Qué., en l'accompagnant d'un mandat de poste.

Sur réception de ce bulletin rempli tel qu'indiqué, "La Revue de Manon" sera envoyée pendant un an (24 numéros) sans frais additionnels.

Chaque abonné recevra gratis 6 beaux romans d'amour, comme prime spéciale.

ABONNEZ-VOUS A

LA REVUE DE MANON

La seule qui paraît deux fois le mois (le 1er et le 15) et publie les plus beaux romans, nouvelles, musique, etc. **$2.00 par année—24 numéros**

L'EXPERIENCE est le meilleur des MAITRES

Ecoutez ses leçons

Des milliers de femmes ont été rétablies par l'emploi des

Pilules ROUGES

Leur exemple est à suivre par toutes celles qui sont faibles et abattues.

"Depuis plusieurs années ma santé était chancelante et je ne passais pas une seule journée sans éprouver du mal; quelquefois c'était dans les bras, dans les jambes, souvent c'était des maux de tête, des palpitations de coeur, des douleurs d'estomac, des maux de reins, etc. Je me traitais, mais les remèdes que je prenais n'avaient aucun bon résultat. Après la naissance de mon troisième bébé ces malaises augmentèrent.

Comme les Pilules Rouges avaient fait un grand bien à un grand nombre de personnes que je connaissais, je résolus d'essayer ce remède. Après en avoir employé trois boîtes, je sentis un grand mieux qui semblait être le commencement d'un rétablissement. En effet, c'était la santé qui me revenait à mesure que je prenais les Pilules Rouges. Les palpitations, les maux de tête, de reins disparurent tour à tour, et au bout de trois mois, durant lesquels j'employai les Pilules Rouges, j'étais dans le meilleur état de santé possible. Depuis sept ans, les Pilules Rouges sont mon unique remède, je le prends de temps à autre et je m'en trouve toujours très bien." Mme E. Ouellette, 71 Napoléon, Québec, P.Q.

"Après avoir eu la grippe, je suis demeurée faible pendant plusieurs mois. Je souffrais de maux de tête, de douleurs dans le dos, de palpitations de coeur. Je n'avais pas d'appétit, le peu de nourriture que je prenais me soutenait à peine et je ne me sentais pas le courage de faire mon ouvrage de maison. Une de mes voisines qui connaissait la valeur des Pilules Rouges me les recommanda et m'assura que j'y trouverais mon profit. Je les ai employées pendant trois mois, je n'en ai pas manqué une seule dose, et comme résultat, mon appétit a augmenté, les forces me sont revenues et j'ai acquis une bonne santé dont je jouis depuis." Mme E. Rhéaume, 208, 4ème Avenue, Limoilou, P.Q.

Avec les Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine la femme peut traverser heureusement les phases les plus délicates qui partagent sa vie, depuis son bas âge jusqu'à la fin de sa carrière. Les jeunes filles qui grandissent et se développent, les mères de famille, les femmes plus âgées, toutes ont réellement besoin de recourir aux Pilules Rouges si elles veulent s'affranchir des troubles divers qui sont le propre de leur existence.

CONSULTATIONS MEDICALES.—Afin d'aider votre traitement, vous pouvez consulter à son bureau ou par correspondance notre Médecin qui vous indiquera toujours le meilleur régime à suivre. Dans les cas requérant l'intervention chirurgicale, il vous dirigera au meilleur chirurgien de votre localité.

Pilules Rouges, partout ou par la poste, 50c la boîte, 3 pour $1.25.

Protégez-vous en exigeant les Pilules ROUGES

de la
Cie Chimique Franco-Américaine Ltée, 1570, rue St-Denis,
Montréal.

Beaucoup d'ENFANTS

dès qu'ils ont commencé à fréquenter les classes perdent leur APPETIT et deviennent par la suite NERVEUX et ANEMIQUES.

MERES, si vous êtes soucieuses des succès de vos enfants en classe, vous comprendrez l'importance de ce premier symptôme et vous ne tarderez pas à leur faire prendre un remède sûr et efficace qui ramènera leur APPETIT à l'état normal, conservera leurs FORCES et les maintiendra en bonne SANTE durant toute l'année scolaire.

L'

OVONOL

composé d'extraits de foie de morue, de lécithine (jaunes d'œufs), d'iode, des hypophosphites est le médicament que toute mère devrait faire prendre à ses enfants lorsqu'ils sont FAIBLES, CHETIFS, PALES, DEPRIMES, qu'ils manquent d'APPETIT, de SOMMEIL, etc.

Nous envoyons aux mères de famille seulement, lorsqu'elles nous en font la demande, notre brochure GRATUITE "SANTE des ENFANTS", illustrée par Bourgeois.

Ovonol, partout ou par la poste, $1.00 la bouteille.

Pages d'histoire

La Venue des Blancs
1534

Lorsque Cartier découvrit le Canada, en 1534, il constata que les sauvages avaient une vive intuition des excellentes choses que leur apportait la civilisation—plus tard la bière DOW OLD STOCK ALE devint leur boisson favorite et la demande populaire en a toujours augmenté depuis.

Dow

Old Stock Ale

Mûrie à Point

Prime par la Force et par la Qualité!